

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA DYNAMIQUE DE L'IDENTITÉ CULTURELLE
DANS UN ROMAN POUR ADULTES, *LA DOT DE SARA*, ET
UN ROMAN POUR ADOLESCENTS, *ALEXIS*,
DE MARIE-CÉLIE AGNANT

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MÉLANIE ROY

AVRIL 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'est pas seulement le mien, il est celui de toutes ces personnes qui me soutiennent et m'encouragent depuis des années. La route vers cet accomplissement a été longue, parfois très pénible, mais sans VOUS à mes côtés, je n'aurais pu y arriver. Alors, merci d'avoir cru en moi et de continuer de le faire.

Je tiens à remercier plus particulièrement le professeur Sylvain Brehm qui n'a pas hésité à relever le défi de devenir mon directeur de maîtrise malgré mon parcours scolaire un peu différent puisque je détiens un baccalauréat en traduction de l'Université de Montréal. Tu as été pour moi un excellent pédagogue qui a toujours su trouver les mots pour m'encourager et qui, grâce à un immense travail et beaucoup de patience, m'a aidée à m'élever dans le monde des idées et à atteindre un niveau supérieur en poussant ma réflexion toujours un peu plus loin. Ma gratitude pour tout le travail que tu as accompli avec moi est infinie. Je suis sincèrement heureuse que nos chemins se soient croisés.

Je souhaite également remercier Caroline Rousse, mon enseignante de littérature au Collège Montmorency, qui a été ma source d'inspiration et mon modèle et qui est devenue une très bonne amie que j'aime infiniment.

Parfois, nous rencontrons une personne, et celle-ci, de façon inconsciente, vient faire toute la différence dans notre vie. Je ne pourrai jamais dire suffisamment merci à Thahn-Tram Dang, qui m'a embauchée en 2009 à titre de correctrice d'épreuves pour le Bureau de la traduction. Cet emploi est arrivé à point dans ma vie, j'avais un peu perdu espoir... Merci de m'avoir donné ma première chance dans le domaine de la traduction, car à ce moment-là, cela a fait toute la différence pour moi.

Je voudrais offrir mes remerciements les plus sincères à ma marraine, Micheline Gagné, qui m'a accueillie chez elle lorsque j'avais 19 ans. Si aujourd'hui, je suis rendue ici, c'est parce que tu m'as d'abord permis de terminer mes études collégiales en m'hébergeant chez toi pendant deux ans. Je suis pleinement consciente du cadeau que tu m'as fait à cette époque et de sa valeur inestimable, et je t'en serai reconnaissante à jamais.

Enfin, la dernière, mais certainement pas la moindre, j'aimerais remercier ma petite sœur que j'aime d'un amour inconditionnel. Tu es ce que j'ai de plus précieux au monde, je suis si fière de la belle jeune femme que tu es devenue. Chaque jour, tu m'impressionnes un peu plus par ton courage tranquille et ta force intérieure. J'aimerais tant pouvoir prendre sur mes épaules un peu de tes problèmes de santé, ce n'est pas juste que tu sois celle qui souffre... Au cours des derniers mois, tu m'as énormément aidée en me rendant plein de petits services qui m'ont permis de me concentrer sur ma rédaction. Sache qu'il y a un peu de toi, Roxanne Roy, dans ce mémoire.

Pour toi, papa, qui continues
de veiller sur moi de là-haut.

Pour toi, maman, que j'aime
malgré tout.

Pour toi, petite sœur,
que j'aime plus que tout.

For you, JB, you know that
you will always have a
special place in my heart.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vii
ABSTRACT	viii
INTRODUCTION	1
Présentation du sujet et du corpus	4
Méthodologie.....	8
CHAPITRE I.....	11
CONCEPTUALISATION DES ENJEUX ASSOCIÉS À L'IDENTITÉ CULTURELLE	11
1.1 La sémiosphère.....	11
1.1.1 Le centre nucléaire (noyau)	13
1.1.2 Les forces centrifuge et centripète	14
1.1.3 La frontière	15
1.2 Identité et culture	17
1.3 La dynamique de l'identité culturelle dans les écritures migrantes	24
1.3.1 Les écritures migrantes : flou conceptuel	25
1.3.2 Évolution de la conceptualisation et des enjeux des écritures migrantes	28
1.4 La dynamique de l'identité culturelle dans les écritures migrantes pour la jeunesse	31
1.4.1 Une littérature définie par son lectorat?.....	31
1.4.2 Une littérature « sous surveillance ».....	33
1.4.3 La place des écritures migrantes dans le corpus jeunesse	36
1.4.4 Le roman migrant pour adolescents.....	36
1.4.5 La visée éducative des écritures migrantes pour la jeunesse	39
1.5 Marie-Célie Agnant : une écrivaine à la croisée des champs de production littéraire	42
CHAPITRE II	44
LA DYNAMIQUE DE L'IDENTITÉ CULTURELLE D'ALEXIS ET DE MARIANNA.....	44
2.1 La sémiosphère haïtienne	45

2.1.1 Le rapport à l'espace haïtien.....	45
2.1.2 Le rapport au créole	48
2.1.3 Le rapport aux valeurs de la société haïtienne.....	52
2.2 Le rapport d'Alexis et de Marianna à la sémiosphère haïtienne.....	59
2.2 La sémiosphère américaine	61
2.2.1 Le rapport à l'espace floridien	61
2.2.2 Le rapport à l'anglais	63
2.2.3 Le rapport aux valeurs de la société américaine	64
2.2.4 Le rapport d'Alexis à la sémiosphère américaine.....	68
2.3 La sémiosphère québécoise	69
2.3.1 Le rapport à l'espace montréalais	70
2.3.2 Le rapport au français	72
2.3.3 Le rapport aux valeurs de la société québécoise.....	74
2.3.4 Le rapport d'Alexis et de Marianna à la sémiosphère québécoise	80
CHAPITRE III	86
LES INTERACTIONS ENTRE LES PERSONNAGES	86
3.1 Janine, une femme enchaînée à son passé	87
3.2 Étienne et Chimène : deux passeurs culturels	92
3.3 Sara Blanchot et Giselle, des personnages renouant avec leur passé et leurs racines.....	100
3.4 Sara, un personnage à l'identité métissée	107
CONCLUSION	112
BIBLIOGRAPHIE	117

RÉSUMÉ

Dans une société pluriculturelle comme le Québec, les questions identitaires alimentent de nombreux débats. Les remises en question de la notion de « québécoité » répondent notamment à la volonté d'accommoder les minorités culturelles. Dans cette perspective d'ouverture à l'Autre, il est primordial de considérer les apports culturels indéniables des autres cultures à la société québécoise. Ceux-ci se reflètent notamment dans la production littéraire québécoise, qui aborde depuis de nombreuses années maintenant des thèmes comme ceux de l'immigration, de l'exil et du choc culturel, et qui valorise l'hétérogénéité, l'altérité, le décentrement ainsi que le cosmopolitisme. Si la critique s'intéresse beaucoup aux œuvres abordant ces questions et leur réserve un accueil favorable, elle s'est, en revanche, très peu penchée sur les écritures migrantes destinées à la jeunesse. Ce mémoire propose justement une analyse comparative de la dynamique de l'identité culturelle dans un roman pour adultes, *La dot de Sara*, et un roman pour adolescents, *Alexis*, tous les deux écrits par l'auteure québécoise d'origine haïtienne Marie-Célie Agnant. Dans le premier chapitre, nous présentons, d'une part, les théories sur l'identité culturelle de Youri Lotman et de Geneviève Vinsonneau sur lesquelles nous nous appuyons pour analyser les romans de notre corpus et, d'autre part, le traitement de la question identitaire dans les écritures migrantes selon qu'elles visent un lectorat adulte ou adolescent. Dans le deuxième chapitre, nous étudions la représentation de la dynamique de l'identité culturelle en fonction de la trajectoire des personnages principaux de notre corpus qui les mène d'Haïti à Montréal. Dans le troisième et dernier chapitre, nous analysons les interactions sociales entre les personnages principaux et certains personnages secondaires afin de souligner leur influence mutuelle et la diversité des processus de construction identitaire. En somme, ce mémoire vise à comparer le traitement de la question de l'identité culturelle dans deux romans destinés, respectivement à un lectorat adulte et à un lectorat adolescent, afin d'en faire ressortir les convergences et les divergences.

Mots-clés : identité culturelle, sémiosphère, interactions sociales, acculturation, interculturel, écritures migrantes, littérature jeunesse, *La dot de Sara*, *Alexis d'Haïti*, *Alexis, fils de Raphaël*, Marie-Célie Agnant, immigration, exil, Québec, Haïti.

ABSTRACT

In a pluricultural society like Quebec, identity issues fuel many debates. The questioning of the notion of “*québécoisité*” is driven by the will to accommodate cultural minorities. In the spirit of openness to Others, it is essential to consider the undeniable cultural contributions of other cultures to Quebec’s society. These are reflected in particular in Quebec’s literary production, which for many years now, has been addressing such themes as immigration, exile and culture shock, and has been enhancing heterogeneity, Otherness and cosmopolitanism. If criticism has a significant interest in works addressing these issues and reserves a favorable reception on them, it seems to overlook migrant writings that are dedicated to youth. This thesis proposes a comparative analysis of the dynamics of cultural identity in two novels: one for adults, *La dot de Sara*, and one for adolescents, *Alexis*, both of them written by the Haitian-born Quebecer Marie-Célie Agnant. The first chapter presents, on the one hand, the theories of cultural identity of Yuri Lotman and Geneviève Vinsonneau on which we rely to analyze the novels of our corpus and, on the other hand, the treatment of the question of identity in migrant writings as they seek an adult or an adolescent readership. The second chapter includes a study of the representation of the dynamics of cultural identity based on the trajectory of the main characters of our corpus that leads them from Haiti to Montreal. The third and last chapter provides an analysis of the social interactions between the main characters and some secondary characters to emphasize their influence on one another, as well as the range of identity construction processes. In short, this thesis aims to compare the treatment of the question of cultural identity in two novels for, respectively, an adult readership and an adolescent readership, in order to highlight their similarities and differences.

Key words: cultural identity, semiosphere, social interactions, acculturation, interculturalization, migrant writings, youth literature, *La dot de Sara*, *Alexis d’Haïti*, *Alexis, fils de Raphaël*, Marie-Célie Agnant, immigration, exile, Quebec, Haiti.

INTRODUCTION

Au cours de son histoire, le Québec a connu d'importants flux migratoires qui ont, au fil du temps, façonné son identité collective. Pendant les années 1960 et 1970, cependant, l'arrivée massive d'immigrants, venus non seulement d'Europe, mais aussi d'Asie, d'Amérique latine et des Antilles a commencé à faire apparaître les premiers signes d'une réelle diversité culturelle dans la société québécoise. La politique alors mise en place fut d'intégrer les immigrants à la majorité francophone. Ainsi, les immigrants ne servaient pas uniquement à combler le déficit démographique du Québec, ils contribuaient à élargir la majorité francophone. Au cours des années ayant suivi la défaite au premier référendum, la question de l'identité nationale a été quelque peu mise de côté. Durant cette même période, des écrivains venus d'ailleurs (dont Dany Laferrière, Mona Latif-Ghattas et Jean Basile) ont commencé à s'imposer sur la scène littéraire québécoise. Les chercheurs, et plus largement, l'institution littéraire québécoise, ont commencé à s'intéresser à ce qu'on allait désigner plus tard comme les *écritures migrantes*.

L'émergence des *écritures migrantes* dans la production littéraire québécoise est le reflet du cosmopolitisme, de l'hétérogénéité et de la pluralité culturelle du Québec. Les œuvres migrantes proposent aux lecteurs des thèmes nouveaux dans la littérature québécoise. Clément Moisan et Renate Hildebrand, par exemple, constatent que « [...] les thèmes privilégiés par les auteurs immigrants sont : *déracinement, étranger, culture, identité, immigration, souvenir et mémoire* »¹. C'est devant le nombre toujours croissant de ces écrits ainsi que la recomposition sociodémographique de la société québécoise et l'évolution des mentalités que

¹ Moisan, Clément et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Études », 2001, p. 159.

l'institution littéraire a décidé de prendre en considération « la pluralité de l'écriture québécoise »², et les chercheurs ont commencé à y accorder un plus grand intérêt. Robert Dion souligne que cette reconnaissance institutionnelle est liée à un contexte particulier, la postmodernité, qu'il explique notamment par « [...] la convergence remarquable entre l'émergence d'une littérature plurielle, diverse et cosmopolite, et celle d'une esthétique [postmoderne] qui défend ces mêmes valeurs de pluralité, de diversité et de cosmopolitisme »³. L'hétérogénéité, l'altérité, le décentrement, l'impureté esthétique et le baroque tendent à être perçus comme positifs. La majorité des auteurs québécois ne sont plus aussi soucieux qu'avant de légitimer et défendre l'identité et la culture nationales, et d'établir les fondements de la « québécité ». La production littéraire s'ouvre à la différence, qui peut prendre de nombreuses formes, par exemple linguistique, ethnique, culturelle. Elle est également renouvelée par l'apport d'écrivains issus de l'immigration qui font entendre d'autres voix et d'autres préoccupations. Les *écritures migrantes* permettent aux écrivains de se détourner de la problématique identitaire associée à l'identité nationale. Comme le mentionne Daniel Chartier, l'intérêt grandissant pour ce type de textes a donné un nouveau souffle aux recherches littéraires en ajoutant de nouveaux enjeux et facteurs à considérer :

Pour les analystes et les historiens, l'attention portée à ce corpus a permis la considération de nouveaux objets à la confluence de l'esthétique, de la démographie et de la sociologie, qui forcent aujourd'hui à reconsidérer à la fois la méthodologie sur laquelle repose la discipline de l'histoire littéraire, ainsi que la détermination des frontières historiques sur lesquelles se sont fondées la culture et la littérature du Québec⁴.

² Gauthier, Louise, *La mémoire sans frontières : Émile Olivier, Naïm Kattan et les écrivains migrants au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture et société », 1997, p. 15.

³ Dion, Robert, « La critique littéraire », dans Denise Lemieux (dir.), *Traité de la culture*, Québec, I.Q.R.C., 2002, p. 416.

⁴ Chartier, Daniel, « De l'écriture migrante à l'immigration littéraire : perspectives conceptuelles et historiques sur la littérature au Québec », dans Danielle Dumontet et Frank Zipfel (dir.), *Écriture migrante*, Hildesheim (Allemagne), Zürich (Suisse) et New York (États-Unis), Georg Olms Verlag, coll. « Passagen / Passages », 2008, p. 79.

Cet intérêt marqué, depuis le début des années 1980, a donné lieu à de nombreuses recensions et critiques dans la presse, à l'attribution de plusieurs prix littéraires à certains écrivains (comme Dany Laferrière, Sergio Kokis, plus récemment Kim Thuy) et à d'abondantes recherches universitaires.

Cependant, bien que les *écritures migrantes* aient grandement suscité l'intérêt des chercheurs et fait l'objet de nombreux travaux, nous avons constaté une absence de recherches approfondies concernant la production littéraire « migrante » destinée à la jeunesse. Selon nous, deux raisons peuvent entre autres expliquer cette absence de recherches approfondies sur les *écritures migrantes* destinées à la jeunesse : la première étant que la littérature jeunesse a longtemps été stigmatisée puisqu'elle était associée à une forme de paralittérature et de littérature mineure⁵, et la seconde provenant sans doute du fait qu'il existe un certain décalage entre les thèmes abordés dans les œuvres « migrantes » destinées aux adultes et celles pour la jeunesse. En effet, au cours de nos recherches, nous avons remarqué qu'il aura fallu environ une quinzaine d'années aux œuvres « migrantes » s'adressant à la jeunesse pour « rattraper » les *écritures migrantes* en ce qui a trait aux réflexions de celles-ci sur l'immigration, l'exil, l'identité et l'altérité. Par conséquent, cette absence de recherches rend compte également du peu d'intérêt de la littérature jeunesse pour ces questions pendant une certaine période. C'est ainsi que nous est apparue originale et intéressante l'idée d'un projet de recherche sur les *écritures migrantes* établissant une comparaison entre un roman pour adultes et un pour adolescents.

⁵ Rudd, David (dir.), *The Routledge Companion to Children's Literature*, Londres, Routledge, 2010, p. XIII.

Présentation du sujet et du corpus

De nombreux écrivains migrants ont contribué au renouvellement de la littérature québécoise et à la redéfinition de ce que signifie être « Québécois ». Les auteurs de la communauté haïtienne au Québec, en particulier, se sont distingués et ont attiré l'attention des médias et des chercheurs. Il suffit de penser à Dany Laferrière, Émile Ollivier, Stanley Péan, Anthony Phelps, Joël Des Rosiers et Gérard Étienne. Notre choix s'est arrêté sur Marie-Célie Agnant, l'une des rares écrivaines haïtiennes au Québec. L'une des raisons pour lesquelles nous avons retenu cette auteure est qu'en plus d'écrire pour les adultes, elle le fait aussi pour la jeunesse, tout comme Stanley Péan d'ailleurs. Néanmoins, Marie-Célie Agnant est loin d'avoir suscité le même intérêt que ses homologues masculins : « [...] il demeure "difficile de cerner une véritable présence féminine dans ce paysage". Les écrivaines haïtiennes "sont incessamment les victimes de l'oubli" au Québec [...] tandis que leurs compatriotes masculins captent fréquemment l'attention de la critique »⁶.

Originnaire de Port-au-Prince, Marie-Célie Agnant s'est établie à Montréal en 1970. Elle a quitté Haïti, comme tant d'autres de ses compatriotes, pour fuir la politique de persécution instaurée par François Duvalier. Elle a lancé sa carrière littéraire en 1994 avec la publication d'un recueil de poésie, *Balafres*. Agnant a notamment écrit des romans, des nouvelles, des contes ainsi que de la littérature jeunesse. Son plus récent roman pour adultes publié en 2007 est *Un alligator nommé Rosa*. L'écrivaine a été finaliste du Prix Desjardins pour *La Dot de Sara* (1995) et du Prix du Gouverneur Général pour *Le Silence comme le sang* (1997). Elle commence d'ailleurs, peu à peu, à s'imposer dans le milieu littéraire et à éveiller l'intérêt des chercheurs universitaires québécois et étrangers dont notamment Colette Boucher, Lucie Lequin, Carmen Mata

⁶ Gilbert, Catherine, *Le roman comme témoignage : l'œuvre de Marie-Célie Agnant*, Mémoire de maîtrise, Université McGill, juillet 2008, p. 1.

Barreiro, Mary Jean Green, Noëlle Sorin, Monique Noël-Gaudreault, Patrice J. Proulx et Antje Ziethen pour n'en nommer que quelques-uns.

Les questions identitaires associées à l'exil et à l'immigration sont abondamment traitées dans les *écritures migrantes* et étudiées par la critique. Seuls quelques chercheurs s'intéressent aux romans jeunesse qui abordent les thèmes de l'immigration, de l'exil, du métissage, de l'interculturalité, notamment Noëlle Sorin, Monique Lebrun, Claire Le Brun-Gouanvic, Monique Noël-Gaudreault, Suzanne Pouliot, Johanne Prud'homme et Danielle Thaler. De plus, il est intéressant de noter que la plupart de ces chercheuses sont des spécialistes des sciences de l'éducation et non des études littéraires. C'est pourquoi il nous apparaît pertinent de nous intéresser, dans une perspective comparative, aux enjeux de ces questions dans un roman pour adultes et un roman pour adolescents. Le présent mémoire se veut donc une contribution à un domaine de recherche encore en émergence (*écritures migrantes pour la jeunesse*), mais qui est riche de promesses compte tenu de la valorisation de la littérature jeunesse par les chercheurs et les critiques qui la reconnaissent désormais comme une production littéraire d'intérêt et légitime.

Dans le cadre de notre projet de recherche, nous avons retenu un roman pour adolescents *Alexis* dont les deux tomes, *Alexis d'Haïti* et *Alexis, fils de Raphaël*, sont respectivement parus en 1999 et en 2000 et un roman pour adultes *La dot de Sara*, publié en 1995. Les deux romans sélectionnés ont été rédigés par la même auteure et abordent des thèmes similaires en lien avec l'identité, la culture, la langue et la mémoire.

Le premier tome du roman pour adolescents, *Alexis d'Haïti*, relate le périple d'Alexis, un garçon de onze ans, qui fuit Haïti avec sa mère Janine à la suite de l'arrestation de son père Raphaël par la milice de Duvalier, les tontons macoutes. Alexis et Janine

quittent clandestinement le pays à bord d'un petit voilier surchargé, comme bien d'autres *boat people*. À la fin de leur voyage en mer, le capitaine du voilier les abandonne sur une plage de la Floride où ils sont arrêtés par la police américaine qui ne ménage pas les insultes à leur égard. Ils sont conduits dans un camp de réfugiés à Key West en attendant que le gouvernement américain décide de leur sort. Alexis est séparé de sa mère. S'en suit une longue période d'attente où Alexis perd peu à peu ses espoirs de retrouver sa liberté... Jusqu'au jour où il reprend courage et décide de pousser la bureaucratie américaine à accélérer ses procédures administratives grâce à la conque que sa grand-mère, Ma Lena, lui a remise avant son départ d'Haïti.

Dans le deuxième tome, *Alexis, fils de Raphaël*, le jeune adolescent et sa mère habitent à Miami depuis leur sortie du camp de réfugiés. Toutefois, la vie est loin d'être parfaite. Les fonctionnaires américains les traitent comme des numéros et non des êtres humains. Janine se fait exploiter en travaillant pour un salaire de misère, car elle n'a pas sa *green card*. Ils n'ont toujours pas de nouvelles de Raphaël qui est prisonnier des tontons macoutes malgré toutes les démarches entreprises avec la Croix Rouge. Alexis est malheureux, il s'entête à ne pas vouloir apprendre l'anglais. Enfin, une bonne nouvelle leur parvient par l'entremise d'Étienne, le frère de Janine : ils recevront leur visa canadien et pourront venir s'installer à Montréal dans l'appartement d'Étienne. Une fois chez lui, Alexis se fait des amis à l'école et avec eux, il fonde un comité afin de libérer son père qui est toujours prisonnier en Haïti. Alexis gagne énormément en maturité à la suite des moments difficiles qu'il a vécus à titre d'immigrant déraciné et projeté dans une culture différente de la sienne. Le roman se conclut sur une note positive et remplie d'espoir pour l'avenir avec l'arrivée de Raphaël, le père d'Alexis, à Montréal.

La dot de Sara met en scène Marianna, une grand-mère, qui pour venir en aide à sa fille, Giselle, à la suite de la naissance de l'enfant de celle-ci, accepte de quitter Haïti

pour s'établir à Montréal. Sa fille est partie pour le Québec il y a de nombreuses années afin d'échapper à la misère et d'obtenir de meilleures conditions de vie. Marianna aide donc Giselle à élever sa petite-fille, Sara. Au cours de ces longues années d'exil, Marianna et Giselle, qui ont toujours eu une relation tendue et difficile, arrivent à renouer les liens rompus entre mère et fille. De plus, à travers Sara qui reçoit avec joie l'héritage familial et culturel que lui transmet Marianna, Giselle apprend à reconnaître la valeur de ses racines, de son identité et de sa culture haïtiennes qu'elle avait jusque-là occultée. Cependant, Marianna ne s'adapte jamais vraiment à la vie montréalaise et surtout au froid hivernal. Aussi, une fois que sa petite-fille atteint l'âge de vingt ans, la grand-mère considère sa tâche accomplie et elle retourne en Haïti pour y finir ses vieux jours. Sara, devenue une jeune femme épanouie, est l'exemple parfait d'un *hybride interculturel* : riche de la dot que lui a léguée sa grand-mère, elle évolue très bien dans la société québécoise et n'hésite pas à affirmer ses idées et ses opinions à qui veut bien les entendre.

Les deux œuvres retenues, bien que très différentes sur de nombreux plans, présentent également beaucoup de similitudes associées au thème principal de l'exil. L'immigration est une expérience très difficile à tout âge, et c'est, entre autres, ce que Marie-Célie Agnant met en lumière dans ses deux romans. Entre la culture du pays d'origine et celle du pays d'accueil, les sujets migrants vivent de nombreuses remises en question notamment de leur identité culturelle puisqu'ils se retrouvent dans un entre-deux entre le Moi et l'Autre, l'Ici et l'Ailleurs, le présent et le passé.

Le fil directeur qui alimentera la réflexion de ce projet de recherche sera la question suivante : comment Marie-Célie Agnant illustre-t-elle la dynamique de l'identité culturelle à travers l'expérience migratoire et l'exil dans un roman pour adultes et dans un roman pour adolescents? Afin de répondre à cette question, nous procéderons à une analyse de la dynamique de l'identité culturelle en fonction de la trajectoire

d'Alexis et de Marianna à travers différentes sémiosphères puis des interactions sociales entre les personnages principaux et certains personnages secondaires qui exercent une influence les uns sur les autres dans les romans étudiés. Nous nous intéresserons aux effets découlant de l'expérience migratoire et de l'exil sur l'identité culturelle des protagonistes.

Méthodologie

Avant d'entreprendre une analyse détaillée de notre corpus, nous instaurerons les fondements théoriques sur lesquels reposera notre analyse littéraire. Nous présenterons la théorie de la sémiosphère de Youri Lotman (1999) et celle de l'identité culturelle de Geneviève Vinsonneau (2002) sur lesquelles nous nous appuyerons pour analyser les romans de notre corpus. Comme Lotman, Vinsonneau envisage l'identité culturelle dans une perspective dynamique. Nous associerons ces deux théories, car elles se complètent et nous permettent de faire progresser notre réflexion sur la dynamique de l'identité culturelle. Ainsi, nous retiendrons les concepts de la *sémiosphère* et de la *frontière* de la théorie sur la culture de Lotman et nous intégrerons les éléments de la théorie de Vinsonneau qui s'intéresse plus particulièrement à l'individu dans une perspective interactionniste et qui en fait un acteur social impliqué dans la construction de son identité culturelle. Par ailleurs, en liant ces deux théories, nous aurons la possibilité d'établir une analogie entre le devenir des composantes culturelles au sein d'une sémiosphère et celui d'un individu en fonction de la position qu'il occupe dans cette sphère (par rapport à son centre ou à sa frontière), voire dans le cas où il franchit cette frontière.

Grâce à ces deux modèles théoriques, nous illustrerons la façon dont la dynamique de l'identité culturelle trouve un écho dans certaines œuvres littéraires des *écritures*

migrantes. De plus, comme notre corpus étudié s’inscrit dans ce champ de production littéraire, nous considérons qu’une présentation de celles-ci s’avère essentielle. Aussi, nous expliquerons ce que sont les *écritures migrantes* en convoquant plusieurs travaux dont ceux de Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier (1987 et 1992), Pierre Nepveu (1988) et Louise Gauthier (1997) et nous en déclinons l’histoire dans la société québécoise selon les quatre périodes établies par Clément Moisan et Renate Hildebrand (2001).

De plus, comme notre corpus étudié comprend une œuvre de littérature jeunesse, nous exposerons les enjeux et les caractéristiques spécifiques à celle-ci en nous appuyant entre autres sur les travaux de Nathalie Prince (2010), de Danielle Thaler et d’Alain Jean-Bart (2002) et de Noëlle Sorin (2004, 2005, 2006 et 2014). Cet état de la question visera notamment à illustrer la façon dont les *écritures migrantes* pour adultes et pour la jeunesse renouvellent la question de l’identité culturelle. Nous concluons notre premier chapitre en nous intéressant tout particulièrement à l’importance de la question identitaire dans les œuvres narratives de Marie-Célie Agnant autant pour les adultes que pour la jeunesse.

Notre deuxième chapitre nous permettra d’analyser la dynamique de l’identité culturelle à travers la trajectoire d’Alexis et de Marianna, personnages principaux de notre corpus étudié. Nous appuierons notre analyse littéraire principalement sur la théorie de la culture de Lotman et nous étudierons les diverses sémiosphères traversées par nos personnages principaux. Dans le cas du roman pour adolescents, *Alexis*, nous analyserons trois sémiosphères puisque le jeune héros part d’abord d’Haïti pour aboutir en Floride (États-Unis) et termine son périple à Montréal, vivant ainsi l’expérience de trois cultures différentes. Dans le roman pour adultes, *La dot de Sara*, nous n’aurons que deux sémiosphères à étudier, car Marianna quitte Haïti pour arriver directement à Montréal et finit par retourner dans son pays d’origine, faisant

donc seulement l'expérience des cultures haïtienne et québécoise. Nous procéderons à une analyse détaillée des principales composantes culturelles constituant les sémiosphères (le rapport à l'espace, le rapport à la langue, le rapport aux valeurs) et nous établirons des comparaisons entre le roman pour adultes et le roman pour adolescents. Nous analyserons la dynamique de l'identité culturelle d'Alexis et de Marianna en regard du rapport qu'ils entretiennent avec la sémiosphère dans laquelle ils se situent. Ce chapitre nous permettra de mettre en lumière les convergences et les divergences constatées dans le traitement de certains thèmes dans le roman pour adultes et le roman pour adolescents.

L'étude du troisième et dernier chapitre sera consacrée aux interactions sociales entre les personnages principaux et certains personnages secondaires de nos romans. Ainsi, les personnages qui gravitent autour d'Alexis et de Marianna peuvent jouer un rôle important dans les transformations identitaires des personnages principaux. Inversement, Alexis et Marianna exercent également une influence sur certains de ces personnages et les amènent à se transformer en intégrant de nouvelles composantes culturelles et en en rejetant d'autres. Nous convoquerons donc ici la théorie de l'identité culturelle de Vinsonneau et étudierons les interactions sociales entre les personnages principaux et les personnages secondaires qui exercent une influence mutuelle les uns sur les autres dans la sémiosphère québécoise, car celle-ci se révèle être la société d'accueil où s'installeront véritablement Alexis et Marianna après avoir quitté Haïti.

CHAPITRE I

CONCEPTUALISATION DES ENJEUX ASSOCIÉS À L'IDENTITÉ CULTURELLE

Dans ce premier chapitre, nous mettrons en lumière les enjeux associés à l'identité culturelle ainsi que les fondements théoriques sur lesquels reposera notre projet de recherche. Nous présenterons la théorie de la culture de Youri Lotman et celle de l'identité culturelle de Geneviève Vinsonneau sur lesquelles nous nous appuierons pour analyser les romans de notre corpus. Grâce à ces deux modèles théoriques, nous illustrerons la façon dont la dynamique de l'identité culturelle trouve écho dans certaines œuvres littéraires des écritures migrantes. De plus, comme notre corpus étudié s'inscrit dans ce champ de production littéraire, nous considérons qu'une présentation de celles-ci s'avère essentielle. Aussi, nous présenterons la manière dont les écritures migrantes ont, historiquement, envisagé le rapport à l'identité culturelle dans la société québécoise. De plus, comme notre corpus étudié comprend une œuvre de littérature jeunesse, nous exposerons les caractéristiques et les enjeux spécifiques à celle-ci. Cet état de la question visera notamment à illustrer la façon dont les écritures migrantes pour adultes et pour la jeunesse renouvellent la question de l'identité culturelle. Nous concluons ce chapitre en brossant un tableau des œuvres narratives pour les adultes et pour la jeunesse de Marie-Célie Agnant afin de souligner l'importance qu'elle accorde au thème de l'identité culturelle dans ses écrits.

1.1 La sémiosphère

Youri Lotman, sémioticien russe, a élaboré une théorie de la culture et a inventé le concept de « sémiosphère ». Le mot-valise « sémiosphère » est à la fois composé des

termes « sémiotique » qui fait référence à la théorie générale des signes et à leur articulation dans la pensée, et de « sphère » par analogie avec la biosphère, un concept de Vladimir Vernadsky dont s'est inspiré Lotman. Vernadsky définit ainsi la biosphère :

Tous les groupes vivants sont intimement liés les uns aux autres. L'un ne peut exister sans les autres. Ce rapport invariable entre différents groupes et strates de vie est un des aspects immémoriaux du mécanisme à l'œuvre dans la croûte terrestre, qui s'est manifesté tout au long de l'ère géologique⁷.

Ce sont ces liens d'interdépendance entre les diverses composantes qui permettent d'établir une analogie entre la biosphère et la sémiosphère. Dans l'une ou l'autre des sphères, toutes les composantes formant la sphère sont en relation et exercent une influence mutuelle sur chacune d'entre elles. Ainsi, la sémiosphère est une représentation tridimensionnelle d'un système dynamique où chaque élément qui la compose exerce une force sur son environnement.

Les diverses composantes culturelles appartenant à des temporalités et des emplacements spatiaux différents contribuent à faire de la sémiosphère un univers hétérogène malgré son apparente unité. Pour Lotman, la structure spatiotemporelle à l'intérieur de laquelle notre vie culturelle prend place correspond à la « sémiosphère ». Cette dernière est munie d'un centre nucléaire et délimitée par des frontières, l'ensemble de ses éléments interagissent de façon dynamique.

⁷ Vladimir Vernadsky cité par Youri Lotman dans Lotman, Youri, *La sémiosphère*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1999, trad. Anka Lodenko, coll. « Nouveaux Actes Sémiotiques », p. 12.

1.1.1 Le centre nucléaire (noyau)

Selon Lotman, le centre nucléaire est le lieu d'autodescription de la sémiosphère : « L'étape d'autodescription est une réaction nécessaire à la menace d'une trop grande diversité à l'intérieur de la sémiosphère : le système pourrait perdre son unité et son identité, et se désintégrer »⁸. Par conséquent, le noyau de la sphère, notamment en raison du processus d'autodescription, fait preuve de rigidité et d'une certaine réticence aux changements. Il se produit continuellement des changements dans l'espace interne de la sémiosphère d'où l'importance du processus d'autodescription et de structuration provenant du centre de la sphère. Ainsi, logiquement, plus les composantes culturelles se situent près du noyau, moins le magnétisme extérieur les atteint. Inversement, plus ces composantes sont près de la frontière, plus elles sont influencées par les sémiosphères avoisinantes.

Peu à peu, les influences provenant de l'extérieur qui sont les plus puissantes finissent par atteindre le noyau, mais elles ont perdu beaucoup de leur force, et les changements qu'elles introduisent à ce niveau de la sémiosphère sont la plupart du temps minimes. Cependant, nombreux sont les changements, même peu importants, qui sont perceptibles et font évoluer les cultures. Le phénomène de l'acculturation en est le parfait exemple. Ce concept, défini pour la première fois par Redfield, Herskovitz et Linton lors du mémorandum du *Social Science Research Council* en 1936, constitue : « [l'] [e]nsemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles culturels originaux de l'un ou des autres groupes »⁹. Par exemple, la Rome antique a imposé une langue et des normes culturelles à

⁸ Lotman, Youri, *La sémiosphère*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1999, trad. Anka Lodenko, coll. « Nouveaux Actes Sémiotiques », p. 17.

⁹ Définition tirée de l'article de Guerraoui, Zohra, « De l'acculturation à l'interculturalité : réflexions épistémologiques », *L'Autre*, 2/2009, vol. 10, p. 195.

l'ensemble de son empire. Dans cette même perspective, plus récemment, les peuples du Nouveau Monde ont également adopté d'autres langues et coutumes en subissant l'influence de la culture (dominante) des colons européens.

1.1.2 Les forces centrifuge et centripète

Le dynamisme de la sémiosphère provient des fluctuations qui affectent constamment son centre et ses différentes composantes. Ces changements incessants sont conditionnés par toute une série de forces qui influent sur la culture concernée. Parmi ces forces qui exercent une influence sur les composantes culturelles et les individus dans la sphère, il y a la force centrifuge et la force centripète. Le noyau de la sémiosphère ainsi que sa frontière sont les pôles d'attraction qui orientent ces forces. La force centrifuge se développe au centre de la sphère et se dirige vers la périphérie. En opposition à celle-ci, la force centripète se crée à la frontière de la sémiosphère et est orientée vers le centre. Ainsi, la première représente l'influence du noyau sur un espace délimité par la frontière de cette sphère, tandis que la seconde correspond aux effets des autres cultures dans la sémiosphère. La force centripète est indispensable, car sans elle, les composantes se disperseraient et il n'y aurait pas de sémiosphère. Les composantes culturelles qui subissent la pression de la force centripète peuvent arriver au centre de la sphère, ce qui entraîne leur modification, leur assimilation aux normes culturelles, mais aussi leur évolution. Autrement dit, l'intérieur de la sémiosphère constitue le champ d'influence du noyau sur ses composantes culturelles. Dans cet espace interne, la frontière (espace périphérique) est un lieu très dynamique tandis que le centre nucléaire est plutôt statique. Ce sont donc les forces centrifuge et centripète qui assurent le dynamisme culturel à l'intérieur de la sphère. En effet, les composantes culturelles transportées par ces forces se retrouvent en contact avec des influences culturelles différentes issues d'autres cultures. De sorte

que les composantes culturelles se transforment et apportent des changements incessants à l'intérieur de la sémiosphère.

Si l'une des deux forces exerce trop fortement son emprise sur l'autre, cette domination provoque la destruction de la sphère (ou, de façon moins catégorique, l'étiollement de la culture) puisque le centre peut régner de façon absolue sur les composantes culturelles et empêcher tout changement. De sorte que la culture ne peut plus évoluer. Conséquemment, celle-ci est dysfonctionnelle et finit par disparaître après un certain temps en laissant la place aux autres cultures qui l'entourent. Si par contre, la force centrifuge exerce une domination totale sur la force centripète, les influences des cultures avoisinant la sémiosphère s'emparent complètement de celle-ci, et le centre n'exerce alors plus aucune influence. Ainsi, la culture est complètement assimilée à une autre culture.

1.1.3 La frontière

Les contours de chaque sémiosphère sont toujours partiellement indéterminés et changent constamment. Il est impossible de déterminer exactement où se situe la frontière délimitant l'intérieur de l'extérieur de la sémiosphère, contrairement au noyau qui est clairement défini. La périphérie de chaque sémiosphère se confond avec celles des autres qui l'entourent. C'est grâce à la perméabilité de sa frontière que la sémiosphère échange des composantes culturelles avec ses voisines.

Dans le cas d'une sémiosphère « fonctionnelle », c'est-à-dire qui subit de manière équilibrée les forces centrifuge et centripète, la frontière constitue le lieu le plus dynamique de la sphère, et est particulièrement intéressante si nous souhaitons

analyser les déplacements à l'intérieur de celle-ci. Pour Lotman, elle correspond à la limite entre l'espace « intérieur » (cosmos) et « l'extérieur » (chaos) de la sémiosphère, autrement dit le « nous » et les « autres » : « L'un des premiers mécanismes de l'individualisation sémiotique est celui de la frontière, et la frontière peut être définie comme la limite extérieure d'une forme à la première personne »¹⁰. Ce système de valeurs peut se concrétiser différemment selon les discours : par exemple, la frontière peut séparer les morts des vivants, les villes des campagnes ou encore les sédentaires des nomades. Elle sert à filtrer les composantes de « l'extérieur » vers « l'intérieur » tout en les structurant pour qu'elles puissent à leur tour faire partie de l'espace interne. Néanmoins, comme la frontière est la limite de la sémiosphère qui est en contact avec d'autres sémiosphères, cet espace périphérique ne peut qu'être un lieu ambigu puisqu'il appartient à plus d'une culture. C'est entre autres pour cette raison que Lotman établit un lien entre la frontière et l'hybridité culturelle, car les cultures se chevauchent à la périphérie de la sémiosphère. De ce fait, la frontière est un élément qui facilite la communication entre deux cultures, mais elle peut aussi constituer un obstacle à la communication. Par conséquent, il est impossible de s'imaginer la frontière comme une ligne droite séparant deux espaces distincts tout en y appartenant. En fait, il faut plutôt se la représenter comme un espace sémiotique imprécis à l'intérieur duquel différentes cultures s'entremêlent. C'est donc à la frontière que se joue l'appartenance à une culture comme l'explique Lotman : « Puisque la frontière fait nécessairement partie de la sémiosphère et qu'il ne peut y avoir de "nous" si "eux" n'existent pas, une culture ne crée pas seulement son propre type d'organisation interne, mais aussi son propre mode de "désorganisation" externe »¹¹.

¹⁰ Lotman, Youri, *op. cit.*, p. 26.

¹¹ *Ibidem*, p. 38.

1.2 Identité et culture

Notre mémoire porte sur la dynamique de l'identité culturelle, et conséquemment, nous avons décidé d'associer la théorie de la culture de Lotman, une conception de l'identité culturelle s'appliquant à une collectivité, à celle de l'identité culturelle de Geneviève Vinsonneau qui s'intéresse principalement à l'individu, afin d'expliquer les fondements théoriques sur lesquels reposera notre analyse littéraire. Nous souhaitons lier ces deux théories, car elles se complètent l'une et l'autre et qu'ensemble, elles nous permettront de faire progresser notre réflexion sur la dynamique de l'identité culturelle.

Vinsonneau explique que l'identité se révèle être

[...] une dynamique évolutive, par laquelle l'acteur social, individuel ou collectif, donne sens à son être; il le fait en reliant, à travers le passé, le présent et l'avenir, les éléments qui le concernent et qui peuvent être de l'ordre des prescriptions sociales et des projets aussi bien que des réalités concrètes¹².

La chercheuse tient compte, dans son modèle théorique de l'identité culturelle, des dimensions individuelle et collective à l'instar de Lotman qui applique son concept de la sémiosphère à une collectivité. Dans sa théorie, elle souligne l'importance aussi bien de la permanence (tradition) que du changement dans la dynamique de l'identité culturelle. Le modèle théorique de Vinsonneau comprend un axe horizontal où les déplacements sont temporels (passé, présent, futur). Chez Lotman, les déplacements sont évalués selon une perspective dynamique à la fois temporelle et spatiale. Chez

¹² Vinsonneau, Geneviève, « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *Carrefours de l'éducation*, 2002/2, n° 14, p. 4.

Vinsonneau, cette perspective dynamique de l'identité culturelle permet une dialectique de l'intégration des composantes culturelles autres ou antagonistes offrant à chacun les moyens de se rendre semblable à autrui, mais aussi de s'en différencier. Ainsi, la dynamique de l'identité culturelle offre la possibilité d'intégrer l'autre dans le même et de réaliser ce changement dans la continuité, ce qui génère une apparente constance qui procure à l'individu un sentiment d'identité. La chercheuse explique que l'identité est le résultat de nombreuses opérations qui découlent « [...] des contenus de représentations de ce que l'on est, de ce que l'on devrait être et de ce que l'on voudrait être, dans la durée, l'espace et les diverses circonstances de la vie sociale »¹³. Par ailleurs, Vinsonneau précise que « [l]es fonctions de l'identité sont donc ontologiques, puisqu'elles concernent le sens de l'être, et elles sont instrumentales, dans la mesure où elles fournissent à l'acteur les moyens de s'adapter au monde »¹⁴.

Afin de justifier les regroupements d'individus porteurs des mêmes attributs, la notion d'identité culturelle et les composantes qui la constituent (langue, territorialité, religion, etc.) sont fréquemment utilisées. Toutefois, selon Vinsonneau, aujourd'hui, ni l'identité, ni la culture ne sont envisagées comme des entités stables. La conception de l'identité culturelle de Vinsonneau présente beaucoup de points communs avec celles de nombreux chercheurs et écrivains. Par exemple, Amin Maalouf, dans son essai *Les identités meurtrières*¹⁵, explique que l'identité est multiple, c'est-à-dire qu'elle est la réunion de toutes les appartenances culturelles qui forment un individu établissant son unicité. Maalouf précise que pour qu'un échange des appartenances culturelles ait lieu, l'individu doit concevoir l'Autre comme aussi pluriel que lui, et c'est en entretenant un rapport avec l'Autre que l'individu est susceptible de

¹³ *Idem.*

¹⁴ *Idem.*

¹⁵ Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset et Fasquelle, coll. « Livre de Poche », n° 15005, 1998, 189 p.

s'approprier les composantes culturelles qui l'interpellent et d'être amené à modifier son identité. François Laplantine et Alexis Nouss, quant à eux, envisagent l'identité culturelle dans la perspective dynamique du métissage culturel conçu comme le résultat d'une « [...] confrontation permanente qui non seulement relie, mais transforme les unes et les autres. Chacun conserve sa propre identité tout en se réclamant d'un héritage commun »¹⁶. Laplantine et Nouss soulignent que « [...] le métissage est toujours en mouvement, animé alternativement par ses diverses composantes. Sa temporalité sera celle du devenir, constante altération, jamais achevée, une force qui va, le vecteur des changements incessants qui font l'homme et le réel »¹⁷. Enfin, Édouard Glissant propose également une théorie de l'identité culturelle qui confronte « [...] the old and rigid sense of identity [...] [to] the new and open way of creolization »¹⁸, un concept dont il est le fondateur et qu'il définit ainsi :

J'appelle créolisation cet enjeu entre les cultures du monde, ces conflits, ces luttes, ces harmonies, ces disharmonies, ces entremêlements, ces rejets, cette répulsion, cette attraction entre toutes les cultures du monde. Bref, un métissage, mais avec une résultante qui va plus loin et qui est imprévisible. Oui, la créolisation, c'est bien le métissage des cultures avec une résultante qui va plus loin que les données d'origine. J'ai appelé ce phénomène créolisation, bien sûr à cause des langues créoles¹⁹.

Glissant envisage l'identité culturelle comme un processus qui va au-delà du simple métissage et qui relève d'une part de subjectivité et d'imprévisibilité propre à la nature humaine.

¹⁶ Laplantine, François et Alexis Nouss, *Le métissage : un exposé pour comprendre : un essai pour réfléchir*, Paris, Flammarion, 1997, p. 46.

¹⁷ *Ibidem*, p. 114.

¹⁸ Glissant, Édouard, « Creolization in the Making of the Americas », *Caribbean Quarterly*, mars-juin 2008, vol. 54, n° 1/2, p. 88.

¹⁹ Glissant, Édouard, « Métissage et créolisation », dans Sylvie Kandé (dir.), *Discours sur le métissage, identités métisses. En quête d'Ariel*, Paris, Éditions de l'Harmattan, 1999, p. 50.

Par ailleurs, Vinsonneau et Lotman ont une conception de la frontière assez similaire. La chercheuse souligne que

Les frontières séparant le « Nous » du « Eux » prennent ainsi forme, l'identité se distingue de l'altérité, l'être se dessine et prend sens, il génère des objectifs, des valeurs et des significations partagées. Selon la nouvelle perspective interactionniste, le partage des significations produites dans les interactions sociales au sein d'un groupe historiquement constitué définirait précisément la culture²⁰.

Ainsi, les deux chercheurs conçoivent que l'identité culturelle, qu'elle soit individuelle ou collective, est façonnée par des interactions et des échanges. Dans le modèle théorique de Lotman, ce lieu d'échange se trouve à être l'espace périphérique de la sémiosphère; c'est la frontière qui permet de distinguer le « nous » des « autres ». C'est donc à la périphérie de sa sémiosphère qu'un individu est amené à se transformer puisqu'il est en contact avec d'autres cultures et qu'il interagit avec d'autres.

L'identité culturelle se construit et se déconstruit au gré des contacts que les individus entretiennent avec les autres, de sorte qu'ils acceptent ou rejettent des parts d'eux-mêmes ou des autres. Entre eux, les individus s'inter-influencent :

[...] les individus participent à l'élaboration de leurs liens d'appartenance sociale. Ils construisent et partagent des significations qui fondent leur identification commune; à partir de là, ils déploient simultanément les différenciations (interindividuelles) à l'origine des identités personnelles et les interactions structurantes qui font surgir la dynamique socioculturelle²¹.

²⁰ Vinsonneau, Geneviève, « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *op. cit.*, p. 5.

²¹ Vinsonneau, Geneviève, *L'identité culturelle*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 12.

Ainsi, grâce aux interactions sociales qu'il entretient, l'individu intègre ou rejette certaines composantes culturelles lui permettant d'établir ses liens d'appartenance. C'est notamment en fonction de cette appartenance sociale qu'il sera en mesure de s'identifier à un groupe et de construire sa propre identité culturelle. La conception dynamique de l'identité culturelle de Vinsonneau fait de l'individu un élément actif de sa construction identitaire puisqu'il prend ses décisions et assume ses choix. Dans cette conception, l'individu n'est pas passif, ni soumis à des forces extérieures à lui-même. La chercheuse spécifie que

[l]e point de vue qui privilégie une conception dynamique des cultures et de leurs incessants échanges est récent; il bouleverse les anciennes représentations (statiques et substantialistes) et observe les phénomènes culturels en termes de productions, notamment identitaires. Dans une perspective interactionniste, on parle alors de « stratégies » et de « négociations », les cultures s'érigeant en foyers de ressources pour les constructions identitaires des acteurs sociaux²².

De sorte que pour Vinsonneau cette conception récente de la dynamique des cultures implique que l'identité soit envisagée également comme une dynamique puisque les deux sont étroitement liées. D'où l'importance, selon la chercheuse, de préconiser la perspective dynamique de l'interculturalité plutôt que le point de vue de l'acculturation lorsqu'il est question de la rencontre des cultures.

²² Vinsonneau, Geneviève, « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *op. cit.*, p. 3.

De l'acculturation à l'interculturalisation

L'interculturalisation est un concept relativement nouveau, qui a été défini pour la première fois en 1982 par Gora Mbodj comme « l'équilibre dynamique entre enculturation et acculturation »²³. L'interculturalisation serait donc la résultante des actions dialectiques entre ces deux processus. Claude Clanet, toutefois, propose une définition différente de l'interculturalisation. Selon lui, l'interculturalisation comprend

l'ensemble des processus – psychiques, relationnels, groupaux et institutionnels – générés par les interactions de groupes repérés comme détenteurs de cultures différentes ou revendiquant une appartenance à des communautés culturelles différentes, dans un rapport d'échanges réciproques et dans une perspective de sauvegarde d'une relative identité culturelle des partenaires en relation²⁴.

Clanet explique que ces processus demandent d'étudier la dynamique interculturelle dans toute sa complexité. Il mentionne qu'au cours d'une rencontre interculturelle s'effectue un double mouvement, soit l'ouverture et la fermeture (l'intégration et le rejet selon les termes de Vinsonneau), qui reflète l'ambivalence des acteurs sociaux confrontés à la différence culturelle. Ce double mouvement se manifeste par la transformation des systèmes personnels et culturels des acteurs sociaux en raison de leurs interactions, mais aussi de leur désir de préserver leur identité. Le chercheur indique qu'il y a trois processus opposés, mais complémentaires qui découlent de cette situation :

l'assimilation, par les individus, de certaines valeurs de l'autre; la différenciation, à travers la revendication, par chacun de certaines de ses

²³ Mbodj, Gora, « Acculturation et enculturation en pédagogie : introduction à l'ethnopédagogie », *Dossiers de l'éducation*, 1982, p. 43.

²⁴ Clanet, Claude, *L'interculturel*, Toulouse, P.U.M., 1990, p. 70.

spécificités; mais aussi la synthèse originale par création de nouvelles réalités culturelles englobant les apports réinterprétés des uns et des autres²⁵.

Ainsi, comme le résume Zohra Guerraoui

[l']interculturalité renverrait alors à l'intégration psychique (Kremer & Jahoda 1993) d'une pluralité de références culturelles subjectivées par manipulation, réinterprétation, qui vont se combiner, interagir les unes sur les autres, et de ce fait ne pourraient être réductibles à aucun des pôles culturels en présence²⁶.

C'est cette définition de Clanet que nous retiendrons lorsque nous ferons référence au concept d'interculturalité que nous souhaitons privilégier dans le cadre de ce mémoire en raison des réserves que certains chercheurs, dont Vinsonneau, émettent à l'égard du concept d'acculturation bien qu'il soit très présent dans les travaux portant sur la culture.

À la lumière de ces explications, nous retiendrons le concept de la sémiotique et la notion de frontière tels qu'établis par Lotman pour analyser les différentes cultures représentées dans les romans étudiés et les échanges entre elles. À la théorie sur la culture de Lotman, nous associerons les éléments de la théorie de Vinsonneau qui s'intéresse plus particulièrement à l'individu dans une perspective interactionniste et qui en fait un acteur social loin d'être passif dans la construction de son identité culturelle. Ces deux modèles théoriques qui conçoivent l'identité culturelle selon une perspective dynamique nous permettront d'établir une analogie entre le devenir des composantes culturelles au sein d'une sémiotique et celui d'un individu en fonction de la position qu'il occupe dans cette sphère (par rapport à son centre ou à sa

²⁵ Guerraoui, Zohra, « De l'acculturation à l'interculturalité : réflexions épistémologiques », *L'Autre*, 2/2009, vol. 10, p. 198.

²⁶ *Idem*.

frontière). Grâce à cette conception dynamique de la culture et de l'identité qui reconnaît les apports culturels et la transformation des individus en *êtres de frontière*, nous pourrions analyser la trajectoire des personnages principaux de notre corpus étudié qui se déplacent à l'intérieur de leur sémiosphère et en franchissent même la frontière ainsi qu'étudier l'influence des interactions sociales qu'ils entretiennent avec certains personnages secondaires. Cependant, avant de procéder à l'analyse de notre corpus, nous examinerons la façon dont les écritures migrantes ont abordé la question de la dynamique de l'identité culturelle.

1.3 La dynamique de l'identité culturelle dans les écritures migrantes

Notre corpus s'inscrit dans le champ littéraire des écritures migrantes qui rassemblent des textes dont les thèmes abordés se rapportent principalement à la question identitaire. Dès 1992, Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier présentent la place importante des écritures migrantes au sein de la production littéraire québécoise et ils sont les premiers à proposer la définition suivante :

Les écritures migrantes forment un microcorpus d'œuvres littéraires produites par des sujets migrants : ces écritures sont celles du corps et de la mémoire : elles sont, pour l'essentiel, travaillées par le référent massif, le pays laissé ou perdu, le pays réel ou fantasmé constituant la matière première de la fiction²⁷.

Cette production apporte un souffle nouveau aux questions identitaires abordées dans la littérature québécoise. Constituées d'un ensemble très hétérogène de textes qui

²⁷ Berrouët-Oriol, Robert et Robert Fournier, « L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec », *Québec Studies*, n° 14 (printemps/été), 1992, p. 12.

traitent plus particulièrement des thèmes de l'exil, de l'identité, de la mémoire, de la langue et de la culture, les écritures migrantes proposent une lecture différente qui permet l'expérience du décentrement grâce à l'ouverture sur le monde et à l'altérité. Ce sont d'ailleurs les écritures migrantes qui incitent les écrivains québécois à délaïsser la question de l'identité nationale pour s'intéresser à l'identité culturelle en ayant en tête l'Autre. Les écritures migrantes « [...] contribuent [...] à l'éclatement du récit monoréférentiel »²⁸ et sont « porteuses de multiples mémoires »²⁹. Berrouët-Oriol et Fournier soulignent l'important apport de ces écritures à la littérature québécoise qui se joue sous la forme d'une vitalité renouvelée par la pluralité des voix qui s'expriment sur la scène littéraire du Québec. Les écritures migrantes viennent diversifier les conceptions et les représentations de l'identité culturelle révélant le dynamisme de celle-ci.

1.3.1 Les écritures migrantes : flou conceptuel

De nombreux chercheurs se sont intéressés aux écritures migrantes et les ont étudiées. Cependant, tous ne s'entendent pas sur un même terme pour les catégoriser et les définir. En effet, de nombreuses dénominations sont utilisées lorsque vient le temps de parler de ce type d'écrits. Ainsi, au sein même des chercheurs, il existe une certaine confusion sur la terminologie exacte pour désigner cette production littéraire. C'est d'ailleurs ce que relève Elien Declercq pour qui la majorité des qualificatifs employés présentent certaines lacunes dans la définition même de ce que constituent ces écrits. Declercq précise qu'« écriture migrante », « littérature (im)migrante » et « migration literature » (terme employé par les anglophones) sont des termes qui

²⁸ *Ibidem*, p. 24.

²⁹ *Idem*.

représentent « un concept aux contours imprécis »³⁰. Cela ne fait pas si longtemps que les chercheurs accordent un intérêt marqué à cette production littéraire, ce qui en explique le flou conceptuel. Il existe dans ce champ littéraire d'importants changements et renouvellements qui contribuent sans cesse à ajouter de nouvelles dimensions et à dynamiser la « littérature migrante ».

De façon consensuelle, les spécialistes de la littérature au Québec s'entendent pour retenir le terme « écriture migrante » pour désigner ce type d'écrits. Pierre Nepveu mentionne pourquoi il privilégie l'usage de ce terme :

« Écriture migrante » de préférence à « immigrante », ce dernier terme me paraissant un peu trop restrictif, mettant l'accent sur l'expérience et la réalité même de l'immigration, de l'arrivée au pays et de sa difficile habitation (ce que de nombreux textes racontent ou évoquent effectivement), alors que « migrante » insiste davantage sur le mouvement, la dérive, les croisements multiples que suscite l'expérience de l'exil. « Immigrante » est un mot à teneur socio-culturelle, alors que « migrante » a l'avantage de pointer déjà vers une pratique esthétique, dimension évidemment fondamentale pour la littérature actuelle³¹.

Régine Robin, pour sa part, préfère également les termes « écriture migrante » ou « écriture nomade », elle rejette la notion d'une « littérature ethnique » en défendant la vision d'une écriture qui « désinstalle, dématernise, déterritorialise, arrache à l'enracinement, [...] rend visible la perte »³², qui serait « trajet, parcours, cette

³⁰ Declercq, Elien, « "Écriture migrante", "littérature (im)migrante", "migration littérature" : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, 2011/3, n°339, p. 301-310.

³¹ Nepveu, Pierre, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988, p. 233-234.

³² Régine Robin citée dans Gauthier, Louise, *La mémoire sans frontières : Émile Olivier, Naïm Kattan et les écrivains migrants au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture et société », 1997, p. 44.

objectivation qui viendrait à tout instant rappeler qu'il y a perte »³³. Declercq souligne, toutefois, les deux lacunes suivantes concernant le terme « écriture migrante » :

La première concerne le terme d'« écriture » : même si [Clément] Moisan opte pour « écriture » et non pas pour « littérature » afin de combler la distinction entre « littérature nationale » et « littérature migrante » et d'encourager ainsi l'intégration de la dernière dans l'histoire littéraire nationale, il se limite toujours à l'écrit en négligeant la production littéraire orale en contexte migratoire. En deuxième lieu, l'adjectif « migrante » pose également des problèmes puisqu'il souligne, nous l'avons dit, l'origine ethnique de l'auteur³⁴.

Nous considérons que la proposition de Declercq d'employer la traduction française de *migration literature*, soit « littérature de la migration », s'avère un choix judicieux qui permet de contourner un double problème :

d'une part, elle ne se laisse pas confondre avec les expressions « littérature/écriture/poétique migrante », qui attachent une connotation ethnique à cette sorte de production littéraire; d'autre part, elle souligne que la « littérature migrante » n'est pas le seul fait des migrants³⁵.

Cependant, comme la majorité de nos références théoriques proviennent de chercheurs québécois qui privilégient l'usage du terme « écriture migrante » dans leurs ouvrages et travaux, nous retiendrons ce dernier pour notre mémoire afin d'éliminer toute confusion terminologique.

³³ *Idem*.

³⁴ Declercq, Elie, *op. cit.*, p. 309.

³⁵ *Ibidem*, p. 310.

1.3.2 Évolution de la conceptualisation et des enjeux des écritures migrantes

De la Nouvelle-France à aujourd'hui, l'histoire littéraire du Québec a toujours été écrite en partie par des écrivains venus d'ailleurs. C'est également le constat qu'établissent Clément Moisan et Renate Hildebrand dans leur ouvrage *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*. En effet, ils soulignent que certains auteurs comme Louis Hémon et Marie Le Franc ont toujours eu un statut ambigu qui révèle donc « [...] une première tension dans cette entreprise de reconnaissance des écrivains étrangers comme Canadiens français ou Québécois »³⁶. Moisan et Hildebrand distinguent quatre périodes dans l'histoire des écritures migrantes au Québec de 1937 à 1997 : l'uniculturel, le pluriculturel, l'interculturel et le transculturel. Comme nous le verrons ci-dessous, ces différents moments de l'histoire des écritures migrantes illustrent parfaitement l'évolution du rapport à la culture et à l'identité culturelle.

De 1937 à 1959, la production littéraire au Québec se situe dans le registre de l'uniculturel qui « [...] est le règne de la culture dominante [...] »³⁷. Au cours de cette période, « [...] les voix culturelles d'origine et celles qui viennent d'ailleurs sont à l'unisson. C'est l'ère de l'assimilation [...] »³⁸. Ainsi, les écrivains nouvellement arrivés au Québec se conforment aux règles et aux normes en usage de l'institution littéraire. Cette époque de l'histoire des écritures migrantes correspond à ce que Lotman appelle l'autodescription de la sémiosphère. Les composantes culturelles situées au centre de la sémiosphère sont valorisées, et les individus, qui se situent dans cette sphère, se tiennent loin de la frontière, ce qui ne favorise pas les échanges culturels intersémiosphères.

³⁶ Moisan, Clément et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Études », 2001, p. 59.

³⁷ *Ibidem*, p. 14.

³⁸ *Ibidem*, p. 15.

Les années 1960 à 1974 sont marquées par la période du pluriculturel qui « [...] met les voix culturelles en polyphonie [...] [et] caractérise le système littéraire par une présence plus visible des voix divergentes qui s'affirment dans et en dehors de la littérature québécoise »³⁹. Par conséquent, la diversité culturelle commence à s'afficher sur la scène littéraire québécoise, avec des écrivains tels que Naïm Kattan (Irak), Jean Basile Bezroudnoff (Russie) et Gérard Étienne (Haïti). Pour faire un parallèle avec la théorie de Lotman, c'est au cours de cette époque que le centre de la sémiosphère exerce une attraction moins grande, et que nous commençons à assister à des échanges intersémosphères. Par conséquent, les échanges culturels commencent à se dynamiser, et les individus explorent peu à peu la frontière.

Toutefois, de vraies transformations s'opèrent dans le système littéraire québécois au tournant des années quatre-vingt. Cette période de l'interculturel « [...] pose en face l'une de l'autre des cultures en présence et montre les processus par lesquels l'une quitte sa place pour intégrer l'autre ou la transformer »⁴⁰. Pour la première fois, la problématique interculturelle est soulevée dans le milieu littéraire, ce qui suppose d'une part la perception « [...] de l'autre comme membre d'une même organisation sociale, morale, politique ou littéraire et, d'une autre part, de la complexité des modes de coexistence dans un espace commun d'action »⁴¹. Ainsi, le représentant de la culture dominante entre en relation dynamique et stratégique avec l'immigrant considéré comme « Autre », instaurant « [...] un rapport à l'altérité, souvent nourri de malentendus et d'ambiguïté »⁴². C'est donc au cœur de l'interculturel que surgissent les questionnements liés à l'identité et à son double dichotomique, l'altérité. De nombreux auteurs marquent cette période, notamment Marco Micone, Antonio D'Alfonso et Régine Robin. Cette époque de l'interculturel représente parfaitement la

³⁹ *Idem.*

⁴⁰ *Ibidem*, p. 16.

⁴¹ *Idem.*

⁴² *Idem.*

dynamique de l'identité culturelle telle qu'elle est modélisée dans les théories de Lotman et de Vinsonneau. Les échanges et les interactions à la frontière des sémiosphères sont dynamiques et constants. Les individus se tiennent près de la frontière, ils intègrent ou rejettent certaines composantes culturelles redéfinissant sans cesse leur identité culturelle. L'interculturel ouvre la voie à de nombreuses transformations identitaires et culturelles non seulement chez les individus, mais aussi dans la société en général.

La période du transculturel constitue la dernière de l'histoire des écritures migrantes au Québec s'étendant de 1986 à 1997, elle représente « [...] la traversée des cultures en présence, les deux à la fois, une altérité culturelle vécue comme un passage dans et à travers l'autre »⁴³. La période du transculturel constitue une confrontation entre les écrivains néo-québécois et les écrivains québécois qui sont poussés à s'identifier « [...] non seulement par rapport au reste du Canada, de l'Amérique, voire de la France ou de l'Europe, [...] mais aussi à l'intérieur de leurs frontières provinciales ou nationales, grâce à cette partie étrangère, de plus en plus visible, de leur littérature [...] »⁴⁴. Par conséquent, en raison de cette contribution des écrivains migrants à la production littéraire du Québec, la thématique « québécoise » s'en trouve déplacée, et les écrivains québécois sont amenés à regarder ailleurs et au-delà d'eux-mêmes. Une des manifestations les plus importantes de cette période transculturelle est sans nul doute la parution de 1983 à 1996 de la revue *Vice Versa* qui fait la promotion du transculturalisme comme solution de rechange au multiculturalisme canadien, au nationalisme québécois et au néolibéralisme des années 1980 et 1990. C'est d'ailleurs au cours de cette période que les prix et les marques de reconnaissance de la littérature québécoise marquent le succès incontestable de nombreux auteurs migrants tels que Ying Chen, Sergio Kokis et Dany Laferrière pour n'en nommer que quelques-

⁴³ *Ibidem*, p. 17.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 17-18.

uns. Cette époque du transculturel correspond à une traversée des cultures, à une forme d'interpénétration. Autrement dit, les frontières sont poreuses, et les échanges entre sémiosphères sont nombreux, diversifiés, et profonds.

Par ailleurs, il est bon de se rappeler que derrière le terme « écritures migrantes », il existe une multiplicité de productions littéraires : « [...] la variété est le fait des auteurs et des thèmes abordés, [...] mais aussi de l'âge des lecteurs visés – depuis les albums pour les tout jeunes lecteurs jusqu'aux récits destinés aux adultes, en passant par les romans spécifiquement adressés aux adolescents »⁴⁵.

1.4 La dynamique de l'identité culturelle dans les écritures migrantes pour la jeunesse

1.4.1 Une littérature définie par son lectorat?

D'abord et avant tout, il est important de clarifier que la littérature jeunesse « [...] ne constitue un genre ni d'un point de vue formel, ni d'un point de vue esthétique et thématique »⁴⁶. Elle s'inscrit plutôt dans le cadre d'un champ de production dans lequel se retrouvent des genres aussi variés que la bande dessinée, le roman d'aventures, le roman policier, la science-fiction ou l'album.

Sans nul doute, la caractéristique principale de la littérature jeunesse est la spécificité de son lectorat, ce qui fait dire à Nathalie Prince qu'« en ce sens la littérature de

⁴⁵ De Croix, Séverine et Dominique Ledur, « Les visages du lecteur implicite dans la littérature migrante pour adolescents », *Langage et l'Homme (Le) : Recherches Pluridisciplinaires sur le Langage*, juin 2014, vol. XLIX, n° 1, p. 178.

⁴⁶ Nières-Chevrel, Isabelle, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier Jeunesse, 2009, p. 115.

jeunesse ne se reconnaît pas à quelque chose, mais à quelqu'un, le destinataire, ce que souligne toujours la construction prépositive : “pour la jeunesse” ou encore “de la jeunesse” »⁴⁷. Prince ajoute que l'expression « littérature de jeunesse » n'indique en rien ce qu'elle est, ce qu'elle dit, elle désigne seulement un élément extérieur, étranger et hétéronome : le lecteur à qui elle s'adresse. D'où l'intérêt de se questionner sur : qui sont réellement les destinataires de cette littérature et quelles contraintes impose la prise en compte des lecteurs? Tout comme Danielle Thaler et Alain Jean-Bart⁴⁸, Prince souligne l'ambiguïté associée au terme « la jeunesse » : « [...] qu'entend-on ici par la jeunesse? Qu'est-ce qui dans le texte, dans sa forme, manifeste sa jeunesse, ou sa spécificité? Doit-on penser enfant et adolescent uniment? Y a-t-il une ou des jeunesses et par là une ou des littératures de jeunesse?⁴⁹ » Mais comment déterminer jusqu'à quel moment un enfant est-il un enfant et non un adolescent? Et jusqu'à quel moment un adolescent est-il un adolescent et non un adulte? Les défis à relever pour écrire de la littérature jeunesse sont nombreux. Selon Prince, nous pourrions même parler d'une sorte de « littérature à contraintes »⁵⁰ puisqu'il y a des contraintes de contenu et de forme (sujets, longueur, vocabulaire et syntaxe). Sans oublier qu'outre les exigences de ses destinataires, l'auteur de littérature jeunesse doit également répondre aux attentes des médiateurs adultes. En effet, pour qu'un livre de littérature jeunesse soit acheté, il doit plaire à un double destinataire : l'enfant qui le lit, mais aussi l'adulte qui l'achète (parents, bibliothèques, éditeurs, enseignants, gouvernement).

⁴⁷ Prince, Nathalie, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 11.

⁴⁸ Thaler, Danielle et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescent*, Paris, Éditions de l'Harmattan, 2002, 330 p.

⁴⁹ Prince, Nathalie, *op. cit.*, p. 11.

⁵⁰ Prince, Nathalie, *La littérature de jeunesse : pour une théorie littéraire*, Paris, Armand Colin, 2010, 240 p.

1.4.2 Une littérature « sous surveillance »

Tous les écrivains ne s'entendent pas pour dire qu'ils écrivent pour la jeunesse. De nombreux auteurs affirment même le contraire. Thaler et Jean-Bart constatent que « [c]e sont surtout les critiques qui défendent l'existence d'un genre spécifique pour les jeunes alors que les auteurs prétendent souvent ne pas se poser la question et refusent parfois d'accepter l'idée d'écrire pour un public déterminé sans toutefois renier ces lecteurs »⁵¹. Par exemple, pour Jean-Paul Nozière, un écrivain français qui fait partie des auteurs de littérature d'enfance et de jeunesse, « [a]dapter l'œuvre à un lecteur potentiel, c'est [...] tricher, tricher avec lui-même, tricher avec ses personnages, tricher avec le roman, tricher avec le lecteur »⁵². Quant à Jean Joubert, un poète et romancier qui a beaucoup écrit pour la jeunesse, il préfère parler d'une lecture adolescente, c'est-à-dire que « [...] les mêmes œuvres peuvent être lues et relues à différents moments d'une existence de lecteur »⁵³. Ces romanciers partagent donc « [...] les convictions de Michel Tournier, qui conçoit qu'on puisse être lu par de jeunes lecteurs, qu'on puisse même être édité dans une collection pour jeunes, sans pour cela s'astreindre à écrire pour eux »⁵⁴. Ceux-ci, à l'inverse de Jean-Paul Sartre, prétendent écrire sans avoir un destinataire préconçu... Ce refus d'écrire intentionnellement pour les jeunes semble cacher la crainte de voir leurs œuvres associées à une littérature de consommation, considérée comme médiocre et vouée à disparaître. Thaler et Jean-Bart reconnaissent qu'en effet l'essentiel de la production pour jeunes ne se distingue pas par ses qualités littéraires. Mais n'est-ce pas aussi le cas de nombreux livres pour adultes? Pour Nozière, Joubert et Tournier, « [é]crire spécifiquement pour les jeunes, c'est se priver de lecteurs potentiels, c'est réduire son

⁵¹ Thaler, Danielle et Alain Jean-Bart, *op. cit.*, p. 18.

⁵² *Idem.*

⁵³ *Idem.*

⁵⁴ *Ibidem*, p. 19.

horizon littéraire, c'est se marginaliser »⁵⁵. Stanley Péan, un écrivain qui écrit autant pour les adultes que pour la jeunesse, ne partage pas les idées reçues de nombreux écrivains et critiques littéraires sur la littérature jeunesse. Il s'explique dans un billet intitulé « Écrire pour les jeunes et les moins jeunes » sur son site web :

[...] n'en déplaise aux esprits chagrins qui souscrivent à l'idée reçue selon laquelle les livres destinés à la jeunesse ne relèvent pas de la littérature, c'est toujours le même Stanley Péan qui prend la plume, que je m'adresse à des adultes ou des adolescents. Si bien que la distinction entre mes ouvrages destinés aux uns et ceux destinés aux autres n'est pas aussi marquée qu'on voudrait bien le croire⁵⁶.

Péan ne se gêne pas pour affirmer qu'il accorde peu d'importance aux diktats de la rectitude politique et aux consignes pédagogiques lorsqu'il écrit un roman pour les jeunes. Cependant, comme l'affirme Daniel Debrassine, la littérature jeunesse est une littérature « sous surveillance »⁵⁷, puisque plus que dans toute autre littérature, se pose la question du contenu approprié pour les jeunes. C'est ce que remarque Antje Ziethen en analysant des œuvres jeunesse écrites par Stanley Péan, Edwidge Danticat et Marie-Célie Agnant :

Même si Péan, Danticat et Agnant s'efforcent de dévoiler la sinistre vérité, ils ne perdent jamais de vue le lecteur, prenant en considération sa capacité à comprendre et à réagir. En comparaison avec leurs textes pour adultes, ceux pour la jeunesse se conforment aux lois écrites et non écrites où l'équilibre entre « exigence de réalisme et exigences morales » est très fragile (Delbrassine, 2006 : 312). Tout en se pliant aux contraintes imposées, les auteurs ne se censurent pourtant pas à tout prix,

⁵⁵ *Ibidem.*, p. 20.

⁵⁶ Péan, Stanley, « Écrire pour les jeunes et les moins jeunes », Site web de Stanley Péan, [en ligne], [<http://www.stanleypean.com/textes-divers/ecrire-pour-les-jeunes-et-les-moins-jeunes/>], (27 novembre 2015).

⁵⁷ Delbrassine, Daniel, *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, Créteil, SCÉREN-CRDP de l'Académie de Créteil, 2006, 271 p.

exposant le jeune lecteur – quoiqu’à un degré plus modéré – à des thèmes délicats et difficiles⁵⁸.

Marie-Célie Agnant n’hésite pas à admettre la difficulté éprouvée en raison de cette contrainte du « contenu approprié » et à spécifier que le roman *Alexis* est le seul pour lequel elle ait écrit en ayant constamment en tête le public auquel il était destiné :

Comment aborder, pour de jeunes lecteurs, sans les accabler, la question des régimes politiques, des dictatures, de l’oppression, et de l’injustice? Après avoir hésité au moins deux ans, épluché plusieurs livres sur la situation des réfugiés et visionné certains documentaires sur leurs conditions de détention, elle [Marie-Célie Agnant] s’est jetée dans la rédaction comme on se lance à l’eau, sans prendre le temps de respirer, sans même penser à diviser le texte qui lui sortait littéralement des entrailles⁵⁹.

En effet, cette contrainte du « contenu approprié » en fonction des thèmes abordés force les écrivains jeunesse à « danser dans les chaînes »⁶⁰. Néanmoins, cette difficulté supplémentaire qui s’impose en littérature jeunesse n’empêche pas certains auteurs de traiter de thèmes relatifs à la question identitaire avec intelligence et subtilité.

⁵⁸ Ziethen, Antje, « La littérature pour la jeunesse ou l’art de "danser dans les chaînes" : trois textes sur la diaspora haïtienne en Amérique du Nord », *Francophonies d'Amérique*, n° 33, 2012, p. 88-89.

⁵⁹ Noël-Gaudreault, Monique « Comment Marie-Célie Agnant a écrit certains de ses livres », *Québec français*, n° 136, 2005, p. 106.

⁶⁰ Je reprends cette expression de Nietzsche – qui l’a empruntée à Voltaire. Ponton, Olivier, « “Danser dans les chaînes” : la définition nietzschéenne de la création comme jeu de la convention », *Philosophique*, 7, 2004, p. 5-27.

1.4.3 La place des écritures migrantes dans le corpus jeunesse

Bien qu'elle soit florissante depuis les années 1980-1990, la critique des écritures migrantes tend à négliger la production littéraire pour la jeunesse. Selon Suzanne Pouliot, l'une des raisons de ce phénomène est que « [...] les écritures migrantes et métisses destinées à un public québécois francophone adulte ont connu un temps fort entre 1975 et 1985, [mais qu'] on ne retrouve pas l'équivalent dans la production romanesque destinée à la jeunesse à la même époque »⁶¹. Comment se fait-il qu'en dépit de l'immigration francophone importante du début des années 1970, la production littéraire d'auteurs migrants destinée aux jeunes n'ait pas été très abondante? Ce peu d'enthousiasme à écrire pour la jeunesse peut entre autres s'expliquer par les contraintes d'écriture relatives à ce qui est approprié pour les jeunes et par la peur d'être associé à une littérature de consommation éphémère. Bien qu'il y ait quelques œuvres de littérature migrante pour la jeunesse qui aient été publiées depuis les années 2000, elles demeurent en petit nombre par rapport à l'ensemble de cette production littéraire.

1.4.4 Le roman migrant pour adolescents

Pourrions-nous affirmer que le roman migrant pour adolescents constitue à lui seul un genre littéraire au même titre que le roman historique, socioréaliste, autobiographique par exemple? Comme nous l'avons mentionné plus haut, la littérature jeunesse ne constitue pas en soi un genre littéraire, mais bien un champ de production de la littérature. Toutefois, à l'intérieur de ce champ, il existe de nombreux textes narratifs

⁶¹ Pouliot, Suzanne, *L'image de l'autre : Une étude des romans de jeunesse parus au Québec de 1980 à 1990*, Sherbrooke, Éditions du CRP, 1994, p. 150.

appartenant à différents genres littéraires. Quelle place occupent les romans qui traitent des relations interculturelles au sein de la production jeunesse contemporaine? Comme nous l'avons indiqué plus tôt, la production littéraire de romans migrants pour la jeunesse au Québec est très restreinte. C'est pourquoi il nous apparaît pertinent de nous pencher sur l'évolution de la représentation du personnage de l'Étranger dans les romans québécois pour la jeunesse.

En 1999, Monique Lebrun publie un article sur l'affirmation à part entière du personnage de l'Étranger dans la littérature québécoise pour la jeunesse. Lebrun y explique, entre autres, que depuis une décennie, la littérature pour la jeunesse « [...] manifeste une ouverture grandissante à la diversité culturelle »⁶² et souligne que les personnages des romans pour la jeunesse représentent de plus en plus les minorités. De simple élément de décor ou de faire-valoir des héros, les protagonistes sont devenus des personnages intégraux. Noëlle Sorin note également que la présence des diverses communautés culturelles dans les romans québécois pour la jeunesse est faible avant 1990, elle explique que « les personnages "Étrangers" sont confinés à des rôles de figuration dans des représentations stéréotypées et souvent désavantageuses »⁶³. Vers la fin des années 1980, l'Étranger tient un rôle de figurant dans les romans jeunesse. Pensons à l'espion soviétique dans *Max au rallye* de Monique Corriveau ou à la matrone italienne *d'Aller Retour* d'Yves Beauchesne et de David Schinkel. Nous pouvons donc constater un écart important, de ce point de vue, entre écritures migrantes destinées à la jeunesse et aux adultes. En effet, selon Moisan et Hildebrand la fin des années 1980 correspond à la fin de la période de l'interculturel et au début du transculturel dans l'histoire des écritures migrantes au Québec. Il existe ainsi un grand décalage entre les romans proposés aux adultes

⁶² Lebrun, Monique, « L'étranger dans la littérature québécoise pour la jeunesse : l'affirmation d'un personnage à part entière », *Études ethniques au Canada*, vol. 31, n° 1, janvier 1999, p. 92.

⁶³ Sorin, Noëlle, « La figure de l'étranger dans les collections pour la jeunesse chez Hurtubise HMH », *Bulletins de l'ARIC*, n° 40, 2004, p. 37.

comparativement à ceux destinés aux plus jeunes : les réflexions sur l'immigration, l'exil, l'identité et l'altérité sont loin d'être aussi avancées dans les discours romanesques pour la jeunesse que dans ceux s'adressant aux adultes. Parmi les romans jeunesse où l'Étranger est un personnage à part entière, nous pouvons nommer entre autres *Lettre de Chine* de Guy Dessureault, *Cassiopée et l'été polonais* de Michèle Marineau ou encore *L'été des baleines* de la même auteure. Enfin, parmi les romans jeunesse où l'Étranger tient le rôle du personnage principal, nous pouvons penser à Leïla dans *La mémoire ensanglantée* de Stanley Péan, à Alexis dans le diptyque *Alexis (Alexis d'Haïti et Alexis, fils de Raphaël)* de Marie-Célie Agnant et à Nadja dans *La rose des sables* de Nadia Ghalem pour n'en nommer que quelques-uns. Ainsi, il aura fallu environ une quinzaine d'années à la littérature migrante pour la jeunesse pour « rattraper » les écritures migrantes et entrer dans cette période que Moisan et Hildebrand nomment le transculturel (1986-1997). Cette transition du statut sémiotique des personnages étrangers en littérature jeunesse est grandement liée à :

[...] l'arrivée sur la scène littéraire d'écrivains issus de la migration tels [Stanley] Péan ou [Tiziana] Beccarelli-Saad a permis d'ouvrir les lecteurs aux complexités socioculturelles de notre monde moderne. Ils ont complété, avec bonheur, le travail des écrivains de la majorité en décrivant la diversité ethnique de notre territoire et la richesse des représentations de l'Autre. Leur travail en a été un d'éducation des jeunes à la diversité⁶⁴.

Ainsi, les écrivains issus de la migration, destinant leurs œuvres à la jeunesse, ont accompli une double tâche : une propre à l'esthétique et aux thèmes des écritures migrantes ainsi qu'une autre liée à la visée formatrice de la littérature jeunesse.

⁶⁴ Lebrun, Monique, *op. cit.*, p. 92.

1.4.5 La visée éducative des écritures migrantes pour la jeunesse

Lebrun et Pouliot s'entendent pour souligner l'apport important et bénéfique d'une littérature migrante pour les jeunes Québécois, autant pour ceux de la société d'accueil que pour les enfants migrants. Rappelons qu'une des fonctions de la littérature jeunesse est sa visée éducative. Comme le mentionne Prince, c'est sous la plume de Fénelon que naissent *Les aventures de Télémaque* (1699), écrites pour le Dauphin de France, elles sont imaginées par le prélat à l'intention de son jeune lecteur comme un couple idéal élève/maître à des fins pédagogiques. Fénelon, en introduisant de la fantaisie à sa leçon et en faisant jouer le plaisir de l'imagination à des fins pédagogiques et morales, a été le précurseur d'un jeu dialectique qui n'a jamais cessé d'exister. Cette fonction éducative de la littérature jeunesse constitue par ailleurs, selon certains critiques, une contradiction avec la fonction esthétique de la littérature⁶⁵. D'une part, comme le souligne Kodjo Attikpoe, certains spécialistes prétendent que l'œuvre littéraire ne devrait jamais avoir à se conformer « aux forces étrangères »⁶⁶ de la morale et de la pédagogie, d'autre part, d'autres préfèrent plutôt mettre l'accent sur le rôle important que joue la littérature jeunesse « dans l'acquisition de la compétence littéraire »⁶⁷, dans le développement du goût pour la lecture et dans la formation sociale, culturelle, identitaire des jeunes.

Encore de nos jours, les romans jeunesse migrants ont une mission éducative comme le souligne Pouliot : ils « [...] vise[nt] la transmission de l'héritage culturel du pays dont [ils] sont issu[s] en plus de révéler au jeune lecteur le monde en particulier d'où il provient »⁶⁸. En effet, la littérature jeunesse « [...] parle [aux jeunes lecteurs] du

⁶⁵ Attikpoe, Kodjo, « La littérature de jeunesse entre normes pédagogiques et littéraires : le cas des pays francophones d'Afrique », *Review of Education*, vol. 53, n° 1, 2007, p. 25.

⁶⁶ *Idem*.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 27.

⁶⁸ Pouliot, Suzanne, *op. cit.*, p. 17.

monde d'aujourd'hui; elle leur dit ce qu'ils sont actuellement, ce qu'ils veulent devenir ou ce que le monde est en train de devenir. En fait, elle leur révèle le monde actuel »⁶⁹. De plus, elle joue un rôle indispensable dans les relations interethniques, car :

[...] outre le fait de développer des habiletés et des compétences indéniables sur le plan des apprentissages, [elle] contribue, pour une large part, à la socialisation de l'enfant en lui transmettant, par le biais de la fiction, des modèles culturels auxquels il s'identifiera afin de s'adapter à la culture environnante⁷⁰.

En ce sens, la littérature jeunesse assume un rôle modélisateur puisqu'elle propose aux jeunes lecteurs des comportements et des attitudes souhaitables. Au sein de l'abondante production destinée à la jeunesse, le roman revêt un rôle particulier : « parmi les ouvrages de fiction, le roman présente aux jeunes un univers complexe qui véhicule des valeurs, des préjugés, voire des stéréotypes, par le truchement des personnages principaux et secondaires qui parlent et agissent »⁷¹. Or, l'adolescence est une période de la vie durant laquelle on est souvent en quête de repères, de réponses. La lecture de romans peut justement offrir des modèles de comportements, des rôles, des schèmes d'action et de réflexion. Le roman « [...] peut être lu comme un manuel ou un guide éthico-pratique de savoir-vivre »⁷², de sorte que le jeune lecteur, par le jeu de l'identification, s'imagine être un des personnages du roman qu'il lit, ce qui lui permet de vivre de nombreuses d'expériences différentes qui enrichissent son bagage personnel en lui donnant accès à l'Autre, en lui faisant découvrir l'altérité et l'ailleurs. Ainsi, « [...] en s'identifiant aux personnages principaux, l'enfant lecteur

⁶⁹ *Idem.*

⁷⁰ *Ibidem*, p. 19.

⁷¹ *Idem.*

⁷² Lahire, Bernard, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993, p. 119.

intègre les représentations socioculturelles dans son comportement social »⁷³. Par conséquent, les représentations socioculturelles présentes dans les romans jeunesse sont des *images*, des modèles sociaux qui jouent un rôle important dans les apprentissages des enfants, futurs citoyens de demain.

Aussi, le lecteur adolescent, en s'ouvrant à l'altérité, vient-il ajouter une nouvelle dimension à sa propre quête identitaire qui intègre désormais une diversité de points de vue et de rapports au monde. C'est, à tout le moins, ce que semblent penser Luc Collès et Monique Lebrun, pour qui les écritures migrantes pour la jeunesse peuvent être perçues comme « une sociologie romancée de la migration »⁷⁴. En effet, ces chercheurs considèrent que « [...] mieux qu'un documentaire, la fiction ouvre les jeunes esprits au choc de la migration »⁷⁵. Sorin abonde également en ce sens et affirme que « [...] pour le jeune lecteur, l'ouverture à l'Autre, la rencontre de la différence, l'appréhension de valeurs et de composantes culturelles éloignées des siennes commandent un nécessaire apprentissage qui s'inscrirait dans une visée plus large de formation culturelle et littéraire »⁷⁶. Collès, pour sa part, prétend même que les écritures migrantes pour la jeunesse permettent de prévenir « [...] la formation de stéréotypes basés sur l'ethnicité »⁷⁷. Ces propos méritent sans doute d'être nuancés, car il est bien difficile de mesurer précisément l'impact effectif de la lecture sur les représentations stéréotypées des individus. Néanmoins, il est certain que, contrairement à la littérature de la majorité qui représente souvent le minoritaire par ses caractéristiques réductrices : « [...] l'Italien et ses valeurs familiales hypertrophiées, l'Haïtien et son culte de la violence »⁷⁸, les écritures migrantes pour

⁷³ Pouliot, Suzanne, *op. cit.*, p. 19.

⁷⁴ Collès, Luc, *Passage des frontières*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2013, p. 218.

⁷⁵ *Idem.*

⁷⁶ Sorin, Noëlle, « La figure de l'étranger dans les collections pour la jeunesse chez Hurtubise HMH », *op. cit.*, p. 41.

⁷⁷ Collès, Luc, *op. cit.*, p. 135.

⁷⁸ *Idem.*

la jeunesse viennent brosser une réalité par le migrant lui-même, « [...] en des œuvres de facture réaliste ou, au contraire, sur le mode plus symbolique, le regard devient autre : il y a à la fois connivence et distanciation esthétique, ce qui contribue à nuancer la position du lecteur, sa réception du texte »⁷⁹. Ainsi, les romans jeunesse sont des produits culturels et un lieu de modélisation, exerçant une influence sur le jeune lectorat et servant à le sensibiliser aux réalités sociales. C'est d'ailleurs une des visées des romans jeunesse de Marie-Célie Agnant qui privilégie les thèmes en lien avec la question identitaire autant dans son œuvre narrative pour les adultes que dans celle pour les plus jeunes.

1.5 Marie-Célie Agnant : une écrivaine à la croisée des champs de production littéraire

Marie-Célie Agnant accorde une importance aussi grande à sa production littéraire pour adultes qu'à celle qu'elle destine à la jeunesse. Son corpus pour adultes se compose principalement du recueil de nouvelles *Le silence comme le sang* et des romans *La dot de Sara*, *Le livre d'Emma* et *Un alligator nommé Rosa*, tandis que celui pour les enfants et les adolescents comprend entre autres *Le Noël de Maïté*, *Vingt petits pas vers Maria*, *Alexis d'Haïti* et *Alexis, fils de Raphaël*.

Parmi les thèmes qu'elle exploite dans son œuvre narrative, qu'elle s'adresse aux adultes ou aux plus jeunes, Marie-Célie Agnant met notamment l'accent sur le référentiel haïtien, la transmission de la mémoire et de la culture haïtiennes et la question identitaire. Bien que la question identitaire soit importante, l'écrivaine insiste surtout sur le thème de la mémoire dans sa production littéraire pour adultes. Celle-ci se veut le témoignage du passé, des souvenirs, des traditions en Haïti, plus

⁷⁹ *Ibidem*, p. 136.

particulièrement dans *Le silence comme le sang*, *La dot de Sara* et *Un alligator nommé Rosa*. Elle permet dans une certaine mesure la reconstruction d'une mémoire déficitaire et l'affirmation de l'identité haïtienne, notamment dans *Le livre d'Emma* qui constitue un chant dénonciateur des injustices raciales que subit le Noir depuis plusieurs siècles, et Emma, le personnage principal, en est la représentante. Ainsi, toutes les œuvres narratives de Marie-Célie Agnant qui sont destinées aux adultes possèdent les points communs suivants : les personnages principaux ont vécu l'expérience de la migration et de l'exil, ils sont tous dans une certaine mesure tournés vers le passé et ancrés dans leurs souvenirs. Certains comme Emma et Antoine, le personnage principal d'*Un alligator nommé Rosa*, sont même hantés par leurs souvenirs, et la question identitaire demeure sous-jacente même si elle n'est pas nécessairement prédominante. Marie-Célie Agnant exploite le thème de l'identité davantage dans ses romans jeunesse *Le Noël de Maité*, *Vingt petits pas vers Maria*, *Alexis d'Haïti* et *Alexis, fils de Raphaël*. Elle sensibilise son jeune lectorat à la question identitaire, très souvent marquée par la douleur de l'isolement, mais reste très positive en abordant de façon privilégiée le thème de la solidarité. Somme toute, la question identitaire demeure un fil directeur de l'œuvre narrative de Marie-Célie Agnant, qu'elle s'adresse à un lectorat adulte ou jeunesse.

CHAPITRE II

LA DYNAMIQUE DE L'IDENTITÉ CULTURELLE D'ALEXIS ET DE MARIANNA

Le deuxième chapitre de ce mémoire sera consacré à l'analyse de la représentation de la dynamique de l'identité culturelle des personnages au cours de leur traversée de différentes sémiosphères. Notre analyse portera plus particulièrement sur la trajectoire d'Alexis (*Alexis d'Haïti* et *Alexis, fils de Raphaël*) et de Marianna (*La dot de Sara*). Notre choix s'est arrêté sur ces deux protagonistes, car ils occupent une place centrale dans les romans étudiés. Dans le diptyque *Alexis*, par exemple, bien que la narration soit hétérodiégétique, les événements sont très souvent présentés à partir de la perspective du héros éponyme. Nous avons accès à ses pensées, à ses impressions et à ses émotions beaucoup plus souvent qu'à celles des autres personnages. De plus, les deux tomes d'*Alexis* contiennent des passages en narration autodiégétique (des extraits du journal intime d'Alexis et des lettres qu'il écrit à sa grand-mère Ma Lena et à son ami Jérémie) qui renforcent le caractère subjectif du point de vue. Quant à la narration dans *La dot de Sara*, elle est assumée par Marianna, la grand-mère de Sara, qui nous livre un récit rétrospectif sur son départ d'Haïti et son installation à Montréal.

Alexis a onze ans dans le premier tome *Alexis d'Haïti*. Le jeune Haïtien n'a d'autres choix que de suivre sa mère (Janine) lorsque celle-ci prend la décision de fuir après l'arrestation de son père (Raphaël) par la milice de Duvalier. C'est ainsi que commence une série de péripéties qui amènent Alexis à transiter par la Floride avant de s'établir à Montréal. Cette expérience est décisive pour l'adolescent, car elle l'amène à mûrir, à faire l'expérience du choc culturel et à forger sa propre identité.

Marianna, quant à elle, est une femme d'âge avancé, qui décide d'immigrer à Montréal lorsque sa fille Giselle lui demande son aide à la naissance de son enfant. La grand-mère a aussi pour projet de léguer un héritage familial et culturel à sa petite-fille, ce qui sera « la dot de Sara ». Cet exil se révèle difficile, mais Marianna, d'abord réticente à s'adapter à la vie au Québec, s'intègre progressivement à son nouvel environnement au fil des rencontres et des expériences qu'elle vit au cours des vingt années passées à Montréal. Ce passage transitoire entre Haïti et Montréal déclenche chez Marianna un processus de quête identitaire; elle remet en question ses relations et sa propre identité tout en affrontant des sentiments d'impuissance, d'isolement et de dépendance.

Bien qu'ils soient tous les deux Haïtiens et qu'ils s'installent à Montréal, Alexis et Marianna ont des parcours différents : le premier suit une trajectoire linéaire (Haïti/Floride/Québec), la seconde a un parcours circulaire (Haïti/Québec/Haïti). De plus, en raison de leur différence d'âge, ils ne vivent pas les mêmes expériences. C'est la raison pour laquelle nous nous proposons d'analyser leurs traversées respectives des différentes sémiosphères en privilégiant trois éléments qui caractérisent l'évolution de leur construction identitaire : leur rapport à l'espace, à la langue et aux valeurs.

2.1 La sémiosphère haïtienne

2.1.1 Le rapport à l'espace haïtien

Dans *Alexis* comme dans *La dot de Sara*, les représentations de l'espace haïtien révèlent à quel point Alexis et Marianna entretiennent un lien profond avec leur

environnement. Dès les premières pages *d'Alexis d'Haïti*, une description de la Ruche, le village où habitent le héros éponyme et ses parents révèle l'attachement de l'adolescent à ce lieu enchanteur :

Coincé entre la mer et le Morne⁸⁰ à Congo, une des plus hautes chaînes de montagne de l'île, la Ruche compte environ un millier d'habitants. Un vallon fertile, que longent deux rivières aux eaux claires et limpides : la Gosseline, tranquille, et la Mousseline, plus tumultueuse. Ça et là, des bosquets d'ajoncs, des marais où poussent de longues tiges de bambou et des nénuphars aux larges feuilles qui servent de radeaux aux grenouilles. Un petit nid qu'Alexis et Jérémie [le meilleur ami du héros] n'ont jamais eu l'occasion de quitter, même pas pour une visite à la capitale⁸¹.

La métaphore du « petit nid » qui conclut cette citation signale le caractère idyllique, familial et rassurant de la Ruche. Les habitants semblent vivre en parfaite harmonie avec la faune et la flore. Comme le remarque Suzanne Pouliot, le contraste est particulièrement saisissant entre le climat politique délétère en Haïti et la nature généreuse qui fait de l'île ou, à tout le moins du village d'Alexis, un havre de paix, un cocon protecteur :

Dans cet univers digne de Kafka, des odeurs, des sons, des saveurs parsèment le récit et révèlent l'attachement indéfectible de la romancière à cette terre de beauté et d'effroi, tissée de lumière, d'eau et de chaleur, au gré des balles qui sifflent et des grillons qui chantent, images puisées à même ses souvenirs d'enfance, peut-on penser⁸².

À la veille de son départ d'Haïti, Alexis est d'autant plus sensible à son environnement, qu'il sait qu'il s'apprête à quitter son île. La narration adopte alors un ton mélancolique et révèle l'enracinement sensoriel du jeune garçon :

⁸⁰ En créole, le mot « morne » désigne le relief d'une île ou d'un littoral, il s'agit généralement d'une colline.

⁸¹ Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 2012 [1999], p. 10.

⁸² Pouliot, Suzanne, « La littérature migrante pour les jeunes », *Québec français*, n° 152, 2009, p. 67.

Il perçoit même les odeurs qui enjambent la haie de frangipaniers. Ici la canne brûlée, âcre et sucrée; puis celle légèrement acide de la bouse de vache, qu'il a toujours cru détester; là, l'odeur de sel et de grand large, qui émane des crabes et du poisson frais que les commères apportent dans leurs grands paniers de roseau, tôt le matin sur la place du marché. Mais dans le soir qui tombe, comme pour dissiper les souvenirs, les jasmins exhalent leurs effluves odorants qui pénètrent en chaudes bouffées par la fenêtre de la chambre⁸³.

Cette description, particulièrement évocatrice, témoigne d'un lien profond, quasiment charnel, entre Alexis et son environnement. L'adolescent se montre particulièrement sensible à la diversité des odeurs et des parfums de son environnement. L'espace n'est pas un simple décor, mais un tableau vivant dont chaque élément de la faune et de la flore est signifiant.

Contrairement à Alexis, Marianna vient d'un petit village haïtien, du nom de l'Anse-aux-Mombins, où la vie est nettement moins agréable. L'endroit est décrit comme « [...] une région aride où candélabres et bayahondes⁸⁴ se disputaient les rares gouttes de pluie que dispensait parcimonieusement le ciel pourtant souvent chargé de gros nuages lourds »⁸⁵. Bien que les descriptions de l'espace soient moins nombreuses et moins détaillées que dans *Alexis*, elles permettent néanmoins de comprendre que Marianna est également attachée à la proximité et à l'omniprésence de la nature :

[...] je n'arrive pas à trouver l'équilibre qui me permettrait [...] de faire simplement une croix sur la Cité des Bois-Pins et l'Anse-aux-Mombins, avec leurs chemins blancs de poussière, le bêlement triste des chèvres, les candélabres et leurs poings hérissés levés vers le ciel⁸⁶.

⁸³ Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, op. cit., p. 57-58.

⁸⁴ Une espèce d'acacia qui prolifère énormément en Haïti.

⁸⁵ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, Montréal, Éditions du remue-ménage, coll. « Connivences », 2000 [1995], p. 14.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 61.

Même si ce type de représentations de l'espace est incontestablement plus sommaire que celles que nous retrouvons dans *Alexis*, il n'en demeure pas moins qu'il témoigne également d'une sensibilité particulière aux différentes composantes du paysage (les animaux, les cactus candélabres), ainsi qu'aux couleurs et aux sons caractéristiques de l'environnement dans lequel Marianna a vécu.

Comme nous le verrons plus tard, ce rapport à l'espace *originel* s'avérera important, car c'est lui qui déterminera la capacité des personnages à s'adapter aux espaces floridien et montréalais. À ce titre, l'attachement aux lieux est tout aussi primordial que le rapport à la langue, qui est généralement considéré comme l'un des principaux marqueurs identitaires.

2.1.2 Le rapport au créole

Dans *Alexis* et *La dot de Sara*, le rapport que les personnages entretiennent avec les différentes langues propres (ou non) aux sémiosphères qu'ils traversent est riche en enseignement sur leur conception de leur propre identité culturelle. À ce propos, comme le note Antje Ziethen, il n'est pas anodin que « Marianna parle en créole avec sa petite-fille et en français avec sa fille Giselle. Cette dernière refuse de parler sa langue maternelle afin de couper tout lien avec son passé et d'accomplir son intégration totale dans la société québécoise »⁸⁷. De manière générale, cependant, Marie-Célie Agnant mélange, à des degrés divers et de façon plus ou moins explicite, le français, le créole et l'anglais dans les deux romans.

⁸⁷ Ziethen, Antje, « Migration, imagination, poétique. Le paradigme transnational chez Marie-Célie Agnant », *Études littéraires*, vol. 46, n° 1, 2015, p. 116.

De prime abord, l'usage du créole, s'il s'avère déroutant pour un lectorat non créolophone, produit un incontestable effet de réel. Il permet aussi de faire entendre quelques caractéristiques propres à la langue créole y compris aux lecteurs qui ne parlent pas cette langue. Faire entendre l'écho du créole permet également d'introduire dans le français un souffle d'oralité, ainsi qu'un rythme et une musicalité qui lui sont *étrangers*, comme le confie Marie-Célie Agnant : « Alors je crois que j'ai, volontairement ou pas, donné une tournure à sa voix [celle de Marianna] où l'on ressent le créole. [...] On sent qu'il y a, de manière sous-jacente, une autre langue, par la musique et les tournures »⁸⁸.

C'est plus particulièrement le cas dans le roman *La dot de Sara* qui, comme le rappelle Colette Boucher, a été inspiré par une enquête sociologique auprès de femmes d'origine haïtienne installées à Montréal. Or, les entrevues orales ont été menées en créole : « En écoutant ces récits, Marie-Célie Agnant est transportée dans l'univers d'oralité et de créole de son enfance. Le langage du roman révèle une tendresse chez l'écrivaine face à ses personnages »⁸⁹. L'emploi de mots et d'expressions créoles n'est donc pas destiné à conférer aux romans une touche d'exotisme, mais plutôt à tisser un lien entre les cultures, d'une part, entre le passé et le présent, d'autre part.

Ainsi, l'emploi de mots créoles obéit à certains principes. Dans *Alexis*, Agnant insère des mots créoles lorsqu'il est question d'éléments propres à la culture haïtienne. Par exemple, quand elle évoque la croyance des enfants dans les pouvoirs supposés magiques d'une herbe que l'on trouve en Haïti, l'auteure utilise le terme local « zèb

⁸⁸ Boucher, Colette, « Québec-Haïti. Littérature transculturelle et souffle d'oralité. Une entrevue avec Marie-Célie Agnant », *Ethnologies*, vol. 27, n°1, 2005, p. 211.

⁸⁹ Boucher, Colette, « Médiation culturelle et interculturalité; des lectrices de Marie-Célie Agnant se racontent », *Édiqscope*, n° 4, 2012, p. 110.

demande »⁹⁰. De même, lorsque, dans le second tome, Alexis fait un discours devant un public composé de Québécois, il se sent obligé de recourir à un créolisme, faute de trouver un équivalent dans la langue française : « Il y a même un mot, dans la langue créole, c'est le mot "coumbite", qui désigne la solidarité des paysans qui s'aident mutuellement à cultiver leurs parcelles de terrain »⁹¹.

Dans *La dot de Sara*, Marianna emploie non seulement des termes créoles, mais également des tournures et des procédés syntaxiques propres à cette langue, qui, selon Édouard Glissant, « [...] organise la phrase en rafale »⁹² : « Et on avait beau nous dresser bien des autels, nous tresser des couronnes d'arc-en-ciel, femmes-poteau-mitan, femmes-roseau, femmes-mapou, cela ne remplissait pas les estomacs creux »⁹³. Il est à noter, en plus, que, contrairement au roman *Alexis, La dot de Sara* ne fournit parfois aucune traduction ni même aucun indice de la présence de mots créoles puisqu'il est destiné à des lecteurs adultes. Toutefois, « [...] que le mot soit "expliqué" ou non, c'est la présence du signifiant elle-même qui est primordiale. Elle crée cet espace métonymique qui renvoie à l'existence de toute une culture antillaise. La différence demeure dans l'existence de cet espace »⁹⁴.

L'usage de proverbes créoles participe aussi de cette volonté de préserver la valeur référentielle de certains mots ou expressions créoles. En effet, les proverbes expriment souvent des valeurs ou une vision du monde propres à une culture. Lorsque Ma Lena, la grand-mère d'Alexis, souhaite lui faire comprendre que quoi qu'il arrive, ils vaincront tous les obstacles sur leur chemin, il apparaît naturel qu'elle utilise un

⁹⁰ Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti, op. cit.*, p. 32.

⁹¹ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 2009 [2000], p. 176.

⁹² Glissant, Édouard, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 406.

⁹³ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara, op. cit.*, p. 35.

⁹⁴ De Souza, Pascale, « Inscription du créole dans les textes francophones : de la citation à la créolisation », dans Maryse Condé et Madeleine Cottenet-Hage (dir.), *Penser la créolité*, Paris, Karthala, 1995, p. 180.

proverbe haïtien : « [...] Dèyè mòn gen anpil lot mòn, derrière les mornes se trouvent d'autres mornes »⁹⁵. De plus, les proverbes, dont l'origine remonte souvent à un passé lointain, s'inscrivent aussi dans une tradition. Ils établissent un lien entre les membres d'une même communauté linguistique, mais aussi entre les générations. De la même manière, lorsque la grand-mère d'Alexis entonne une comptine en créole, elle lui transmet à la fois un « message » et une part de la mémoire culturelle d'Haïti :

*Pitit mwen, move van voye w ale.
Pa Bliye mwen se chandèl,
Si m pa ka di w la verite
Mwen ka montre w chimen*⁹⁶.

C'est d'ailleurs également cette grand-mère qui offre un coquillage à Alexis et lui explique qu'il a une valeur éminemment symbolique puisqu'« [o]n dit que les bandes d'esclaves marrons*⁹⁷ [*sic*] réfugiés dans les mornes utilisaient ce genre de conques pour communiquer les nouvelles »⁹⁸.

Le rôle de la grand-mère, comme garante de la mémoire et de sa transmission, est également crucial dans *La dot de Sara*. La présence de Marianna aux côtés de sa petite-fille, Sara, fait en sorte que la langue créole constitue une part de l'héritage léguée par la grand-mère à la jeune fille. Marianna explique d'ailleurs qu'elle se sent beaucoup plus proche de Sara que de sa propre fille, Giselle, qui ne communique qu'en français avec Sara : « De cet héritage, et de l'usage qu'en fait déjà ma

⁹⁵ Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, op. cit., p. 53.

⁹⁶ *Ibidem*, p. 58-59. Agnant traduit les paroles dans le corps du texte : « Mon enfant, un vent mauvais te chasse / N'oublie pas, je suis la chandelle / si je ne peux te dire la vérité, / je peux te montrer le chemin. »

⁹⁷ Comme Marie-Célie Agnant l'explique dans une note de bas de page à la page 62, les esclaves marrons sont des « esclaves en fuite ».

⁹⁸ Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, op. cit., p. 62.

petite-fille, je jouis moi aussi. Alors qu'à sa mère elle ne parle qu'en français, avec moi, Sara parle ma langue, celle de grand-mère Aïda »⁹⁹.

En somme, les grands-mères, dans les deux romans, représentent métaphoriquement le cœur, le noyau de la sémiosphère haïtienne, dans la mesure où elles incarnent la tradition et la conservation des éléments les plus emblématiques de la culture, dont la langue, mais aussi, comme nous le verrons dans la prochaine section, les valeurs.

2.1.3 Le rapport aux valeurs de la société haïtienne

Le rapport aux valeurs familiales et traditionnelles

Selon Maryse Condé, la grand-mère est une figure importante dans la culture haïtienne, entre autres à cause de l'absence fréquente du père dans la composition typique de la famille : « [I]a grand-mère se trouve donc dépositaire de la connaissance du passé et communique son savoir à l'enfant »¹⁰⁰. L'attitude de Ma Lena, la grand-mère d'Alexis, illustre parfaitement les propos de Maryse Condé. La conque offerte par Ma Lena à son petit-fils a une valeur symbolique puisque, comme nous l'avons vu, elle aurait supposément servi aux esclaves en fuite. Ma Lena précise que les vertus de ce coquillage seraient liées à ses origines africaines :

[...] ce coquillage est magique [...]. Il est sans doute aussi vieux que le monde et nos peines réunis, il vient de très loin, confie-t-elle, avec un air mystérieux. Il a déjà traversé l'océan d'un bout à l'autre. Il est venu des

⁹⁹ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 67.

¹⁰⁰ Condé, Maryse, *La parole des femmes. Essai sur des romancières des Antilles de langue française*, Paris, Éditions de l'Harmattan, 1979, p. 12.

pays de Guinée*¹⁰¹. Son voyage a duré plusieurs mois et l'a mené des côtes d'Afrique jusqu'aux Antilles, dans les poches d'une petite fille qui était l'arrière-grand-mère de mon arrière-grand-mère¹⁰²!

C'est ainsi que nous découvrons quelques références historiques sur Haïti au cours de notre lecture, notamment sur des personnalités importantes comme Jacques Dessalines, qui fût empereur d'Haïti, ou encore Toussaint Louverture, un esclave qui se révolta contre Napoléon Bonaparte. Or, Alexis quitte Haïti en direction de la Floride muni de ce coquillage magique, symbole de sa sémiosphère d'origine. Il s'en servira pour obtenir sa liberté après de nombreux mois passés dans un camp de réfugiés à Key West, ce qui fera de lui une figure héroïque digne d'appartenir à la lignée de ses glorieux prédécesseurs.

Tout comme Ma Lena, la grand-mère d'Alexis, qui se plaît à transmettre à son petit-fils ses connaissances (dictons, proverbes, comptines et légendes), Marianna accorde une grande importance aux contes et légendes de son pays qu'elle transmet avec plaisir à sa petite-fille : « Les mélodies de Thézin¹⁰³ et de la *mambo*¹⁰⁴ Sia me trottent dans la tête depuis que j'ai exhumé pour Sara ces deux contes si beaux. [...] Ces contes, ces légendes font le délice de Sara qui s'amuse à en inventer d'autres qu'elle me raconte à son tour »¹⁰⁵.

¹⁰¹ Comme Marie-Célie Agnant l'explique dans une note de bas de page à la page 61 : « La Guinée, dans l'imaginaire haïtien, représente le pays des ancêtres, l'Afrique. Analogie sans doute avec le golfe de Guinée d'où partaient les navires négriers ».

¹⁰² Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, *op. cit.*, p. 61.

¹⁰³ Il est intéressant de noter que Marie-Célie Agnant a elle-même écrit une version pour les enfants du conte de Thézin, un magnifique poisson, amoureux d'une jeune fille, qui est tué par le père de celle-ci.

¹⁰⁴ En créole, il s'agit d'une prêtresse.

¹⁰⁵ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, *op. cit.*, p. 61.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la figure de la grand-mère joue un rôle d'autant plus capital, dans la culture haïtienne et dans les romans de Marie-Célie Agnant, que les pères sont soit déficients, soit absents. Cependant, il convient de préciser que dans *Alexis*, l'absence du père (Raphaël) est justifiée par l'arrestation et la détention de ce dernier. Raphaël n'en conserve pas moins une place importante dans la structure familiale, d'une part parce qu'il revêt un statut de héros (en raison de sa lutte contre les grands propriétaires terriens), d'autre part parce que sa femme et son fils multiplieront les démarches pour obtenir sa libération. Les deux tomes du roman contiennent d'ailleurs de nombreux passages où Alexis est comparé à son père afin de souligner son courage et son charisme. Lorsqu'Alexis entreprend sa révolte dans le camp de réfugiés, par exemple, l'ami de son père reconnaît en lui les qualités de chef de Raphaël : « C'est bien vrai, pense Mathurin : tel père, tel fils. C'est bien vrai... un amandier ne donnera jamais des mangues »¹⁰⁶. Il en est de même lorsqu'Alexis obtient sa libération et celle de sa mère, Janine. Celle-ci lui dit alors : « Tu as mes yeux, c'est vrai, mais tu ressembles tellement à ton père [...] »¹⁰⁷. De plus, il n'est pas anodin que le deuxième tome s'intitule « Alexis, fils de Raphaël », car ce titre met l'accent sur le lignage paternel. Par ailleurs, en l'absence du père, l'oncle Étienne (le frère de la mère d'Alexis) incarnera un modèle masculin positif.

En revanche, dans *La dot de Sara*, Marianna relate sans complaisance la démission et la lâcheté de la plupart des hommes qui abandonnent les femmes avec lesquelles ils ont eu un enfant. Marianna n'a pas connu son père et a été élevée par sa grand-mère Aïda, car sa mère est morte en lui donnant naissance. Elle-même a été leurrée par un homme, Alphonse, qui, « [...] en quelques tours et avec ses belles paroles, [a] mis le feu dans [s]on jeune corps »¹⁰⁸, mais qui s'est enfui aux premiers signes de la grossesse de Marianna. C'est ainsi que comme bien d'autres femmes haïtiennes, elle

¹⁰⁶ Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, op. cit., p. 130.

¹⁰⁷ *Ibidem*, p. 142.

¹⁰⁸ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 21.

a élevé seule sa fille Giselle. Malheureusement, cette même histoire se répétera pour sa fille. À la suite de son échec amoureux, Giselle s'est occupée de sa fille, Sara, sans aucune aide de la part de son mari : « Fred, le père de Sara n'a toujours été qu'un fantôme dans cette maison »¹⁰⁹.

Nous pouvons raisonnablement attribuer le fait que Marie-Célie Agnant mette en scène des figures masculines positives dans le diptyque *Alexis* (alors qu'elle brosse un portrait sans complaisance des pères dans *La dot de Sara*), non seulement à la prise en considération des deux types de destinataires, mais également à la visée didactique de la littérature jeunesse. En effet, nous avons expliqué dans le chapitre précédent que les romans destinés à de jeunes lecteurs assument un rôle modélisateur en proposant des comportements et des attitudes souhaitables. Comme nous le verrons, la représentation du mode de vie des personnages principaux, dans les deux romans, présente également des différences sensibles.

Le rapport à l'argent

Les deux romans mettent en scène des personnages issus de classes sociales populaires : la famille d'Alexis vit des produits de la ferme, Marianna est couturière. Cependant, nous pouvons observer quelques différences entre le roman pour adolescents et celui destiné à un lectorat adulte. Dans *Alexis d'Haïti* (le premier tome du diptyque), Marie-Célie Agnant insiste sur l'injustice sociale et l'oppression politique qui règnent en Haïti alors que le climat politique n'est nullement évoqué dans *La dot de Sara*. De même, alors que les conditions dans lesquelles Marianna se rend au Québec sont passées sous silence, le départ d'Alexis et de sa mère est

¹⁰⁹ *Ibidem*, p. 98.

l'occasion de rappeler la détresse des migrants. Alexis exprime vivement son inquiétude provoquée par des rumeurs persistantes : « [...] certains capitaines jettent à la mer leurs passagers, après avoir empoché les sommes qu'ils réclament pour le voyage. D'autres encore les forcent à débarquer sur des îles désertes, au milieu de l'océan, et les abandonnent »¹¹⁰. La suite du roman confirmera d'ailleurs en partie les craintes du jeune garçon, puisque le bateau sur lequel il quittera l'île subira une tempête et fera naufrage.

En revanche, les difficultés liées au contexte socioéconomique en Haïti sont plutôt estompées. L'évocation de la scène du marché suggère, au contraire, que le bonheur s'accommode parfaitement de la simplicité :

Tôt le matin, des files de paysans dévalent les pentes des mornes à dos de mulet ou à pied pour aller vendre leurs récoltes. La mère d'Alexis ne manquerait pour rien au monde cette activité. Elle tient, sur la place du marché, un stand bien approvisionné où l'on retrouve du miel, des œufs, du sucre brut, de la limonade et de la confiture que les femmes produisent à la coopérative¹¹¹.

Dans *La dot de Sara*, au contraire, l'accent est mis sur la grande pauvreté, voire la misère, des habitants du quartier où réside Marianna. Celle-ci décrit de façon beaucoup plus détaillée qu'Alexis les difficultés économiques vécues par elle et les siens. Elle se remémore notamment comment sa grand-mère, Aïda, était

[r]ivée nuit et jour à son infatigable machine à coudre, ne faisant plus qu'une avec elle. C'était une de ces machines que l'on tournait du matin au soir tel un moulin avec le bras. Pas de pédales, non madame! Nous n'en avons pas les moyens. Rien que cela et un petit commerce de

¹¹⁰ Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, op. cit., p. 49.

¹¹¹ *Ibidem*, p. 27.

détail : dix centimes de sucre, un dé d'huile, une poussière de sel, une branche de thym, cela et rien d'autre pour récolter un soupçon d'argent afin de payer le loyer, acheter les remèdes, les souliers et les cahiers et envoyer à l'école la petite Marie et le petit Jo¹¹².

Le contraste avec la description idyllique que l'on retrouve dans *Alexis* est assez saisissant. Tandis qu'une certaine abondance règne au marché où se rend la mère d'Alexis, tout dans le discours de Marianna montre que cette dernière a connu la misère, ce qu'elle confirme un peu plus loin : « Ma vie, girouette au gré des tempêtes, ballot de vieilles hardes mille fois repriseses »¹¹³. Cette situation n'a apparemment rien d'exceptionnel, et Marianna fait allusion à quelques reprises aux autres femmes qui ont dû travailler dur et faire des miracles avec peu : « Autour de moi, les femmes trimaient, ahanaiant comme des condamnées, enterraient périodiquement leurs petits, emportés par la coqueluche, une fièvre bénigne ou tout simplement par manque de pain et de lait »¹¹⁴.

Dans ces conditions, fournir à sa fille Gisèle une éducation de qualité exige de la part de Marianna de nombreux sacrifices alors qu'Alexis, pour sa part, peut se rendre à l'école chaque matin :

Il m'arrivait de coudre pendant seize heures d'affilée et mes moyens ne me permettaient pas d'engager une aide. Je ne mangeais souvent de toute la journée qu'un bol d'*acassan*¹¹⁵ dans lequel je laissais longtemps tremper des biscuits; mais j'étais rassasiée rien qu'en sachant qu'au pensionnat Giselle mangeait à sa faim¹¹⁶.

¹¹² Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara, op. cit.*, p. 15.

¹¹³ *Ibidem*, p. 23.

¹¹⁴ *Ibidem*, p. 34.

¹¹⁵ En créole, il s'agit de « bouillie à base de maïs ».

¹¹⁶ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara, op. cit.*, p. 32.

Or, le sacrifice prend une valeur encore plus grande lorsqu'on apprend que l'école était généralement réservée aux garçons, ce que ne nous apprend pas le roman *Alexis* :

À l'époque, c'était un grand pas, comme on dit, car les petites filles – et croyez-moi, cela n'a pas beaucoup changé – on les gardait surtout pour aider à la maison, ou à faire marcher le commerce. L'école, lorsqu'on le pouvait, on y envoyait plutôt les futurs messieurs. S'il y avait de l'argent à investir, mieux valait l'employer à garnir la caboche des petits hommes, ceux qui, pensait-on, devaient pas la suite sauver la famille de la faim en devenant agronomes, avocats, ingénieurs, et peut-être même médecins¹¹⁷.

Le récit des souvenirs de Marianna révèle que son rapport à Haïti est fortement marqué par le souvenir d'une vie rude et difficile. Pourtant, elle n'en éprouve pas moins une pointe de tristesse et de déception lorsqu'elle se remémore le départ de sa propre fille Gisèle pour le Québec : « Puis, comme tant d'autres, elle est partie. La vie, avait-elle compris elle aussi, se vivait ailleurs. Il nous fallait toujours aller vers cet ailleurs, pousser plus loin notre monture, lacérer nos racines »¹¹⁸. Les derniers mots de cette citation laissent entendre que, pour Marianna, le départ est perçu comme une trahison, un reniement de son identité.

Bref, nous ne pouvons pas affirmer que la situation économique modeste dans laquelle vit la famille d'Alexis semble avoir des répercussions directes sur la perception qu'a le jeune héros de la vie et des possibilités qui s'offrent à lui. Le rapport qu'il entretient avec l'argent est celui naïf d'un enfant qui n'en comprend pas encore nécessairement la valeur. Ainsi, nous pouvons constater que le rapport à l'argent ne semble pas exercer une influence notable dans la construction identitaire du jeune héros. Ce qui est loin d'être le cas de Marianna, celle-ci a peiné toute sa vie pour subvenir à ses besoins et ceux de sa fille Giselle. Dans le cas de Marianna, la

¹¹⁷ *Ibidem*, p. 18.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 30.

pauvreté rime avec la misère et les innombrables sacrifices qu'elle exige. Tout au long de sa vie, Marianna a subi les conséquences directes de sa pauvreté : elle devait travailler pendant des seize heures de suite devant sa machine à coudre, elle se privait de nourriture et de beaux vêtements pour offrir une bonne éducation à sa fille et elle a dû accepter le départ de Giselle pour Montréal afin que celle-ci puisse obtenir de meilleures conditions de vie. Par conséquent, Marianna, en tant qu'adulte qui comprend et connaît la valeur de l'argent, a grandement été influencée dans sa construction identitaire par sa situation économique.

2.2 Le rapport d'Alexis et de Marianna à la sémiosphère haïtienne

Comme nous l'avons expliqué préalablement, au sein d'une sémiosphère règnent deux forces : centripète (qui favorise la permanence des normes, traditions, etc.) et centrifuge (qui permet l'émergence d'éléments hétérogènes et marginaux). La représentation d'Haïti, dans les deux romans de Marie-Célie Agnant, rend surtout compte de l'effet de la force centripète, dans la mesure où l'accent est mis sur les éléments caractéristiques de la culture haïtienne (son histoire, ses contes, ses manières de vivre). Jérémie, l'ami d'Alexis, et Ma Lena, sa grand-mère, se font d'ailleurs les garants de cette préservation en restant sur l'île et en rappelant le danger de perdre son identité en la quittant. Jérémie en donne un bel exemple à Alexis en lui relatant le retour de son oncle Emmanuel qui a immigré aux États-Unis et est revenu après quelques années pour rendre visite à sa famille :

En ce temps-là, mon grand-père était encore vivant. Lorsqu'il a vu oncle Emmanuel descendre du tap-tap*¹¹⁹ dans lequel on était allé le chercher à

¹¹⁹ Comme Marie-Célie Agnant l'explique dans une note de bas de page à la page 37, il s'agit d'une « [c]amionnette servant au transport public ».

l'aéroport, qu'il a vu son gros chapeau, ses bijoux qui étincelaient, mon grand-père a été tellement étonné qu'il est resté la bouche ouverte, la pipe dans les mains¹²⁰.

Cette description caricaturale de l'oncle de Jérémie met au jour le danger de devenir *étranger* aux siens en quittant son pays natal. Cependant, dans ce cas-ci, le discrédit de ce personnage n'est pas lié au fait qu'il ait adopté des attitudes et des valeurs différentes, mais qu'il corresponde en tout point à ce qu'il y a de plus factice et caricatural dans la culture américaine. À ce titre, l'oncle Emmanuel n'est ni Américain, ni Haïtien désormais. Cependant, cette anecdote le mettant en scène est la seule qui permette de savoir comment sont considérés ceux et celles qui quittent Haïti. Par conséquent, la lecture du roman amène à penser que, vus d'Haïti, l'exil et le contact avec l'extérieur ne sont, *a priori*, pas perçus de manière favorable.

De même, bien qu'Alexis et Marianna quittent Haïti, leur rapport à leur culture d'origine témoigne de leur fort attachement à ce qui constitue le cœur de la sémiotique haïtienne. À la fin du second tome du diptyque *Alexis*, par exemple, le héros éponyme déclare à sa jeune amie Sara Blanchot : « Tout me manque. Tout. Les bruits du pays, les odeurs aussi, tout, comme me manquent aussi mon père, ma grand-mère et même mon chien »¹²¹. Marianna, quant à elle, demeure également profondément habitée par la mémoire de son pays d'origine, où elle retourne d'ailleurs à la fin du roman. Tout son récit est entrecoupé de retour en arrière, de références à la culture haïtienne et de comparaisons entre Haïti et le Québec.

Aussi, dans les deux romans, l'insertion de mots et d'expressions créoles crée un effet de réel, marque l'altérité linguistique des personnages et souligne le souffle d'oralité et la musicalité de la langue créole. Enfin, autant dans le roman pour adolescents que

¹²⁰ Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, *op. cit.*, p. 37.

¹²¹ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, *op. cit.*, p. 166.

dans celui pour adultes, nous pouvons noter le rôle important que jouent les grands-mères en ce qui a trait au legs culturel et à la construction identitaire des enfants de leur lignée.

Comme nous le verrons dans la section suivante, à la différence des villages d'où proviennent Alexis et Marianna, la Floride accueille de nombreuses vagues de migrants (au point où un quartier de Miami se nomme *Little Haïti*). Néanmoins, les étrangers n'y sont pas bien reçus pour autant. La volonté des autorités américaines de limiter au maximum toute source de contact avec des *éléments* allogènes aura un impact décisif sur la manière dont Alexis concevra sa propre identité.

2.2 La sémiosphère américaine

Contrairement à Marianna, Alexis et sa mère transitent par la Floride (Key West et Miami) avant de s'installer à Montréal. Ils se retrouvent ainsi immergés, contre leur gré, dans la sémiosphère américaine (états-unienne). Leur séjour dure plusieurs mois, ce qui permet à Alexis de découvrir un nouveau rapport à l'espace, une nouvelle langue, des valeurs différentes et certains aspects de l'*american way of life*.

2.2.1 Le rapport à l'espace floridien

À peine arrivé en Floride, Alexis se retrouve cantonné dans un camp pour les migrants à Key West. Les descriptions de son environnement reflètent son humeur morose :

[...] ils sont encore enfermés derrière les barbelés [...]. Le camp est divisé en plusieurs sections ou blocs. Alexis et ses compagnons sont cantonnés au bloc D : de longs couloirs où s'alignent des rangées de lits superposés, recouverts de flanelle grise. Au bout de chaque couloir sont disposées les toilettes et les douches, qui dégagent en permanence une odeur suffocante de chlore. La végétation inexistante, le silence absolu, l'immensité bleue et limpide du ciel, tout concourt à une impression de vide intense. Au loin, s'étend à perte de vue une route grise et froide, long ruban d'acier, où vont et viennent d'énormes camions¹²².

Comme lorsqu'il vivait en Haïti, Alexis se montre particulièrement sensible à l'espace dans lequel il se trouve. Toutefois, la représentation qu'il en fait est fort différente de celle de la Ruche. Ici, alors que le Sud de la Floride bénéficie d'un climat semblable à celui d'Haïti, les couleurs sont ternes (le gris domine), les odeurs « suffocantes », la végétation « inexistante » et une impression de froideur règne. D'emblée, cette description évoque un univers carcéral, qui contraste fortement avec l'espace haïtien associé à des émotions positives et des moments de bonheur malgré l'oppression politique.

Tout comme pour les descriptions de Key West, Marie-Célie Agnant met l'accent sur la couleur grise à Miami : « De gros ballots de nuages gris s'amoncellent dans le ciel. Le soleil lutte pour s'imposer, tandis que, de leur côté, les amas vaporeux se font de plus en plus denses »¹²³. Ce n'est pas un hasard si l'auteure utilise autant le mot « gris » ainsi que tout un champ lexical qui s'y rapporte pour dépeindre Key West et Miami, elle révèle d'ailleurs au lecteur dans le deuxième tome qu'« Alexis sent toute cette grisaille s'engouffrer en lui. Il a la gorge serrée, le visage renfrogné »¹²⁴. Même le quartier de *Little Haïti* est « déprimant comme tout »¹²⁵ alors qu'on aurait pu

¹²² Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, op. cit., p. 116-117.

¹²³ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, op. cit., p. 30.

¹²⁴ *Idem*.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 24.

s'attendre à ce qu'il constitue un îlot haïtien dans la métropole américaine, qu'il représente une excroissance de la sémiosphère haïtienne en Floride.

2.2.2 Le rapport à l'anglais

Alexis n'est pas seulement dérouteré par son nouvel environnement, il l'est également par la langue anglaise, à laquelle il se retrouve littéralement confronté dès son arrivée dans le camp de rétention. Alexis ne parle pas l'anglais et exprime à quelques reprises son refus de l'apprendre, car elle lui fait horreur et le dégoûte. Pour lui, elle évoque les brimades et les humiliations :

[...] j'ai commencé un cours d'anglais quelques semaines seulement après mon arrivée. Jusqu'à présent, je n'ai fait aucun progrès. Je déteste cette langue. Je la trouve dure, elle me heurte. C'est à cause du séjour dans le camp, je crois. Quand les gens s'adressent à moi en anglais, j'ai toujours l'impression d'entendre hurler des ordres. Les sons résonnent et me martèlent le cerveau. J'ai pris la décision de ne plus assister aux cours. Je ne veux pas apprendre l'anglais. C'est inutile. Je ne pourrai jamais parler cette langue dans laquelle tant d'insultes m'ont été adressées¹²⁶.

De fait, les rares contacts avec la langue anglaise ont lieu au cours des échanges avec les gardiens du camp ou avec l'administration américaine. Par exemple, lorsque Janine reçoit une nouvelle convocation pour se présenter au bureau de l'immigration, elle peut lire sur le papier rose : « *refugee, claimant, federal, immigration, law, violation, status** »¹²⁷.

¹²⁶ *Ibidem*, p. 26-27.

¹²⁷ *Ibidem*, p. 44.

L'altérité linguistique, telle que la découvre et l'éprouve Alexis, illustre bien le passage difficile d'une sémiosphère à l'autre. Le jeune garçon ne parvient d'ailleurs pas à franchir la frontière linguistique au cours de son passage en Floride, même s'il est parfois surpris à forger des néologismes comme « *realistique* »¹²⁸ (ce qui lui vaut une sévère réprimande de sa mère qui préférerait qu'il apprenne sérieusement l'anglais). Il lui est donc difficile de se faire comprendre et de communiquer avec les autres. Cela contribue à renforcer son isolement et le sentiment d'être un parfait étranger. Ainsi, lorsqu'un jeune Américain vient sonner chez Alexis pour l'inviter à jouer avec lui, il se retrouve incapable d'établir le contact :

Alexis cherche désespérément quelque chose à dire, mais rien ne lui vient à l'esprit. Soudain, une voix stridente, venue de la maison d'en face, hurle :

- *Steve, come here right now**!

- *It's my mom**, s'empresse de dire le garçon dont la langue se délie comme par magie. *You wanna come play with me**?*

[...]

- *No, no****, répond-il, tout en refermant soigneusement la porte¹²⁹.

Cette fin de non recevoir, signalée par le fait que le jeune garçon referme « soigneusement » la porte, montre bien à quel point Alexis maintient une distance entre ceux qui l'entourent et lui.

2.2.3 Le rapport aux valeurs de la société américaine

Leon et Rebecca Grinberg, psychanalystes spécialisés dans les effets de l'exil sur l'identité, soulignent l'importance de l'accueil réservé aux migrants, ils notent que

¹²⁸ *Ibidem*, p. 72.

¹²⁹ *Ibidem*, p. 80-81.

la sensibilité du nouvel arrivant, comme celle d'un nouveau-né, est grande. Le besoin de se sentir bien accueilli est tel que toute personne qui lui montre quelque intérêt, qui manifeste de l'amitié et de l'empathie, ou toute démarche qui aboutit favorablement, fait qu'il se sent aimé, de même que toute contrariété peut faire qu'il se sente rejeté par le nouveau pays¹³⁰.

Leon et Rebecca Grinberg ajoutent que la réaction des membres de la communauté qui accueillent le nouvel arrivant influe sur l'évolution, l'installation et l'adaptation de ce dernier :

Non seulement celui qui émigre sent sa propre identité en danger : mais la communauté qui le reçoit peut aussi sentir, bien que différemment, son identité culturelle, la pureté de sa langue, ses croyances et, en général, son sentiment d'identité de groupe, menacés¹³¹.

À cet égard, l'arrivée de Janine et d'Alexis en Floride se révèle plutôt cauchemardesque. En effet, après un voyage effectué dans des conditions plus que périlleuses et qui se termine assez tragiquement, ils reçoivent un accueil brutal de la part des policiers américains sur la plage de Key West. Aux yeux de ces derniers, ils ne représentent que « [...] [d]es boat people, [d]es gueux, [d]es miséreux, [d]es gens sans terre qui, telle une marée noire indésirable, reviennent à intervalles réguliers hanter et souiller les plages de la Floride »¹³². Cette énumération de termes péjoratifs marque le mépris mêlé de xénophobie des policiers et des gardiens du camp de réfugiés de Key West, dont le comportement n'est guère différent. Alexis mentionne que « [I]e mot "dog" lui-même, hurlé sans cesse par les gardiens à l'adresse des réfugiés, à Key West, lui donne la nausée »¹³³.

¹³⁰ Grinberg, Leon et Rebecca Grinberg, *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, Lyon, Éditions Césura Lyon, 1986, traduit de : Grinberg, Leon et Rebeca Grinberg, *Psicoanálisis de la migración y del exilio*, Madrid, Alianza Editorial de Madrid, 1984, p. 101.

¹³¹ *Ibidem*, p. 105.

¹³² Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti, op. cit.*, p. 115.

¹³³ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël, op. cit.*, p. 32.

Lorsqu'ils quittent enfin le camp et s'installent à Miami, ils découvrent d'autres difficultés. Les fonctionnaires américains semblent froids et insensibles à leur cause. Ils vont même jusqu'à demander à Janine « [...] comment elle avait pu s'enfuir en abandonnant son époux aux mains de la milice »¹³⁴. Cet accueil déplorable explique sans doute qu'Alexis et sa mère se sentent constamment perçus comme des *étrangers* et qu'ils souhaitent partir rejoindre le frère de Janine, Étienne, à Montréal.

Le rapport aux valeurs sociales

Alexis est complètement désillusionné quant à son avenir aux États-Unis, ce qu'il découvre est loin de correspondre à l'« eldorado américain »¹³⁵. D'emblée, Miami lui apparaît comme une ville où se « [...] côtoient une très grande misère et l'abondance extrême »¹³⁶. Cependant, en tant qu'Haïtien, il apprend qu'il est voué, comme la plupart de ses compatriotes, à un destin peu reluisant :

Tous ces Haïtiens, ceux qui conduisent leur taxi du soir au matin, risquant à tout moment leur vie dans cette circulation inhumaine, ceux qui vont travailler, laver les toilettes dans les hôtels où les riches se prélassent, ceux qui, tous les jours, sept jours sur sept, se tiennent derrière ces comptoirs dans les petits marchés de la 54^e Avenue, ceux qui passent leur vie à nettoyer les rues, à vider les poubelles, ils n'ont pas envie de retourner dans leur pays¹³⁷?

Sa mère se fait également exploiter dans un restaurant tenu vraisemblablement par une compatriote¹³⁸ : « [...] à la guerre comme à la guerre, lui avait dit Germaine, tu

¹³⁴ *Ibidem*, p. 30.

¹³⁵ *Ibidem*, p. 55.

¹³⁶ *Ibidem*, p. 24.

¹³⁷ *Ibidem*, p. 35-37.

¹³⁸ La propriétaire s'appelle Germaine.

n'as même pas ta *Green Card**, ma chère, tu ne peux pas être trop exigeante! C'est toujours ainsi avec les réfugiés!, avait-elle ajouté »¹³⁹. Bien que l'origine de Germaine ne soit pas mentionnée explicitement, son prénom francophone laisse penser qu'elle est elle-même Haïtienne. Son attitude à l'égard de Janine n'en est que plus abjecte et cynique. Elle révèle à quel point les valeurs d'entraide et de solidarité, qui avaient cours dans le village natal d'Alexis, ont disparu, en Floride, à cause du désir effréné de tout le monde de s'enrichir. Alexis se retrouve démuné et désorienté dans un pays dont les valeurs sont radicalement différentes de celles qui prévalaient dans sa communauté d'origine :

Tu vois, disait Janine à Alexis, un soir où elle était revenue du Quisqueya, fourbue, les mains rêches et pleines de petites entailles, tant elle avait frotté de chaudrons, je me demande ce que diraient les paysans, chez nous, s'ils apprenaient comment je me fais exploiter ici, moi, Janine, celle qui les encourageait à tenir tête aux grands dons*¹⁴⁰, voleurs de café et de cacao. On ne peut pas toujours choisir, dans la vie¹⁴¹...

Cette découverte est un véritable choc culturel, notamment en raison du jeune âge d'Alexis. Celui-ci se retrouve brutalement confronté à un monde régi par des principes et des normes qui lui sont à la fois étrangers et inconnus.

¹³⁹ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, op. cit., p. 47.

¹⁴⁰ En créole, comme l'explique Marie-Célie Agnant dans une note de bas de page à la page 56, « les grands dons » désignent les « grands propriétaires terriens en Haïti ».

¹⁴¹ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, op. cit., p. 56.

2.2.4 Le rapport d'Alexis à la sémiosphère américaine

Le passage dans la sémiosphère états-unienne est particulièrement éprouvant et pénible. D'abord maintenus en rétention, puis constamment traités comme des parias, « Alexis et sa mère, immigrants déracinés et projetés dans une autre culture, sont marqués par la douleur de l'isolement »¹⁴². La Floride, où se sont pourtant implantés des milliers d'Haïtiens, ne peut être qu'un espace transitoire pour Alexis.

L'attitude des autorités américaines engendre, en retour, un rejet de la part d'Alexis. La scène où ce dernier reste muet face au garçon qui l'invite à jouer avec lui et referme *soigneusement* la porte devant lui illustre, de manière éloquente, ce que Rachel Bouvet désigne comme *l'altérité binaire*, « [...] envisagée de manière univoque, comme une opposition tranchée entre le moi et ce qui est autre, étrange, étranger. La construction de l'altérité est régie par le mécanisme de l'opposition, de la différence »¹⁴³. Autrement dit, cette conception de la relation entre identité et altérité repose sur une opposition radicale et irréconciliable entre « Nous » et « Eux ». Les tensions qui apparaissent entre Alexis et sa mère, lors de ce passage en Floride, résultent en grande partie à la fois de la xénophobie de l'administration américaine et de la réaction d'Alexis à ce climat malsain. À défaut d'excuser le mépris dont font notamment preuve les agents d'immigration, Janine se montre pragmatique et manifeste des signes d'ouverture en encourageant son fils à apprendre l'anglais. Le refus catégorique du jeune héros est révélateur de son repli sur lui-même : « Dans la logique binaire, la saisie de l'altérité n'amène aucun changement, aucune altération chez le sujet »¹⁴⁴.

¹⁴² Sorin, Noëlle, « La figure de l'étranger dans les collections pour la jeunesse chez Hurtubise HMH », *Bulletins de l'ARIC*, n° 40, 2004, p. 40.

¹⁴³ Bouvet, Rachel, *Vers une approche géopoétique : lectures de Kenneth White, Victor Segalen et J.-M.-G. Le Clézio*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2015, p. 215.

¹⁴⁴ *Ibidem*, p. 216.

Dans la sémiosphère états-unienne, les étrangers sont constamment repoussés vers la frontière. L'accueil qui est réservé aux immigrants par la société américaine laisse envisager que l'altérité n'est pas perçue de façon positive par les représentants de la culture dominante. L'attitude fermée des Américains ne favorise pas les interactions sociales et les échanges culturels. Le fait de refouler les immigrants vers la frontière de la sémiosphère permet d'établir, selon Lotman et Vinsonneau, une distinction entre le « nous » et les « autres ». C'est pourquoi de nombreux immigrants, comme Alexis et Janine, préfèrent traverser définitivement la frontière états-unienne vers une autre sémiosphère. En effet, le rapport de forces dans lequel sont engagés le jeune héros et sa mère est inévitablement à leur désavantage. Aussi, l'invitation lancée par l'oncle Étienne, installé depuis plusieurs années à Montréal, permettra de régler cette situation conflictuelle et, surtout, d'amener Alexis à envisager différemment la dialectique entre identité et altérité.

2.3 La sémiosphère québécoise

Même si Alexis n'arrive à Montréal qu'au milieu du second tome du diptyque et que Marianna repart en Haïti à la fin de *La dot de Sara*, la métropole québécoise demeure un lieu particulièrement déterminant et significatif pour les personnages principaux des deux romans. Ceux-ci présentent une vision assez semblable de Montréal, celle d'un espace *intersectionnel*, d'une zone de contacts et d'échanges entre les cultures. À cet égard, à Montréal, les frontières entre les cultures semblent beaucoup moins rigides et hermétiques qu'en Floride.

2.3.1 Le rapport à l'espace montréalais

La manière dont Marie-Célie Agnant représente le climat québécois confirme ce que Daniel Chartier signale à propos de la plupart des écrivains venus d'ailleurs : « [...] les écrivains immigrés ont apposé le discours sur le Nord, qu'ils connaissaient à l'avance puisque transmis par la culture européenne, à l'expérience collective et fondatrice du froid, de l'hivernité et de la nordicité »¹⁴⁵. Dans les deux romans de notre corpus, Marie-Célie Agnant réactive effectivement une représentation stéréotypée du climat québécois. Ainsi, avant même d'avoir atterri à Montréal, Alexis manifeste peu d'enthousiasme à l'idée de vivre dans un « pays enfoui sous la neige »¹⁴⁶. Néanmoins, il s'acclimate très rapidement, et les allusions au climat nordique se font plus rares, par la suite, dès lors que l'adolescent commence à s'adapter à sa nouvelle vie. En outre, le passage traumatisant par la Floride a pour conséquence d'amener les personnages du roman à porter un regard plus nuancé sur Montréal :

C'est vrai, cette ville est sympathique et tranquille. Elle n'est pas fausse comme Miami. Alex a bien raison, Miami est horrible. On dirait un vaste camp, décoré d'affiches criardes et de mauvais goût, le tout illuminé de néons. Les gens sont grossiers et grotesques. Aucune finesse. Ici, même si on ne voit pas toujours le soleil, c'est moins gris.¹⁴⁷

Montréal apparaît comme une sorte d'espace *intermédiaire* au sens où, la métropole québécoise constitue, par rapport à Miami, un lieu moins factice et plus favorable à l'installation des gens venus d'ailleurs.

¹⁴⁵ Chartier, Daniel, « L'hivernité et la nordicité comme éléments d'identification identitaires dans les œuvres des écrivains émigrés au Québec », dans Petr Kylousek, Józef Kwaterko et Max Roy (dir.), *Imaginaire du roman québécois contemporain*, Brno, Masarykova univerzita, 2006, p. 127.

¹⁴⁶ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, op. cit., p. 52.

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 154.

Dans *La dot de Sara*, en revanche, Marianna exprime des jugements plus tranchés et ne se prive pas de déclarer qu'elle « [...] emploie [...] toute la force de [s]on être à détester le froid de l'hiver »¹⁴⁸. L'importance accordée aux descriptions hivernales tout au long du roman contribue à illustrer la solitude et l'isolement de la narratrice qui vit difficilement son déracinement : « [...] mon corps se recroqueville. Il ne parvient pas à accepter ce changement radical de température. Cette lumière ne peut le réchauffer. Telle une marée, le froid m'enveloppe »¹⁴⁹. Le froid isole, conduit au repli sur soi (au recroquevillement), il brouille aussi les repères familiers parce que la luminosité, la durée des journées sont différentes à Montréal et en Haïti. Comme le souligne Daniel Chartier, le système discursif se rapportant à l'hiver « [...] est par définition pluriculturel et renvoie à la fois à des éléments d'identification identitaires universels – liés à la solitude, à la blancheur, au monde gelé et immuable, à l'inaccessibilité et à l'éloignement dans un monde sans repères [...] »¹⁵⁰. Il n'est pas anodin de souligner, à ce propos, que dans les deux romans d'Agnant le rapport à l'hiver est différent selon que les personnages sont adolescents ou adultes. En effet, dans *Alexis*, Janine éprouve, comme Marianna, beaucoup de difficultés à supporter l'hiver. Or, l'une et l'autre ont également plus de difficultés à trouver leur place dans la société québécoise qu'Alexis ou Sara.

En dépit de cette incapacité à tolérer les hivers rigoureux, Marianna s'approprie néanmoins progressivement des portions de l'espace montréalais : « J'aime me rendre à ce marché en plein air où tranquillement, les sens aux aguets, je parcours les allées dévorant des yeux les montagnes de fruits et de légumes »¹⁵¹. Nous pensons, à la lecture de cette citation, que des lieux comme les marchés constituent des sortes de

¹⁴⁸ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 70.

¹⁴⁹ *Ibidem*, p. 42.

¹⁵⁰ Chartier, Daniel, « L'hivernité et la nordicité comme éléments d'identification identitaires dans les œuvres des écrivains émigrés au Québec », dans Daniel Chartier (dir.), *Les Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire/Nord, coll. « Droit au pôle », 2008, p. 237.

¹⁵¹ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 47.

traits d'union entre l'espace montréalais et l'espace haïtien. Par ailleurs, Marianna affectionne particulièrement les églises, elle mentionne que lorsque ses jambes le lui permettent après avoir amené Sara à l'école le matin, elle fait un saut à l'église et elle tente, comme lui recommande Giselle et d'autres, de faire une croix sur Haïti : « Dans la tiédeur de cette chapelle, je refais mes comptes, d'Anse-aux-Mombins aux rives du St-Laurent »¹⁵². Marianna retrouve dans ce lieu la même atmosphère tranquille « [...] imprégnée de douce lumière, [de] l'odeur de cierges et d'encens »¹⁵³ qu'en Haïti. L'Église constitue un trait d'union avec la culture d'origine de Marianna qui lui procure le réconfort du « déjà connu ». À ce titre, autant certains lieux peuvent constituer des traits d'union avec la culture d'origine des protagonistes, autant le français, la langue parlée au Québec, favorise l'intégration des immigrants haïtiens dans la société québécoise puisqu'il s'agit de la langue officielle en Haïti.

2.3.2 Le rapport au français

La langue ne constitue plus une barrière à l'intégration d'Alexis une fois qu'il est arrivé à Montréal, car il parle très bien le français, langue officielle en Haïti. Toutefois, Alexis remarque assez rapidement que le français parlé au Québec diffère légèrement du français parlé en Haïti. Lorsqu'il est à l'aéroport de Montréal, il ne comprend qu'à moitié ce qu'un agent lui dit et pense même que ce dernier s'est adressé à lui en anglais. Il faut préciser que Marie-Célie Agnant rend *lisibles* les marques orales de l'altérité linguistique, en faisant parler le douanier en joul : « T'es ben grand, n'est-ce pas, pour un garçon de treize ans. Mais t'as besoin de te remplumer, mon gars. T'es maigre en pas possible, t'es maigre comme un clou,

¹⁵² *Ibidem*, p. 61.

¹⁵³ *Idem*.

c't'affaire! Avec le temps frette qui va s'en v'nir »¹⁵⁴. Cette altérité linguistique dans le français parlé du douanier alors qu'Alexis et sa mère arrivent tout juste à Montréal vient marquer le passage de la frontière de la sémiosphère états-unienne à celle de la sémiosphère québécoise.

Marianna se retrouve dans une situation similaire à celle de l'adolescent. Cependant, elle éprouve parfois des difficultés à suivre certaines conversations en raison de l'accent des Québécois, mais aussi des québécismes et des mots anglais qui parsèment le français parlé au Québec : « *bills* »¹⁵⁵, « *overtime* »¹⁵⁶, « *bizniss* »¹⁵⁷. Il peut sembler étonnant que la présence de mots anglais dans les discours à Montréal soit plus importante dans *La dot de Sara* que dans *Alexis*, car les adolescents québécois en utilisent aussi beaucoup. Cette différence tient peut-être à la prise en compte du lectorat de chaque roman. Il est possible que Marie-Célie Agnant ait accordé une plus grande attention à la rectitude linguistique dans son roman pour adolescents (qui ne contient d'ailleurs quasiment pas non plus de joul). Nous constatons également que la plupart des mots anglais sont associés à l'argent ou au travail, une réalité à laquelle Alexis n'est pas confronté.

Dans les deux romans, Marie-Célie Agnant souligne le passage d'une frontière à une autre en mettant l'accent sur certaines particularités linguistiques propres au français parlé au Québec (le joul et les anglicismes). Cependant, ces marques d'altérité linguistique n'empêchent ni Alexis, ni Marianna d'être en mesure de communiquer avec les autres en français, ce qui favorise les interactions sociales et, par le fait même, leur intégration dans la société québécoise.

¹⁵⁴ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, op. cit., p. 119.

¹⁵⁵ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 75.

¹⁵⁶ *Ibidem*, p. 77.

¹⁵⁷ *Ibidem*, p. 149.

2.3.3 Le rapport aux valeurs de la société québécoise

L'arrivée d'Alexis et de Janine au Canada se passe très bien. L'attitude des gens envers eux est très différente, mais, malgré tout, les deux protagonistes demeurent craintifs à la suite des mauvaises expériences qu'ils ont vécues : « Tous deux commencent à montrer des signes d'inquiétude lorsqu'un agent, vêtu de bleu, leur fait signe. La figure avenante de l'homme ne parvient pas à les rassurer »¹⁵⁸. Toutefois, l'adjectif « avenante » signale, d'emblée, que la frontière qu'Alexis s'apprête à traverser est nettement moins hermétique que celle des États-Unis.

Comme nous le verrons plus en détail dans le chapitre suivant, Alexis et sa mère sont accueillis par Étienne, le frère de cette dernière, qui fait tout pour faciliter leur intégration. De même, Alexis reçoit un bel accueil à l'école et se fait rapidement des camarades de classe, qu'il rassemble autour d'un projet fédérateur : obtenir la libération de son père, toujours prisonnier en Haïti. Le groupe dans lequel il s'insère est le reflet du contexte pluriculturel de Montréal : les enfants qui le composent s'appellent « Sara, Chloé, Julien, Malik, Emmanuel »¹⁵⁹.

En ce sens, l'expérience montréalaise est sans commune mesure avec celle de la Floride, ce qui permet à Alexis d'appliquer les conseils que lui a donnés une vieille dame à Miami :

Il ne faut pas traîner éternellement nos savates d'exilés, disait-elle, mais essayer de prendre racine rapidement. N'empêche, il faut une bonne dose d'héroïsme, prenait-elle soin d'ajouter, pour changer de pays. C'est

¹⁵⁸ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, op. cit., p. 115.

¹⁵⁹ *Ibidem*, p. 159.

comme emprunter les chaussures de quelqu'un qui n'a pas la même pointure que soi, pour s'engager sur une route inconnue¹⁶⁰.

Lorsque le roman s'achève, Alexis est encore adolescent. Cependant, tout laisse penser que le jeune garçon réussit à faire coexister de manière harmonieuse ces deux identités – haïtienne et québécoise – puisqu'il entreprend, avec son amie Sara Blanchot, de faire disparaître les préjugés raciaux des parents de cette dernière. Les propos de l'oncle d'Alexis confirment que ce dernier parviendra sans difficulté à devenir un *être de frontière* : « C'est l'âge idéal, Janine, pour qu'une personne s'insère dans un nouveau système. Alexis semble bien imprégné de sa propre culture, il sait l'apprécier et il a quand même un esprit très critique. Donc, il n'a pas de problèmes d'identité »¹⁶¹. Cette citation met au jour cette conception de l'identité culturelle de Vinsonneau qui est en somme le résultat « [...] de constructions sans cesse recommencées, permettant à la fois l'adaptation du sujet au monde et l'attribution d'un sens à son être et à sa pratique »¹⁶². Dans cette perspective, l'identité culturelle est donc essentielle à tous les individus afin qu'ils puissent se définir socialement, toutefois, le fait que celle-ci soit dynamique, donc sans cesse en construction et en déconstruction, permet aux individus de s'adapter tout en donnant un sens à qui ils sont. Cette dynamique de l'identité culturelle facilite notamment la transformation identitaire des individus migrants, comme Alexis, qui au cours d'une vie sont amenés à s'exiler de leur pays d'origine et à côtoyer des gens appartenant à des cultures différentes de la leur.

Marianna, quant à elle, retourne finalement au village qu'elle a quitté une vingtaine d'années plus tôt. Même si son séjour au Québec était de nature provisoire, dans la mesure où elle venait aider sa fille à élever sa petite-fille, force est de reconnaître

¹⁶⁰ *Ibidem*, p. 127.

¹⁶¹ *Ibidem*, p. 148.

¹⁶² Vinsonneau, Geneviève, « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *op. cit.*, p. 14.

qu'après de longues années à Montréal, elle n'est pas parvenue à y *prendre racine*. Plusieurs passages, dans *La dot de Sara*, signalent d'ailleurs que Marianna vit plus difficilement son exil qu'Alexis. Venue à Montréal pour aider sa fille, elle n'a pas vraiment de vie sociale, du moins pas avec des Québécois, dont elle ne sent pas très proche :

Un air de tristesse emplissait ce quartier trop propre, trop calme et ces rues où on pouvait déambuler pendant des heures sans croiser âme qui vive. Je me suis rendue compte que derrière les portes il y avait aussi des visages, et que tous, hélas, laissaient l'impression d'être les mêmes, hommes ou femmes, petits ou gros, identiques. Ils étaient tous fermés. Et si par hasard une de ces portes, une fraction de seconde, demeurait entrebâillée et qu'on essayait, tout comme un voleur, de jeter un coup d'œil, un visage qui ressemblait à tous les autres poussait la porte. C'étaient des visages non seulement fermés, mais aussi muets. Ils ne disaient pas bonjour. Leurs lèvres n'arrivaient pas à bouger, même pas pour répondre à un timide salut. J'en fis la remarque à Giselle. Elle me répondit qu'ici nous n'étions pas dans un village¹⁶³.

La remarque condescendante que Giselle adresse à sa mère dévoile d'une part la distance entre les modes de vie haïtien et québécois, mais aussi celle qui s'est creusée entre la mère et la fille, cette dernière ayant parfaitement intégré les valeurs de la société d'accueil. Pire, elle semble avoir oublié, ou renié, ses propres valeurs puisqu'elle ne tente ni de proposer un point de vue plus nuancé que celui de sa mère, ni d'apprendre à Marianna comment vaincre ce que cette dernière perçoit comme de l'hostilité. Au contraire, sa réponse, lapidaire, renforce l'idée d'un fossé entre les deux cultures. Ce fossé n'est apparemment pas infranchissable, mais il faut choisir son camp.

¹⁶³ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, *op. cit.*, p. 28.

Les références à l'individualisme qui règne à Montréal sont beaucoup plus marquées dans *La dot de Sara*. Même la solidarité familiale, dans des familles d'origine haïtienne, est parfois mise à mal, alors que l'oncle d'Alexis, au contraire, déploie tous les efforts possibles pour accueillir sa sœur et son neveu. Il a pris la peine de déménager dans un appartement plus spacieux afin de pouvoir les héberger convenablement. Il inscrit également Alexis à l'école et au soccer. Dans l'entourage de Marianna, de tels exemples de dévouement et d'entraide familiale sont plus rares. À ce propos, Giselle raconte à sa mère comment un compatriote, médecin à Montréal, le docteur Justin Saumel, s'est détourné de sa propre mère :

Si Elda [la mère de Justin] n'est pas morte, elle doit encore, malgré son âge avancé, écumer ses morceaux de couenne de porc et ses bananes frites sur le perron de sa vieille maison de bois. [...] Il y en a trop comme Justin Saumel qui se débarrassent sans gêne de tous leurs parents pauvres et de tout leur passé de misère qu'ils s'entêtent à noyer dans l'oubli jusqu'à devenir quelqu'un d'autre¹⁶⁴.

« Devenir quelqu'un d'autre », dans la bouche de Giselle, équivaut à renier les traditions et les valeurs de sa culture d'origine. Or, dans *La dot de Sara*, la plupart des personnages semblent tiraillés entre le passé ou le présent, Haïti ou le Québec. Contrairement à Alexis et même à son oncle Étienne qui sont des *figures métisses*, les personnages du roman pour adultes, dont Marianna, vivent la plupart du temps dans un entre-deux identitaire, source de conflits et d'aliénation. Cela s'explique sûrement par le fait, rappelons-le, que *La dot de Sara* est le versant romanesque d'une étude sociologique. Marie-Célie Agnant a sans doute édulcoré certains aspects de la situation des Haïtiens de Montréal dans son roman destiné aux adolescents. Cela dit, ces deux romans illustrent bien les propos de Leon et Rebecca Grinberg, selon qui les expériences migratoires, bien qu'elles aient des répercussions à toutes les étapes d'une vie, « [...] seront assimilées de différentes manières en fonction de l'âge [...] :

¹⁶⁴ *Ibidem*, p. 157.

ce ne sera pas la même chose pour des adolescents et des adultes jeunes qui ont beaucoup de temps à vivre que pour des personnes mûres qui ont une longue histoire passée »¹⁶⁵.

En outre, la consécration de l'individualisme, plus particulièrement dans *La dot de Sara*, va de pair avec celle de l'argent. Dans le roman *Alexis*, toutefois, cette question est évoquée d'une manière positive et elle vise surtout à souligner le contraste entre la vie en Haïti et à Montréal. Ainsi, lorsqu'Étienne annonce à Alexis qu'il a pris une semaine de vacances pour les accueillir et les installer Janine et lui, le jeune adolescent lui répond tout de suite qu'il n'aurait pas dû, qu'il ne sera pas payé pendant ce temps. Étienne le détrompe rapidement : « [...] Ne t'en fais pas, mon ami! Ce sont des vacances payées. Ici, c'est pas comme avec les grands dons, là-bas. Ceux qui m'emploient savent que, même lorsque je suis en congé, il me faut manger et payer les factures »¹⁶⁶. Comparativement à celui des Haïtiens, le niveau de vie des Montréalais est élevé au point où « [...] il n'y a pas que les riches qui peuvent conduire une automobile, du moins, jusqu'à présent »¹⁶⁷.

Dans *La dot de Sara*, les personnages se montrent un peu moins enthousiastes. Chimène, une amie de Marianna, lui explique que sa fille

[...] Denise travaille, sept jours sur sept à nettoyer les toilettes et à faire les chambres dans un hôtel. Son mari conduit un taxi; il travaille aussi de longues heures et, quand il est à la maison, il dort jusqu'au moment d'aller de nouveau s'installer au volant [...]. Denise a, paraît-il, développé une telle obsession de l'argent qu'elle ne parle plus que de *bills*¹⁶⁸.

¹⁶⁵ Grinberg, Leon et Rebecca Grinberg, *op. cit.*, p. 143.

¹⁶⁶ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël, op. cit.*, p. 145.

¹⁶⁷ *Ibidem*, p. 125.

¹⁶⁸ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara, op. cit.*, p. 75.

Ces descriptions représentent une réalité sensiblement différente de celle évoquée dans le roman *Alexis*. Cela est d'autant plus étonnant que, comme nous l'avons vu plus haut, Marie-Célie Agnant ne se prive pas de décrire la dure réalité des migrants haïtiens aux États-Unis, mais aussi ailleurs (sans toutefois parler spécifiquement du Québec). Dans *La dot de Sara*, en revanche, elle dépeint les conditions de vie difficiles des femmes haïtiennes employées dans les ateliers de textile montréalais. L'allusion explicite à la rue Chabanel génère d'ailleurs un brouillage entre la fiction et le réel. Les propos de Gisèle ont alors valeur de témoignage de ce que vivent effectivement les migrantes contraintes de travailler durement en échange d'un salaire dérisoire :

Dans le métro, par exemple, lorsque je vais au travail, je croise des femmes qui se rendent à Rabanel. Certaines d'entre elles ne sont souvent plus que des corps à qui la vie a enseigné à ne plus crier. Rabanel, maman, c'est une rue où l'on retrouve des usines, des manufactures de toutes sortes, construites comme de grands cubes avec des fenêtres qui très souvent ne peuvent s'ouvrir. C'est là que vont s'échiner un grand nombre de femmes de chez nous. Elles ont voyagé, elles ont traversé l'océan, mais la misère est restée collée à elles comme une seconde identité.¹⁶⁹

Compte tenu de la dureté de ces propos, il est certain que le rapport de Marianna à Montréal et, plus largement, à la société québécoise ne peut qu'être différent de celui d'Alexis. Si, pour sa part, elle a la chance d'avoir échappé au sort de plusieurs de ses compatriotes, elle n'en est pas moins consciente que le simple fait d'être Haïtienne aurait pu la condamner comme d'autres à être, à Montréal comme dans son village natal, une « damnée de la terre »¹⁷⁰.

¹⁶⁹ *Ibidem*, p. 160.

¹⁷⁰ Fanon, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, La découverte, 2002, 242 p.

Ce constat contribue sans doute à expliquer que Marianna ne comprenne pas les habitudes de consommation de sa fille. Elle a manqué d'argent toute sa vie et a appris à vivre dans la simplicité, alors que Giselle passe son temps à courir les boutiques et à acheter de nombreuses choses inutiles :

Elle [Giselle] en achète d'ailleurs bien plus qu'il n'en faut, avec une sorte de frénésie, je dirais. Ainsi, presque chaque fois qu'elle reçoit sa paie, elle me rapporte une robe, un foulard, une babilole. Je n'arrive pas à lui expliquer que je n'en aurais jamais assez de mon reste de vie pour user tout cela et j'ai encore plus de difficulté à comprendre quel genre de réconfort elle trouve dans ces courses effrénées d'où elle revient chargée de paquets¹⁷¹.

L'incrédulité de Marianna témoigne de la violence du choc culturel qu'elle ressent. Les arguments qu'elle invoque pour justifier son désarroi montrent que l'acte d'achat, pour elle, doit répondre à un *besoin* et non à un *désir*, pas plus qu'il ne doit tenir lieu de « réconfort » à un mal-être ou à un vide existentiel.

2.3.4 Le rapport d'Alexis et de Marianna à la sémiosphère québécoise

Montréal est le point de chute d'Alexis et de Marianna. Même si les deux personnages nouent des relations différentes avec leur société d'accueil, ils parviennent néanmoins tous les deux à conjuguer des éléments des cultures haïtienne et québécoise. C'est particulièrement évident pour Alexis, qui a beaucoup moins de défis à relever qu'en Floride. Déjà, il n'a pas à apprendre une nouvelle langue, mais, surtout, il bénéficie d'un accueil ouvert et généreux de la part des élèves et des « représentants institutionnels » qu'il rencontre (que ce soit à l'école ou auprès du député de son

¹⁷¹ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 43.

comté). Il dispose également en la personne de son oncle Étienne d'un médiateur, d'un passeur de cultures. Le contexte montréalais apparaît également favorable : le passage de la frontière (administrative) s'effectue sous le regard bienveillant d'un douanier, les clivages multi-ethniques n'existent pas (du moins, pas dans la classe d'Alexis). À cet égard, Montréal apparaît comme une ville où les frontières sont poreuses.

Tout cela permet à Alexis d'investir pleinement la frontière entre les sémiosphères haïtienne et québécoise. Rappelons que la frontière, telle que la conçoit Lotman, est « [...] ambivalente : elle sépare et unifie à la fois. Elle [...] appartient aux deux cultures frontalières, aux deux sémiosphères contiguës. La frontière est bilingue et polyglotte »¹⁷². À la fin du second volet du diptyque, Alexis est résolument ancré dans sa nouvelle réalité québécoise, mais n'en oublie pas moins de tenter de réconcilier les parents de son amie avec leurs propres racines haïtiennes qu'ils ont reniées parce qu'ils en ont honte. Il est conscient que son identité n'est pas figée, mais qu'elle se nourrit, au contraire, des multiples expériences et contacts avec les autres. Il est devenu sans conteste un *être de frontière*, un individu hybride qui concilie harmonieusement le présent et le passé, l'Ici et l'Ailleurs, le Soi et l'Autre.

Le cheminement de Marianna et la fin du roman *La dot de Sara*, en revanche, invitent à une conclusion plus nuancée. Comme le note Antje Ziethen, dans ce roman « [...] s'opère une oscillation permanente entre Haïti et le Québec, qui, à première vue, donne lieu à une opposition sémantique. Il en résulte que les deux espaces se chargent de valeurs quasi-antithétiques, d'une portée allégorique confrontant l'Enfer au Paradis »¹⁷³. Haïti demeure constamment le point de mire de Marianna, ce que lui reproche d'ailleurs sa propre fille :

¹⁷² Lotman, Youri, *op. cit.*, p. 30.

¹⁷³ Ziethen, Antje, « Migration, imagination, poétique. Le paradigme transnational chez Marie-Célie Agnant », *op. cit.*, p. 109.

C'est tout ce sentimentalisme qui vous empêche de changer, vous autres. Vous avez beau traverser l'océan attifées comme jamais, ce n'est qu'un leurre, vous restez les mêmes, car dans vos bagages vous emportez toutes vos vieilles hardes, vos vieilles pantoufles qui vous ramènent sans cesse au point de départ, dans les mêmes sentiers, et vous marchez en regardant en arrière¹⁷⁴.

De ce point de vue, la tonalité des romans *Alexis* et *La dot de Sara* est assez différente. Nous pouvons invoquer plusieurs raisons pour l'expliquer. D'une part, il est possible, sinon probable, que Marie-Célie Agnant ait tenu à proposer à son jeune lectorat un discours qui valorise une conception souple, ouverte et dynamique de l'identité culturelle. D'autre part, le fait que *La dot de Sara* soit inspirée d'une étude empirique a sûrement guidé le travail de l'auteure et l'a conduite à rendre compte de l'écartèlement, éprouvé par de nombreuses femmes âgées d'origine haïtienne, entre leur culture d'origine et celle du Québec. Les propos de Leon et Rebecca Grinberg sont, à cet égard, assez éloquents :

La personne âgée, en général, ne désire pas émigrer : il lui en coûte beaucoup de quitter ses affaires, qui lui fournissent sécurité; elle a bien plus d'histoires vécues qu'à vivre; ce qu'elle perd est toujours plus que ce qu'elle peut acquérir. Si elle émigre à cause de circonstances défavorables ou pour suivre ses enfants pour ne pas rester seule, son malheur est grand : elle se sent régressivement dépendante comme un enfant, sans les espoirs et les potentialités que possède l'enfant pour grandir et obtenir de nouvelles choses¹⁷⁵.

Toutefois, les difficultés éprouvées par Marianna au Québec ne doivent pas faire oublier celles qu'elle a connues en Haïti (liées à la pauvreté et au sexisme de la société, en particulier). En ce sens, les oppositions entre Haïti et le Québec sont moins tranchées que nous pourrions le penser. De plus, comme nous l'avons vu, Marianna

¹⁷⁴ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 74.

¹⁷⁵ Grinberg, Leon et Rebecca Grinberg, op. cit., p. 160.

dispose en la personne de Chimène d'un adjuvant précieux qui joue, comme Étienne vis-à-vis d'Alexis, le rôle d'initiatrice, de « traductrice »¹⁷⁶. De même, bien qu'Haïti demeure un point d'ancrage tout au long du roman, Marianna trouve différents espaces qui lui permettent d'établir une continuité entre le passé et le présent. Pensons aux marchés, aux églises et surtout au club social où elle retrouve d'autres immigrants haïtiens. Il n'en demeure pas moins qu'en raison de son âge, le défi est plus élevé que pour un adolescent comme Alexis. Elle est incontestablement confrontée à :

[...] "a pervasive loss of sense of self and an inability to negotiate their identity in a new culture". In order to move forward, Marianna must redefine who she is, negotiating the place and value of her heritage as it interacts with her current relationships and lifestyle¹⁷⁷.

Les conclusions des deux romans attestent également des différences entre les trajectoires d'Alexis et de Marianna. Les dernières pages d'*Alexis, fils de Raphaël* présentent un héros triomphant devant lequel s'ouvre un avenir radieux et plein de promesses à Montréal. Cette fin positive du roman *Alexis* répond à l'une des contraintes de la littérature jeunesse comme le font remarquer Lucy Pearson et Kimberley Reynolds, « [...] the need for a happy ending has been characterized as a fundamental characteristic of children's literature [...] »¹⁷⁸. En effet, en littérature jeunesse, il est essentiel que les sujets difficiles soient évoqués avec franchise, mais aussi avec espoir pour ne pas décourager le jeune lectorat. Comme le constate Antje Ziethen, Alexis « [...] s'en tire toujours sain et sauf, ébranlé certes, mais jamais complètement abattu ou perdu. [...] Malgré [sa] tristesse, [ses] souffrances et [ses] peurs, [il] surmonte les obstacles et enjambe les épreuves pour en ressortir grandi,

¹⁷⁶ Rappelons, à ce propos, que l'étymologie du terme « traduire » signifie « faire passer ».

¹⁷⁷ Schultz, Kennedy M., « Moving Forward With the Past: History and Identity in Marie-Celie Agnant's *La Dot de Sara* », *New Prairies Press*, vol. 36, n° 1, 2006, p. 6.

¹⁷⁸ Pearson, Lucy, et Kimberley Reynolds, « Realism », dans David Rudd (dir.), *The Routledge Companion to Children's Literature*, Londres, Routledge, 2010, p. 69.

plus fort et mature »¹⁷⁹. Marianna, au contraire, répond à un désir qui ne l'a jamais quitté, celui de revenir dans son village natal. Or, ce retour est annonciateur non seulement de la fin du roman, mais aussi de celle du personnage. Pour Leon et Rebecca Grinberg, la décision de repartir est irréversible :

[...] c'est revenir pour mourir. C'est laisser ce qui a été fait, ce qui a été vécu, dans un autre endroit pour retrouver ce qui lui appartient. Dans ce cas il y a aussi dans ce départ beaucoup d'éléments de mort, mais c'est comme un prélude et une acceptation de sa propre mort¹⁸⁰.

Marianna le confirme elle-même dans ses propos : « Il ne me reste plus longtemps à vivre. Peut-être une toute petite saison, une dernière saison toute courte. Il est temps pour moi de rentrer au bercail »¹⁸¹.

Ainsi, il existe une importante différence entre la trajectoire d'Alexis, héros d'un roman pour adolescents, et celle de Marianna, narratrice et personnage principal d'un roman pour adultes. Alors que le parcours du premier est linéaire et son périple est vécu comme une série d'épreuves initiatiques, celui de Marianna est circulaire et s'achève là où elle a commencé. En effet, Alexis accomplit un périple initiatique en quatre étapes : séparation, réclusion, métamorphose, révélation¹⁸². Il vit d'abord la séparation d'avec son père qui est arrêté par la milice de Duvalier, puis il doit quitter son pays natal, ce qui constitue une autre forme de séparation. Ensuite, il subit une réclusion forcée dans le camp de réfugiés de Key West. C'est à ce moment-là qu'il prend conscience qu'il n'a pas à attendre que les adultes interviennent et qu'il peut agir lui-même. De jeune enfant dépendant, Alexis devient maître de son destin. Non

¹⁷⁹ Ziethen, Antje, « La littérature pour la jeunesse ou l'art de "danser dans les chaînes" : trois textes sur la diaspora haïtienne en Amérique du Nord », *Francophonies d'Amérique*, n° 33, 2012, p. 89.

¹⁸⁰ Grinberg, Leon et Rebecca Grinberg, *op. cit.*, p. 160.

¹⁸¹ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, *op. cit.*, p. 134.

¹⁸² Delbrassine, Daniel, *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, Créteil, SCÉREN-CRDP de l'Académie de Créteil, 2006, p. 374.

seulement il parvient à libérer les réfugiés du camp de Key West, mais il contribue également à la libération de son père qui est prisonnier en Haïti. Tandis que le jeune personnage fait face à un avenir où tout est désormais possible (alors qu'il était bloqué aussi bien en Haïti qu'en Floride), Marianna a accompli sa mission, assurer la transmission d'un legs culturel. Elle peut désormais disparaître.

CHAPITRE III

LES INTERACTIONS ENTRE LES PERSONNAGES

Dans le chapitre précédent, nous avons analysé la trajectoire des deux personnages principaux de notre corpus de la sémiosphère haïtienne, qui représente leur culture d'origine, vers d'autres sémiosphères qu'ils ont été amenés à traverser. Nous avons constaté qu'au cours de leur parcours dans ces sémiosphères, le rapport à l'espace, à la langue et aux valeurs qu'entretiennent les protagonistes avec la culture joue un rôle important dans la construction et la transformation de leur identité culturelle. Ainsi, ces personnages sont amenés à changer et à évoluer au gré des contacts qu'ils ont avec différentes cultures. À présent, nous souhaitons consacrer l'étude de ce troisième et dernier chapitre aux interactions sociales entre les personnages principaux et secondaires de notre corpus. Cela nous apparaît important, car les interactions sociales sont à la base de l'identité culturelle, et

la rencontre entre les acteurs sociaux porteurs de cultures distinctes s'accompagne d'un incessant réaménagement des systèmes symboliques en présence. Le bouleversement des objectifs des individus qui se rencontrent ébranle ces systèmes et les mobilise de manière inédite. Les formations identitaires des acteurs sociaux, individuels et collectifs, sont sollicitées et mises à l'épreuve au cours de négociations – par lesquelles se créent des compromis, des ajustements, des synthèses...¹⁸³

Ainsi, certains personnages secondaires exercent une influence sur la dynamique de l'identité culturelle de nos deux personnages principaux. Inversement, Alexis et Marianna amènent certains personnages à renégocier leur identité en intégrant de nouvelles composantes culturelles et en en rejetant d'autres. C'est donc dans cette

¹⁸³ Vinsonneau, Geneviève, « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *op. cit.*, p. 14.

perspective que nous analyserons les relations qu'entretiennent nos deux personnages principaux avec certains personnages et que nous tenterons de démontrer la façon dont ils s'influencent mutuellement. Par la même occasion, nous esquisserons un portrait de la variété des rapports possibles à l'identité culturelle.

Alors que, dans le chapitre précédent, notre analyse a mis l'accent sur la construction de l'identité culturelle d'Alexis et de Marianna au cours de leur traversée des sémiosphères, nous nous concentrerons ici sur la sémiosphère québécoise, car c'est au Québec que s'installeront définitivement Alexis et Marianna après avoir quitté Haïti. Cela ne nous empêchera pas de faire parfois référence au passé des personnages afin de mieux souligner leur évolution.

3.1 Janine, une femme enchaînée à son passé

Certains personnages des deux romans sont lestés par leur passé et s'adaptent difficilement au présent et à leur nouvel environnement. Ils s'isolent socialement et deviennent complètement dépendants de l'aide de leurs proches. C'est particulièrement le cas de Janine, la mère d'Alexis. De ce point de vue, elle présente de nombreuses caractéristiques similaires à celles de Marianna, personnage principal de *La dot de Sara* dont nous avons analysé le parcours dans le chapitre précédent. En effet, une fois arrivées à Montréal, l'une comme l'autre sont perdues et ne possèdent aucun repère. Leur intégration à la société québécoise se révèle un processus laborieux.

Les difficultés à s'adapter à un nouvel environnement, manifestées par Janine, peuvent paraître étranges dans la mesure où il s'agit d'une femme qui est

préalablement décrite comme brave et forte. Ce courage et cette combativité, Janine les met également au service de la collectivité et plus particulièrement des villageois opprimés par les grands propriétaires terriens :

Dans la famille et dans le voisinage, on appelle [la] mère [d'Alexis] Flamme tant elle est vive, active et décidée, prête à se défendre, à défendre ceux qu'on exploite, à porter secours aux paysans de la région qui, comme elle, vivent et sont terrorisés par les grands caciques, profiteurs et voleurs de terres¹⁸⁴.

Janine parvient également à rester forte tout le temps que son fils et elle sont en Haïti, notamment parce qu'elle sait qu'Alexis est encore un enfant et que sa sécurité dépend entièrement d'elle. Ce dernier en est d'ailleurs parfaitement conscient : « Il ne sait pas où il pose ses pieds et se sent soulagé de pouvoir s'en remettre complètement à sa mère, de se laisser guider par elle. Il n'éprouve aucune frayeur, car elle connaît tous les chemins et les bois qui entourent le village »¹⁸⁵. Même si elle est inquiète et très ébranlée par ce qu'elle a vécu récemment, Janine a, malgré tout, pris sur les événements. S'enfuir d'Haïti et y laisser son mari dans les geôles du pouvoir est un choix déchirant pour elle, mais il témoigne de son caractère lucide et résolu.

Or, le déracinement et l'exil ont sur elle l'effet inverse de ceux qu'ils ont sur son fils. Nous avons vu précédemment que les péripéties d'Alexis et de Janine s'apparentent, pour l'adolescent, à une sorte de voyage initiatique qui lui permet de surmonter différentes épreuves et de quitter l'enfance. Janine, au contraire, commence progressivement à perdre pied à partir du moment où elle quitte Haïti. La perte des repères familiers semble peu à peu la priver de ce qui la caractérisait jusque-là. Les premiers signes de cette évolution se manifestent alors qu'Alexis et elle sont aux

¹⁸⁴ Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, op. cit., p. 76-77.

¹⁸⁵ *Ibidem*, p. 72.

États-Unis. Son fils ne la reconnaît plus, car, depuis leur arrivée en Floride, elle est passive, triste et, selon Alexis, « [...] ne fait que pleurer »¹⁸⁶. De même, son courage et sa combativité disparaissent lorsqu'elle est confrontée aux fonctionnaires américains, qui, il est vrai, n'hésitent pas à la malmener :

[a]u cours de ces audiences, Alexis a vu sa mère debout, les yeux rougis, la voix brisée, répondant comme une accusée aux questions parsemées de pièges que lui traduit, tel un automate, un interprète à la voix monocorde. Une fois, il l'a vue perdre toute contenance, puis s'affaisser, lorsqu'ils lui ont demandé d'expliquer comment elle avait pu s'enfuir en abandonnant son époux aux mains de la milice¹⁸⁷.

L'image qu'elle projette maintenant est celle d'une femme aux « yeux rougis », à « la voix brisée » qui perd « toute contenance » et qui s'affaisse publiquement. La comparaison qui souligne qu'elle répond aux questions posées par les fonctionnaires « comme une accusée » vient insister sur le fait qu'elle est vulnérable et faible. Dans cette situation, elle n'est pas en position de force : son sort ne dépend plus d'elle.

Durant les quelques mois passés sur le sol américain, la relation entre la mère et le fils devient de plus en plus tendue. Selon Antje Ziethen, ce type de relations conflictuelles entre les parents et les enfants est chose commune en littérature jeunesse, car comme il l'explique :

Afin de rapprocher la fiction du monde référentiel dans lequel évolue le lecteur, la vie familiale ne se présente pas toujours comme harmonieuse, mais en butte à des conflits entre deux générations. Par conséquent, les textes intègrent tous un discours qui disqualifie les parents¹⁸⁸.

¹⁸⁶ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, op. cit., p. 14.

¹⁸⁷ *Ibidem*, p. 30.

¹⁸⁸ Ziethen, Antje, « La littérature pour la jeunesse ou l'art de "danser dans les chaînes" : trois textes sur la diaspora haïtienne en Amérique du Nord », *Francophonies d'Amérique*, n° 33, 2012, p. 88.

Toutefois, dans le cas de Janine et d'Alexis, le conflit ne correspond pas à ceux vécus habituellement par des parents et des adolescents. Ici, la relation conflictuelle entre la mère et le fils est provoquée par une situation particulière : l'exil. Alexis en veut à sa mère d'avoir quitté Haïti, car elle lui a imposé sa décision, il ne souhaitait pas partir. Maintenant qu'ils font face à de nombreuses épreuves liées à leur statut de réfugiés aux États-Unis, Alexis se révolte contre sa mère et manifeste son souhait de retourner dans son pays natal : « Moi, je sais, reprend Alexis : ils veulent qu'on reparte dans notre pays. Eh bien, moi, je suis prêt à m'en aller pour revoir mon père, lance-t-il. Je suis fatigué de tout ce cirque! »¹⁸⁹. Cette tension entre la mère et le fils illustre ce qui pourrait être une rupture plus profonde entre deux générations : contrairement à Alexis, qui s'est déjà illustré en menant la révolte des migrants détenus à la fin du premier tome, Janine montre des signes d'abattement et de résignation. Nous imaginons qu'elle pourrait finir sa vie dans le camp de réfugiés, à l'instar de Monsieur Hubert, un vieil homme arrivé dans des conditions semblables à eux et devenu, depuis, concierge dans la maison de transition où habitent les réfugiés à Miami. Il « [...] s'est incrusté dans les vieux murs humides et lézardés. Les années ont passé, il n'en est jamais parti, comme s'il craignait de devoir s'aventurer seul dans la vie »¹⁹⁰. Bien que la situation s'apaise une fois Alexis et Janine installés à Montréal, celle-ci n'en demeure pas moins dépassée et démunie : « C'est fou, se dit-elle, ici, je me sens comme une handicapée. Les gestes les plus simples, je ne sais plus comment les faire. Que tout cela est compliqué! »¹⁹¹.

L'évolution de Janine, qui souffre d'isolement et de solitude, rappelle celle de Marianna, livrée à elle-même dès que Sara a commencé à vieillir et à fréquenter l'école. Cette dynamique illustre bien ce que Leon et Rebecca Grinberg observent à

¹⁸⁹ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, op. cit., p. 34.

¹⁹⁰ *Ibidem*, p. 12.

¹⁹¹ *Ibidem*, p. 54.

propos des effets de la migration sur les adultes. Plus la personne qui migre est âgée, plus son intégration sociale dans le pays d'accueil se fera difficilement :

Si elle émigre à cause de circonstances défavorables ou pour suivre ses enfants pour ne pas rester seule, son malheur est grand : elle se sent régressivement dépendante comme un enfant, sans les espoirs et les potentialités que possèdent [sic] l'enfant pour grandir et obtenir de nouvelles choses¹⁹².

Faute de pouvoir contrecarrer ce processus, Marianna décide au moins de repartir et de couper le lien de dépendance qui l'unit à sa fille et surtout à sa petite-fille. Janine, en revanche, ne peut pas laisser son fils et son mari à Montréal. Aussi, plus nous progressons dans le récit, plus elle tend à s'effacer et à devenir un personnage secondaire, au profit d'Alexis qui, à la fin du roman, apparaît complètement tourné vers l'action et l'avenir. Percevant la faiblesse de sa mère qui éprouve beaucoup de difficultés à trouver sa place au Québec, Alexis prend la relève dans le dossier de son père. Il met sur pied avec ses amis de l'école un comité de soutien, et ensemble, ils entreprennent des démarches pour solliciter l'aide du personnel de l'école et de la communauté afin d'obtenir la libération de Raphaël. Leur entreprise est couronnée de succès et le père, enfin libéré, peut rejoindre le reste de sa famille à Montréal. Ce dénouement heureux correspond, selon Anne-Marie Chartier, à un scénario typique en littérature jeunesse : « Les parents [...] sont impuissants, indécis, dépassés et doivent être pris en charge par leurs enfants : façon de perpétuer le thème mythique de "l'enfant sauveur", qui puise dans sa faiblesse une force vitale irrésistible »¹⁹³.

Cependant, l'évolution des personnages illustre les transformations identitaires que connaissent de nombreux exilés. Bien que le roman pour adolescents *Alexis* ne soit

¹⁹² Grinberg, Leon et Rebecca Grinberg, *op. cit.*, p. 160.

¹⁹³ Chartier, Anne-Marie, « Isabelle Nières-Chevrel : Introduction à la littérature de jeunesse », *Strenæ*, n° 1, 2010, [En ligne], [<http://strenae.revues.org/91>], (6 août 2016).

pas, comme *La dot de Sara*, le pendant fictionnel d'une enquête sociologique, la manière dont Alexis et Janine réagissent à ce qu'ils vivent rend compte des effets distincts du déracinement et de l'immigration sur les enfants et sur les adultes. Pour Leon et Rebecca Grinberg, les expériences migratoires « [...] seront assimilées de différentes manières en fonction de l'âge [...] : ce ne sera pas la même chose pour des adolescents et des adultes jeunes qui ont beaucoup de temps à vivre que pour des personnes mûres qui ont une longue histoire passée »¹⁹⁴.

3.2 Étienne et Chimène : deux passeurs culturels

Certains personnages des deux romans étudiés se distinguent par la reconnaissance de l'importance qu'ils accordent à leur passé et à leurs racines, mais aussi par leur désir de s'intégrer à leur société d'accueil. Ce rapport à leur propre identité culturelle leur permet de faciliter l'intégration sociale et culturelle des autres personnages migrants qui les entourent. Ils les aident à s'inscrire dans un rapport au présent et à l'avenir, ils assument le rôle de *traducteur* (d'une culture vers l'autre). C'est notamment le cas d'Étienne, l'oncle d'Alexis, et de Chimène, l'amie de Marianna. L'un et l'autre servent de trait d'union entre la société d'origine (Haïti) et la société d'accueil (le Québec).

Étienne

Étienne est un personnage important dans le deuxième tome *Alexis, fils de Raphaël* en raison non seulement de l'aide et du soutien qu'il offre à sa sœur, Janine, et à son

¹⁹⁴ Grinberg, Leon et Rebecca Grinberg, *op. cit.*, p. 143.

neveu, Alexis, à leur arrivée à Montréal, mais aussi des rôles de passeur culturel et de mentor qu'il tient auprès du jeune héros.

Au départ, Alexis ne connaît que très peu de choses concernant cet oncle qui a quitté Haïti il y a de nombreuses années sans jamais y revenir. Cependant, une profonde amitié finit par les lier. Nous avons vu dans le premier chapitre que certains exilés haïtiens (comme l'oncle de Jérémie, l'ami d'Alexis) devenaient de parfaites caricatures en exhibant les signes d'une américanité de pacotille. Étienne, lui, n'a rien de ces êtres dénaturés. Au contraire, bien qu'il soit parfaitement installé et inséré socialement à Montréal, il ne tourne pas pour autant le dos à son passé. L'aide qu'il apporte à sa sœur et à son neveu en est sûrement la meilleure preuve. En fait, comme le constate Noëlle Sorin,

[1] a figure métisse par excellence est l'oncle Tienne, qui a immigré au Québec il y a fort longtemps et qui accueille généreusement Alexis et sa mère. La transmutation dont parlent Laplantine et Nouss (1997) est un processus qu'assume pleinement ce personnage pluriel, à la fois bien ancré dans la culture québécoise et assumant sa créolité. Il livre son passé haïtien relevant d'une mémoire collective positive à son neveu Alexis et l'aidera ainsi à se construire lui-même comme être métissé¹⁹⁵.

Fort de sa capacité à concilier son héritage haïtien et son insertion dans la société québécoise, Étienne joue effectivement un rôle crucial auprès d'Alexis : celui de passeur culturel. D'une part, Étienne n'hésite pas à parler de son passé en Haïti ou à faire référence à des composantes de la culture haïtienne au cours de ses échanges avec son neveu. Par exemple, il nomme Alexis « Boukman », et lorsque ce dernier lui demande des explications sur le choix de ce surnom, Étienne réagit promptement en lui disant : « Pourquoi? Pourquoi? Tu oses me demander pourquoi? Tu n'as rien

¹⁹⁵ Sorin, Noëlle, « Le métissage culturel : confrontation ou mélange? », dans Noëlle Sorin (dir.), *Imaginaires métissés en littérature pour la jeunesse*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2006, p. 44.

appris de l'histoire de ton pays, à ce que je vois! N'es-tu pas le chef de l'insurrection qui a mené à la libération des captifs de Key West?¹⁹⁶ » L'analogie, qui peut sembler obscure à bien des lecteurs, *a fortiori* les plus jeunes, est explicitée dans une note de bas de page où il est précisé que Boukman était un « [n]ègre marron (en fuite). L'un des chefs de la grande révolte des esclaves de 1791 qui a précédé la guerre de l'Indépendance haïtienne de 1804 »¹⁹⁷. Dès lors, nous percevons les multiples visées de la remarque d'Étienne : instruire son neveu, entretenir la mémoire de sa culture d'origine et lui rappeler l'importance de cette mémoire.

Cependant, Étienne ne fait pas que transmettre un héritage culturel à son neveu, il s'assure de faire la *traduction* des éléments culturels québécois lui permettant de passer d'une culture à l'autre. Le fait qu'il reconnaisse et accepte sa culture et son passé haïtiens ne l'empêche pas de s'être parfaitement intégré à sa société d'accueil. Il évolue à Montréal comme tous les autres citoyens de la ville. Comme il s'est bien adapté à la culture de Montréal et qu'il en comprend les différences par rapport à celle d'Haïti, il est en mesure d'expliquer à Alexis et à sa mère les spécificités de leur nouvel environnement. À titre d'exemple, lorsque son neveu s'inquiète qu'Étienne ne sera pas payé, car il a pris une semaine de vacances pour être capable de bien les accueillir et les installer, il lui répond : « Ne t'en fais pas, mon ami! Ce sont des vacances payées. Ici, c'est pas comme avec les grands dons, là-bas. Ceux qui m'emploient savent que, même lorsque je suis en congé, il me faut manger et payer les factures »¹⁹⁸. Ce rôle de trait d'union entre les cultures facilite grandement l'interculturalité d'Alexis, c'est-à-dire le processus grâce auquel l'adolescent s'approprie subjectivement différentes références culturelles irréductibles à l'une ou l'autre des cultures auxquelles elles renvoient.

¹⁹⁶ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, op. cit., p. 131.

¹⁹⁷ *Idem*.

¹⁹⁸ *Ibidem*, p. 145.

Étienne a vraiment à cœur d'aider à la transition de son neveu entre la sémiosphère haïtienne et la sémiosphère québécoise. Pour ce faire, il se soucie également d'agir comme un mentor, autrement dit, comme celui qui va permettre à l'adolescent de relever les défis qui l'attendent et de devenir à son tour un adulte. La figure du mentor est souvent présente dans les romans de formation et dans bon nombre de romans jeunesse. Dans *Alexis*, elle revêt un rôle particulier compte tenu du fait que le jeune héros est entouré de sa mère et que son père les rejoindra par la suite. Cependant, force est de reconnaître que Raphaël (le père) demeure « absent », même une fois arrivé à Montréal : hanté par les sévices qu'il a connus en prison, il n'interagit que peu avec son fils. Quant à Janine, nous avons vu que son importance dans le roman et son influence sur Alexis diminuaient après l'arrivée au Québec. Étienne devient un peu une figure de substitution et il faut reconnaître qu'il prend son rôle à cœur. Ainsi, il a déjà entrepris des démarches pour favoriser l'intégration de son neveu dans sa nouvelle école. À peine arrivés dans son appartement, il montre à Alexis un pupitre « [...] sur lequel l'attendent des dictionnaires et une collection de livres *Bescherelle*, un recueil de verbes, un dictionnaire de synonymes, *Les difficultés de la langue française* et une pile d'autres livres de toutes sortes »¹⁹⁹. Il s'informe si son neveu aime l'école, il se réjouit de sa réponse positive et l'avise aussitôt qu'il y est déjà inscrit. Il lui promet de l'inscrire également à des activités sportives telles que le soccer, un sport pratiqué aussi bien en Haïti qu'au Québec. Plus largement, Étienne offre ses conseils à son neveu et il n'hésite pas à intervenir dans certaines situations devenant même un médiateur entre le jeune adolescent et sa mère :

- Allez, Boukman, [...]. Il faut ménager ta mère. Elle m'a expliqué dans une de ses lettres que, sans le dire ouvertement, tu la rends responsable de tout ce qui vous est arrivé depuis deux ans. Tu lui adresses sans cesse des critiques, à ce qu'il paraît. Je ne veux pas te faire de reproches, mais ta mère est très courageuse. Quand je pense à votre aventure, je me demande si j'aurais pu faire preuve d'un tel courage. [...] Ça va. Tu seras un

¹⁹⁹ *Ibidem*, p. 139.

homme bientôt. Il faut apprendre à bien traiter les femmes, poursuit Étienne, qui fait résonner son rire dans l'appartement²⁰⁰.

Là encore, l'intervention d'Étienne a plusieurs visées. L'oncle d'Alexis commence par sermonner gentiment le jeune garçon en l'invitant à faire preuve de retenue vis-à-vis de sa mère, puis il enchaîne avec une remarque d'une portée beaucoup plus générale : « Tu seras un homme bientôt. Il faut apprendre à bien traiter les femmes »²⁰¹.

À cet égard, bien qu'il n'apparaisse qu'à la moitié du second tome du diptyque, Étienne a une valeur symbolique toute particulière dans le roman, non seulement parce qu'il exerce une influence décisive sur Alexis, mais aussi parce qu'il constitue un modèle masculin positif. Cela mérite d'être souligné, car nous avons bien mis en évidence le fait que dans *La dot de Sara*, les hommes sont décrits comme irresponsables, égoïstes et lâches. Au contraire, dans son roman destiné à un lectorat adolescent, Marie-Célie Agnant prend soin de (re)valoriser les figures masculines. Nous pouvons même dire que, sur ce point, *La dot de Sara* et *Alexis* « s'opposent » : dans le premier roman, Marie-Célie Agnant représente une lignée de femmes qui assurent la transmission mémorielle et assument les tâches nécessaires à la (sur)vie, les hommes n'ayant qu'un rôle de géniteurs; dans le second, Alexis s'inscrit dans le sillage de figures masculines héroïques (son père, mais aussi les pères de la République d'Haïti). En Floride, il est aidé et conseillé par le concierge Monsieur Hubert. Au Québec, il bénéficie du soutien précieux de son oncle Étienne. Certes, Alexis est aussi aidé par des femmes, dont sa mère, mais nous avons vu que le rôle de cette dernière perd de son importance à mesure qu'Alexis quitte l'enfance. Nous sommes bien loin de la place cruciale d'un personnage comme Marianna dans la vie de sa petite-fille, mais aussi de la place décisive qu'occupe Chimène auprès de la narratrice dans *La dot de Sara*.

²⁰⁰ *Ibidem*, p. 141-142.

²⁰¹ *Ibidem*, p. 142.

Chimène

Chimène joue un rôle très semblable à celui d'Étienne dans la vie de Marianna. Bien plus qu'une simple amie, elle permet à Marianna de s'adapter à sa nouvelle vie à Montréal. Chimène, gentiment surnommée « Mèmène », et Marianna se connaissent depuis leur jeunesse en Haïti, quand elles habitaient aux Mombins. Lorsque les deux femmes se retrouvent à Montréal, elles deviennent de grandes amies. Marianna se sent très proche de Chimène, car elles partagent un parcours semblable et ont de nombreux points en commun. Mèmène, tout comme la narratrice, est arrivée à Montréal à la suite de la naissance de sa petite-fille pour aider sa fille. Elles sont toutes les deux grands-mères, donc assez âgées, elles ont tout abandonné en Haïti pour venir en aide à leur fille à Montréal. Ces éléments communs de leur vie respective les rapprochent, elles se sentent mutuellement comprises l'une de l'autre, et au fil des années, un fort lien les unit.

Chimène est une gourmande, dans tous les sens du terme. Elle « [...] veut tout simplement gober la vie »²⁰². Animée par une authentique joie de vivre, elle est considérée par tous ceux qui la côtoient comme un « boute-en-train »²⁰³, y compris par Giselle, d'abord distante, mais qui « [...] fini[t] par l'aimer beaucoup [...] »²⁰⁴. Elle fait également preuve de courage, comme la plupart des femmes haïtiennes représentées par Marie-Célie Agnant dans ses romans. Elle souhaite notamment apprendre à lire et à écrire malgré son âge avancé et en dépit du fait que sa fille, Denise, n'aime pas qu'elle aille au centre d'alphabétisation. Denise craint sans doute qu'un jour sa mère veuille repartir en Haïti, mais « [...] Mèmène veut tout voir et tout savoir. Elle n'en finit plus de faire des expériences, de mordre à belles dents dans tout

²⁰² Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 102.

²⁰³ *Idem.*

²⁰⁴ *Idem.*

ce qui a bon goût en attendant de pouvoir "faire ses paquets et décamper" comme elle se plaît toujours à le dire »²⁰⁵.

Marianna et Chimène peuvent être comparées aux deux faces d'une même médaille, tant leurs parcours et leurs expériences de femmes, de mères et d'exilées haïtiennes sont semblables. Cependant, elles se distinguent par leur manière de réagir à ce qui compose leur existence. Chimène semble faire preuve en tout temps d'un indéfectible mélange de joie de vivre et d'optimisme. Elle est perçue par Marianna comme « [...] le genre de femmes qui peuvent tondre un œuf ou faire japper un poisson. Il n'y a rien à son épreuve [...] »²⁰⁶. C'est justement grâce à son énergie, à son entrain et à sa bonne humeur qu'elle aide Marianna à vaincre sa passivité, ses craintes et son enfermement dans ses habitudes :

[...] Chimène appears as a point of connection, almost a mirror of Marianna, having faced the same cultural shocks and transitions. Initially, Chimène validates Marianna's links to her past and her ancestry as they reminisce about Haïti together, and attend a Haitian immigrant club together. However, Chimène also pushes Marianna to explore other connections²⁰⁷.

Marianna le reconnaît elle-même plus tard en affirmant : « Cette rencontre avec Mèmène a complètement changé ma vie. C'est elle qui, malgré ses tourments, m'a sauvée de mon ennui. Je sentais que j'avais trouvé une compagne »²⁰⁸.

La narratrice a aussi trouvé celle qui va l'amener à s'aventurer au-delà des frontières du microcosme haïtien à Montréal. Chimène a un pied dans la culture québécoise et, à

²⁰⁵ *Ibidem*, p. 104.

²⁰⁶ *Ibidem*, p. 84.

²⁰⁷ Schultz, Kennedy M., « Moving Forward With the Past: History and Identity in Marie-Celie Agnant's *La Dot de Sara* », *New Prairies Press*, vol. 36, n° 1, 2006, 10.

²⁰⁸ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, *op. cit.*, p. 80.

l'instar d'Étienne vis-à-vis d'Alexis, elle exerce une influence positive sur Marianna en servant de passeur culturel entre les sémiosphères haïtienne et québécoise : « [...] petit à petit, grâce à Chimène, j'ai commencé à vivre une réalité différente, faite de choses autres que mes rêves, mes chimères comme le prétend Giselle, et les histoires que nous nous contons Sara et moi »²⁰⁹. C'est effectivement son amie qui l'encourage à garder des enfants pour amasser un petit pécule, au lieu de rester toute la journée à s'ennuyer, ou qui l'incite à vivre de nouvelles expériences comme utiliser le métro :

- Moi je le trouve fantastique. Ça va si vite. En un rien de temps, on peut parcourir toute la ville. Et tous ces édifices sous la terre, tu ne trouves pas cela extraordinaire, creuser ainsi dans le ventre de la terre pour y planter des maisons, des magasins, des restaurants! Lorsque l'homme veut bien utiliser son cerveau, il fait des miracles, tu ne crois pas? Viens avec moi, il y a une station où l'on trouve de la nourriture de tous les pays. C'est comme voyager un peu partout²¹⁰.

Comparativement à Marianna, réfugiée, pour ne pas dire recluse, dans le cocon familial, Chimène a des allures d'exploratrice, de conquérante. Non seulement elle s'aventure dans des lieux inconnus de sa ville d'adoption, mais elle savoure aussi sa dimension cosmopolite. Chimène, sans renier son passé ni son ancrage dans la culture haïtienne, franchit allègrement les frontières et renégocie les déterminants de son identité. Cette ouverture au monde fait de l'amie de la narratrice, au même titre qu'Étienne dans *Alexis*, une figure de passeur culturel : « [w]hile representing a connection to Marianna's past, Chimène displays a level of integration into Montreal society that Marianna had previously refused to accept »²¹¹. D'ailleurs, le décès de Chimène constitue l'un des signes annonciateurs du retour de Marianna en Haïti. La

²⁰⁹ *Ibidem*, p. 81.

²¹⁰ *Ibidem*, p. 134.

²¹¹ Schultz, Kennedy M., *op. cit.*, p. 10.

perte de cette amie est irrémédiable, et Marianna constate, quotidiennement, que « [l]e vide qu'elle a laissé est terrible »²¹².

3.3 Sara Blanchot et Giselle, des personnages renouant avec leur passé et leurs racines

Alexis et *La dot de Sara* ont également en commun de mettre en scène des personnages dont l'identité est incertaine, dans la mesure où une partie de cette identité est occultée ou refoulée. Dans les deux romans, le contact avec d'autres personnages originaires de la sémiosphère haïtienne les amènent peu à peu à (re)découvrir un passé et des liens avec leur culture d'origine, et à se les approprier. C'est exactement ce que vivent Sara Blanchot, l'amie d'Alexis, et Giselle, la fille de Marianna. L'une comme l'autre avaient rejeté une certaine part d'elles-mêmes avec laquelle elles ont fini par renouer au fil du temps et de leurs échanges avec les autres, principalement Alexis pour Sara Blanchot et Marianna pour Giselle.

Sara Blanchot

Lorsqu'Alexis fait ses premiers pas dans sa nouvelle école montréalaise, il est accueilli chaleureusement par les élèves de son groupe, et surtout par Sara Blanchot, une jeune fille d'origine haïtienne également. D'emblée, les deux adolescents éprouvent des sentiments contradictoires l'un envers l'autre : Sara, notamment, « [...] n'arriv[e] à comprendre comment Alexis [peut] tant lui ressembler et parler un

²¹² Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 151.

langage qui lui [est] si étranger »²¹³. De son côté, Alexis est « [...] stupéfait de l'ignorance dont fai[t] preuve sa nouvelle amie en tout ce qui concern[e] Haïti »²¹⁴. Cela donne lieu à certaines scènes cocasses, comme celle où le jeune héros avoue à la jeune fille qu'il aimerait bien l'épouser. En réponse, Sara éclate de rire et souligne à quel point Alexis et elle ne partagent pas du tout les mêmes repères culturels : « Premièrement, personne n'est obligé de se marier. Deuxièmement, tu en connais beaucoup des filles qui pensent à se marier à quatorze ou quinze ans?²¹⁵ » L'adolescent répond candidement qu'il en connaît beaucoup à la Ruche, en Haïti.

Ces différences n'empêchent nullement Sara d'être, dès leur rencontre, très intriguée par Alexis et de tenter de percer le mystère, l'énigme qu'il représente à ses yeux. La lecture du journal intime d'Alexis, que ce dernier lui a confié, lui fait franchir cette invisible frontière qui la « séparait » du garçon : « [...] elle s'était encore plus rapprochée d'Alexis. Elle avait fait siennes ses angoisses et ses préoccupations quant au sort de son père »²¹⁶. En fait, si la lecture de ce journal provoque un tel retentissement chez la jeune fille, c'est parce qu'elle la convie à découvrir une part inconnue d'elle-même. Sara commence peu à peu à renouer avec ses racines haïtiennes. La jeune fille est effectivement persuadée qu'Haïti est une île maudite en raison de tous les préjugés que ses parents entretiennent à l'égard de leur pays natal. Aussi, est-elle très fermée lorsqu'Alexis tente de lui en parler et de lui vanter la beauté de son île. Le jeune garçon découvre rapidement que les réticences de son amie sont le fruit de son ignorance : « Sara Blanchot connaissait bien peu de choses, pour ne pas dire presque rien, de ce pays d'où étaient partis ses parents »²¹⁷. Pire, elle

²¹³ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël, op. cit.*, p. 163.

²¹⁴ *Idem.*

²¹⁵ *Ibidem*, p. 214.

²¹⁶ *Ibidem*, p. 164.

²¹⁷ *Ibidem*, p. 167.

a entendu depuis sa plus tendre enfance qu'Haïti n'est « [...] rien d'autre que vaudou, magie, carnaval, farniente et ignorance sans bornes d'un peuple d'analphabètes »²¹⁸.

Régine Robin explique que la mémoire joue un rôle de grande importance chez l'individu, celle-ci « [...] oscille entre le silence, l'amnésie, la reconstruction imaginaire et le détail intensément revivifié »²¹⁹. Cette mémoire identitaire permet de se définir en tant qu'individu et de donner un sens au passé, qu'il s'agisse d'un « [...] passé fixé, conservé, magnifié, commémoré; passé haï que l'on veut oublier, que l'on refoule »²²⁰. Au discours de la mère de Sara, qui a opté pour l'amnésie et le refoulement de son passé, Alexis oppose le sien, qui valorise une foule de *détails intensément revivifiés* et un passé conservé, voire magnifié :

- Il m'arrive de me réveiller la nuit et d'entendre le chant de mes tourterelles ou encore des ramiers dans les bois. Pas loin de mon village, il y a une rivière aux eaux tumultueuses, on l'appelle Mousseline. Et, dans un autre village, on organise des combats de coqs. Ce village s'appelle Kalinda. Tu vois comment les villages ont de beaux noms; comme des noms de personnes. Kalinda est entouré de palmiers, si hauts qu'on dirait qu'ils griffent le ciel.²²¹

Même si elle ne peut qu'*imaginer* ce que décrit Alexis, l'adolescente n'en est pas moins profondément bouleversée, car, comme le confirme la psychologue de l'école, « [...] il manquait à Sara une part importante d'elle-même. Elle vient de la découvrir et elle y tient »²²². Aussi, bien que sa mère lui interdise de fréquenter son nouvel ami, la jeune fille propose de mettre en place un projet de soutien à la libération de Raphaël et s'engage pleinement dans cette entreprise : « [...] il était loin, à présent, le

²¹⁸ *Ibidem*, p. 168.

²¹⁹ Robin, Régine, *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors lieu*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers du discours », 1989, p. 55.

²²⁰ *Ibidem*, p. 59.

²²¹ Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, *op. cit.*, p. 167.

²²² *Ibidem*, p. 191.

temps où elle affirmait, d'un air dégoûté, qu'il n'y avait vraiment rien à faire avec cette île. Un amour naissant pour Haïti se manifestait chez elle avec une grande fébrilité »²²³. L'évolution de Sara peut être qualifiée de véritable métamorphose tant elle est rapide et profonde. À la fin du roman, d'ailleurs, elle se donne comme mission de faire tomber les préjugés de sa propre mère en partant « [...] à l'assaut [de son] donjon »²²⁴.

Le *revirement identitaire* opéré par Sara, de même que la conclusion du roman, ont assurément une valeur doxique. Il n'est pas anodin non plus que Marie-Célie Agnant fasse entendre un discours d'autorité (celui d'une psychologue) au moment d'expliquer à la mère de Sara que sa fille *doit* renouer avec ses origines. De ce point de vue, *Alexis* souscrit aux principes fondamentaux du roman jeunesse en proposant une fin heureuse, en représentant des modèles positifs, tout en transmettant un certain nombre de *valeurs*.

Comme nous le verrons dans un instant, Marie-Célie Agnant s'affranchit de ces « contraintes » dans *La dot de Sara*. Même si Giselle développe progressivement une relation apaisée avec sa culture d'origine, son évolution est nettement moins spectaculaire que celle de Sara Blanchot et demeure contrastée.

Giselle

À la différence de Sara Blanchot qui n'est pas née en Haïti et qui a été coupée de ses racines un peu malgré elle par ses parents, Giselle, la fille de Marianna, est née là-bas

²²³ *Ibidem*, p. 168.

²²⁴ *Ibidem*, p. 221.

et a décidé de son propre chef de mettre une croix sur son passé haïtien lorsqu'elle est partie pour le Québec. En coupant le lien avec Haïti, Giselle prend également ses distances avec sa mère, avec laquelle elle entretient une relation tendue et difficile. L'incompréhension mutuelle provient en grande partie du rapport distinct qu'elles ont, l'une et l'autre, avec Haïti. Marianna ne se prive d'ailleurs pas de dire que sa fille lui est étrangère et qu'elle a l'impression de ne pas partager les mêmes racines : « Giselle a beau être née tout comme moi aux Mombins, elle n'est pas de là-bas »²²⁵. Or, le gouffre qui sépare la mère et la fille est ancien et profond :

Avec Giselle, dès l'adolescence, j'étais sûre d'avoir raté le bateau. [...] puis ce séjour en pension chez les sœurs, à la capitale, avec toutes ces filles aux grands airs, avait fini par faire d'elle presque une étrangère, une précieuse qui trouvait même un peu étrange que ce soit moi sa mère. [...] Giselle avait quinze ans, je m'en souviens comme d'aujourd'hui, lorsque je sentis que je la perdais. Nous arrivions à peine à communiquer. Son monde déjà n'était plus le mien²²⁶.

En fait, ce conflit intergénérationnel recèle un affrontement entre deux visions du monde et de la vie. Si Marianna ressent l'attitude et les choix de sa fille comme une trahison, c'est parce qu'en aspirant à une vie meilleure, et en étant prête à quitter Haïti pour l'obtenir, Giselle tourne le dos à un monde traditionnel, inscrit dans un autre rapport au temps, le monde que Marianne retrouve à la fin du roman. Dès lors, Giselle ne peut que lui apparaître comme une ambitieuse qui « [...] voulait voler plus loin que le ciel, beaucoup plus loin que ne lui permettaient ses ailes »²²⁷. Cette métaphore nous ramène à la mythologie grecque, nous rappelant la fin tragique d'Icare, qui ne respectant pas les instructions de son père et volant trop haut dans le ciel, près du soleil, mourût noyé dans la mer.

²²⁵ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 60.

²²⁶ *Ibidem*, p. 29.

²²⁷ *Idem*.

Bien que Giselle ne renonce jamais au mode de vie qu'elle découvre à Montréal et qu'il soit impensable pour elle de retourner vivre comme sa mère aux Mombins, elle pose un regard plus nuancé sur sa vie, ses décisions, ses opinions et ses croyances au fur et à mesure du récit. D'une part, elle fait preuve de prévenance et de sollicitude à l'égard de sa mère. D'autre part, les discussions parfois houleuses qu'elle a avec Marianna remettent cette dernière en question et la contraignent à assumer ses propres choix :

Je ne te retiens pas, Marianna. Sara est assez grande maintenant. Je trouverai les moyens de m'arranger. [...] Moi je ne cherche pas de midi à quatorze heures. Tu crois que je peux passer mon temps à me plaindre le ventre plein et à soupirer avec toi après les Mombins? Je n'ai jamais entendu dire que l'on pouvait vivre en même temps sous deux cieux²²⁸.

De prime abord, ces paroles semblent être celles d'une fille ingrate et égoïste. Pourtant, elles forcent Marianna à ne plus justifier son mal de vivre montréalais en invoquant la nécessité d'être présente pour Sara. Elles lui rappellent aussi le caractère factice, pour ne pas dire hypocrite, du discours de certains immigrants qui se complaisent dans la nostalgie d'un ailleurs qu'ils n'ont parfois pas connu eux-mêmes tout en profitant des conditions de vie offertes à Montréal. Cette idée est d'ailleurs reprise avec force un peu plus loin, dans le roman, lorsque Giselle enterre définitivement l'espoir de Marianna de voir sa fille revenir aux Mombins :

Il y a des chemins que l'on ne refait pas à l'envers, tout comme il y a des choses que l'on ne choisit pas de faire, mais qui se font, arrivent ainsi, comme si nous n'y étions pour rien ou comme si une main invisible faisait aller des aiguilles, tissant autour de nous des filets qui ne sont rien d'autre que le fil de notre existence [...]²²⁹.

²²⁸ *Ibidem*, p. 55.

²²⁹ *Ibidem*, p. 63.

Cependant, même si au départ, Giselle résiste à sa mère lui reprochant « [...] de [s']enfermer dans le passé »²³⁰, elle finit par se laisser attendrir avec les années qui passent :

Slowly, especially as she begins to feel excluded from the growing bond between her daughter and her mother, Giselle exhibits a new sympathy for and interest in the stories from her homeland and is finally able to explain to Marianna that her apparent rejection of her mother's narratives served as a way to protect herself. The stories ultimately result in a positive transformation for Giselle as she acknowledges : « J'ai aussi appris à voir le monde autrement grâce à toi... Tu n'as pas été que la gardienne de ma fille, tu as été la gardienne de mon équilibre »²³¹.

Enfin, Giselle renonce à persuader sa mère qu'elle ne retournera pas en Haïti, elle accepte le désir de Marianna de quitter Montréal après y avoir passé vingt années : « C'est contre mon gré que je respecte ton vœu, Marianna : pas de larmes, pas de cris. Mais rien ne pourra te remplacer. [...] Il m'a fallu toutes ces années pour comprendre l'ampleur du sacrifice de ta vie pour moi, Marianna »²³². En faisant cette confidence à sa mère, Giselle vient rétablir la communication avec Marianna, elle reconnaît qu'elles sont toutes les deux différentes, qu'elles pensent différemment et qu'elles n'ont pas toujours les mêmes idées et opinions, sans pourtant qu'une ait plus raison que l'autre. Après des années, Giselle a enfin compris tous les efforts et les sacrifices que Marianna a faits pour lui offrir une éducation de qualité afin qu'elle puisse être en mesure de gagner décemment sa vie. Elle lui avoue toute sa gratitude et sa reconnaissance, et elle admet que sa mère a, pendant toutes ces années, joué un rôle important dans sa vie comme dans celle de sa fille, Sara. C'est donc en paix avec sa fille et avec elle-même que Marianna peut envisager son retour en Haïti.

²³⁰ *Ibidem*, p. 40.

²³¹ Proulx, Patrice J., « Bearing Witness and Transmitting Memory in the Works of Marie-Célie Agnant », *Quebec Studies*, n° 39, 2005, p. 44.

²³² Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, *op. cit.*, p. 161.

3.4 Sara, un personnage à l'identité métissée

Enfin, certains personnages deviennent, au fil du temps, des *êtres hybrides* à force d'être en contact avec des individus provenant de différentes sémiosphères. Leur identité culturelle est redéfinie grâce à l'apport de composantes culturelles qui relèvent d'autres cultures que celle dont ils sont issus. Alexis, Étienne, mais aussi Sara (la petite-fille de Marianna) sont les parfaits exemples de ces individus dont l'identité culturelle est sans cesse en construction, comme l'explique Vinsonneau. Ils sont des *êtres de frontière* qui s'adaptent aux différentes cultures qu'ils sont amenés à découvrir et sont capables de tisser des liens entre elles. À la différence d'Étienne, cependant, Sara n'a pas vraiment un rôle de passeur culturel, même si elle contribue à faire évoluer sa grand-mère. De plus, comme nous l'avons expliqué plus haut, elle n'a pas vraiment le statut de personnage principal. C'est pourquoi nous avons décidé d'examiner ses caractéristiques dans une section spécifique.

À la différence d'Alexis, Sara, la petite-fille de Marianna, est née à Montréal et ne s'est jamais rendue en Haïti. Tout ce que Sara connaît de ce pays et de cette culture est ce que sa grand-mère a partagé avec elle. Ainsi, bien qu'évoluant dans la sémiosphère québécoise, Sara a intégré à son identité culturelle des composantes culturelles haïtiennes qui lui ont été transmises par Marianna. Dès le début du roman *La dot de Sara*, nous constatons qu'un lien très fort unit cette grand-mère à sa petite-fille. Comme l'explique Kennedy M. Schultz, à son arrivée à Montréal, Marianna, pour être en mesure d'aller de l'avant, doit redéfinir qui elle est afin de faire valoir la place et la valeur de l'héritage qu'elle souhaite léguer à sa petite-fille. C'est pourquoi

[t]he novel begins with an immediate establishment of the boundaries of Marianna's identity. She speaks first of Sara, her new granddaughter, and

then recalls her own grandmother, Aïda, commenting on the resemblances between these two women of such different generations. Marianna's association of these two women establishes a clear lineage within which she might place herself²³³.

Sara est le prolongement de plusieurs générations de femmes, l'aboutissement de la lignée familiale de Marianna. Aussi, tout au long du roman, Marie-Célie Agnant emploie une métaphore du « fil de la vie » qui unit Marianna à sa petite-fille : « Sara, Aïda, à travers moi, à travers toi, la même racine, le même fil, la même vie : rien ne change sous ce ciel, sauf les apparences. La vie, tu sais, n'est rien qu'un long fil que l'on tire et qui s'en va et qui revient, sans cesse, toujours le même fil »²³⁴. Et c'est pour sa petite-fille que Marianna a accepté de venir à Montréal, car plus que tout, elle souhaite lui transmettre un savoir familial et culturel. Celle-ci accepte ce rôle traditionnellement tenu par les femmes dans la culture haïtienne « [...] as carriers of and those responsible for transmission of the cultural heritage of their homeland and educating the young generations about beliefs, norms, and values of community life »²³⁵. Sara est une enfant curieuse qui presse Marianna de questions lui donnant « [...] l'impression de raccommoder une mémoire trouée, avec au fond cette image qui [la] hantait, que j'avais beau décrire et peindre à Sara, mais qu'elle n'arrivait pas, pauvre enfant, à saisir tout à fait »²³⁶. Alors qu'au départ, Marianna avait l'intention de rester seulement cinq mois, le temps que Giselle sèvre la petite, elle finit par perdre le compte des jours et elle oublie son désir de quitter Montréal, car sa petite-fille « [...] de plus en plus, lutte ferme pour faire le vide autour [d'elle]. Comme une petite fée, elle s'applique à tout effacer de [s]a mémoire »²³⁷.

²³³ Schultz, Kennedy M., *op. cit.*, p. 6.

²³⁴ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, *op. cit.*, p. 16.

²³⁵ Berger, Roni, *Immigrant Women Tell Their Stories*, New York, Haworth, 2004, p. 20.

²³⁶ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, *op. cit.*, p. 23.

²³⁷ *Ibidem*, p. 38.

Pour Marianna, sa petite-fille est le centre de son univers, et lorsque Giselle décide qu'il est temps de la sortir des jupes de sa grand-mère et de l'envoyer à l'école, Marianna se sent très seule :

Et moi, comme un moulin fou, je tourne tout le jour, ne sachant plus à quoi employer mes bras qui ne savaient rien faire d'autre que de bercer Sara. Impatiente, je guette chaque jour l'heure de son retour. Et tandis que tout autour de moi s'effrite, Sara découvre un autre univers, celui des petits enfants qui comme elle fréquentent la maternelle. Sa mère a raison, elle s'épanouit²³⁸.

Comme l'explique Patrice J. Proulx « [f] or the protagonist of *La dot de Sara*, entrusting her life story to her granddaughter not only enables her to situate herself within her new framing as immigrant in her country of emigration, but also gives shape to her emergence as subject »²³⁹. C'est donc en se donnant cette mission de transmettre son héritage, un savoir familial et culturel, que Marianna peut redéfinir son identité culturelle et trouver sa place dans la société québécoise. La narratrice caresse le projet de retourner en Haïti et d'y emmener Sara. Elle souhaite lui montrer son pays, mais comme Giselle ne veut pas, Marianna « [...] [a] décidé de rester pour être là, pour elle [Sara] »²⁴⁰. Alors, elle dorlote sa petite-fille et en profite pour partager avec elle tous ses souvenirs de là-bas et pour lui apprendre la langue créole.

Cependant, Sara a beau être l'héritière de cette lignée de femmes haïtiennes, elle ne pense pas nécessairement comme sa grand-mère et n'hésite pas à lui en faire part : « Ne parle pas ainsi, grand-maman! [...] Ils n'avaient plus qu'à vous mettre sur une étagère, ma foi! Moi je refuse de savoir coudre et faire à manger! Et personne ne

²³⁸ *Ibidem*, p. 59.

²³⁹ Proulx, Patrice J., *op. cit.*, p. 45.

²⁴⁰ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, *op. cit.*, p. 98.

pourra m'y obliger!²⁴¹ » Aussi, lorsqu'un beau jour, Marianna lui parle de se marier, Sara s'emporte. Elle aura bientôt vingt ans, et Marianna espère seulement que sa petite-fille se mariera avant son retour en Haïti. Elle veut emporter avec elle l'image de Sara dans une belle robe blanche et le son des cloches de l'église. La jeune femme se défend très bien lorsque sa grand-mère lui en parle : « Ça ne va pas grand-maman? [...] Je n'ai même pas encore vingt ans et tu veux déjà m'enfermer pour toute la vie dans une prison avec un homme »²⁴². Sara en rajoute encore en disant à Marianna : « Tu vois, grand-maman, ici, on n'est pas à l'Anse-aux-Mombins, on ne s'occupe pas du mariage des autres, on cherche à se marier même si on est vieux et on peut aussi se marier avec quelqu'un du même sexe »²⁴³. Marianna est complètement abasourdie et craint de ne plus comprendre « [...] le langage de [s]a propre petite-fille »²⁴⁴. Lorsqu'elle questionne Sara afin de savoir si elle aura des enfants, celle-ci lui répond : « Je ne suis pas une petite fille, Man Mia. Pour avoir un enfant, tout ce qu'il faut c'est un homme. Et de plus, avec la science, aujourd'hui, on peut même s'en passer »²⁴⁵. La jeune femme « [...] [l'] entraîne alors dans une de ses explications compliquées sur les bébés que l'on fabrique en laboratoire, la sexualité réinventée, un flot de paroles auxquelles [Marianna] ne comprend goutte »²⁴⁶. Cette façon qu'a Sara de répondre à sa grand-mère constitue une

[...] revelation of the cultural differences that belie the two women: while Marianna is intent on enfolding Sara into her lineage-based Haitian identity, Sara's life experiences differ greatly from her grandmother's and she may not reflect the same perspectives²⁴⁷.

²⁴¹ *Ibidem*, p. 19.

²⁴² *Ibidem*, p. 136.

²⁴³ *Ibidem*, p. 137.

²⁴⁴ *Idem*.

²⁴⁵ *Ibidem*, p. 139.

²⁴⁶ *Idem*.

²⁴⁷ Schultz, Kennedy M., *op. cit.*, p. 11.

Sara fait découvrir à sa grand-mère une autre réalité que celle qu'elle connaît. Elle est un lien entre la tradition et la modernité. À ce titre, elle est le parfait exemple d'un *être hybride*. Vivant à la frontière de la sémiosphère québécoise, elle a intégré les composantes culturelles de la sémiosphère haïtienne que sa grand-mère lui a transmises en en conservant une part et en rejetant une autre. Elle s'affirme en tant qu'individu ayant harmonieusement construit au fil du temps sa propre identité culturelle composite.

Après la mort de Chimène, Marianna s'aperçoit que sa petite-fille n'est pas souvent à la maison et qu'elle mène sa propre vie pour être libre et indépendante. C'est le signal, pour Marianna, que le temps est venu de rentrer aux Mombins. Ce départ ne constitue pourtant pas une rupture irréversible puisque Sara confie à sa grand-mère qu'elle fera à son tour le voyage en Haïti : « Pas une larme, pas un cri, grand-maman, promis, juré. Ce ne serait pas juste de pleurer, je le sais. De toute façon, avant longtemps, je viendrai te voir, à la ruelle Pistache ou aux Mombins, peu importe, je viendrai »²⁴⁸. Le lien intergénérationnel et interculturel n'est pas rompu. Au contraire, la déclaration de Sara et l'espoir qu'elle fait naître chez Marianna constituent « [...] a gesture which would open up a space allowing them to continue their story in the grandmother's home territory »²⁴⁹.

²⁴⁸ Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, op. cit., p. 170.

²⁴⁹ Proulx, Patrice J., op. cit., p. 45.

CONCLUSION

De nos jours, la littérature québécoise contemporaine peut se définir comme « [...] une littérature arborescente aux identités multiples »²⁵⁰. Comme nous l'avons montré dans le premier chapitre, les écritures migrantes ont permis l'éclatement du récit monoréférentiel et favorisé la pluralité des voix s'exprimant sur la scène littéraire du Québec. L'émergence des écritures migrantes a dynamisé les échanges culturels en offrant une vitalité renouvelée à la question identitaire. En ce sens, nous adhérons aux propos de Clément Moisan, selon qui « [...] la culture et la littérature québécoises participent à cette mutation des sociétés qu'impose la diversité culturelle dans l'univers de la mondialisation »²⁵¹.

Bien qu'un grand nombre de recherches et de travaux portent sur le corpus « migrant », les écritures migrantes destinées à la jeunesse suscitent encore un plus faible intérêt. Nous attribuons cette absence de recherches approfondies dans ce domaine de la littérature en partie au fait que la littérature jeunesse a longtemps subi un manque de considération, car elle était considérée comme une forme de paralittérature ou de littérature mineure²⁵². Rappelons, toutefois, qu'aujourd'hui de nombreux chercheurs et spécialistes de la littérature reconnaissent sa légitimité et sa valeur. Nous avons donc jugé pertinent et original de nous intéresser à la dynamique de l'identité culturelle en comparant un roman pour adultes et un roman pour adolescents, d'un même auteur, s'inscrivant dans le corpus des écritures migrantes.

²⁵⁰ Giguère, Suzanne, *Passeurs culturels : une littérature en mutation*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture; Presses de l'Université Laval, coll. « Échanges culturels », 2001, p. 17.

²⁵¹ Moisan, Clément, *Écritures migrantes et identités culturelles*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2008, p. 134.

²⁵² Rudd, David, (dir.), *The Routledge Companion to Children's Literature*, Londres, Routledge, 2010, p. XIII.

Le choix de Marie-Célie Agnant s'est imposé rapidement, car elle est l'une des rares écrivain(e)s migrant(e)s à écrire aussi bien pour ces deux types de lectorat. De plus, son travail littéraire porte essentiellement sur l'expérience migratoire, l'exil et la question identitaire.

Dans notre premier chapitre, nous avons présenté deux théories sur l'identité culturelle, celle de Youri Lotman et celle de Geneviève Vinsonneau, grâce auxquelles nous avons établi les fondements théoriques de notre analyse littéraire. Ainsi, partant du postulat que l'identité culturelle correspond à une conception dynamique et qu'elle est en constante renégociation, nous avons exposé le traitement de la question identitaire dans les écritures migrantes selon qu'elles s'adressent à un lectorat adulte ou adolescent. Nous avons relevé les caractéristiques et les contraintes spécifiques à la littérature jeunesse. Puis nous avons illustré l'importance de la question identitaire dans l'œuvre narrative de Marie-Célie Agnant quel que soit le lectorat auquel elle s'adresse.

Dans notre deuxième chapitre, nous avons analysé la dynamique de l'identité culturelle des personnages principaux de notre corpus en fonction de leur trajectoire à travers différentes sémiosphères. Nous avons constaté les transformations identitaires d'Alexis et de Marianna selon leur rapport à l'espace, à la langue et aux valeurs des sémiosphères dans lesquelles ils ont été amenés à évoluer. Ainsi, la trajectoire d'Alexis représente une conception linéaire du temps où le point de départ (Haïti), est différent du point d'arrivée (Montréal), alors que la trajectoire de Marianna correspond à une conception cyclique du temps où le point de départ et le point d'arrivée (Haïti) coïncident. Les déplacements à travers les diverses sémiosphères (haïtienne, américaine et québécoise) de nos personnages principaux reflètent bien l'évolution des déterminants principaux de leur identité culturelle (rapport à l'espace, à la langue et aux valeurs). Par ailleurs, cette analyse comparative du roman pour

adultes et du roman pour adolescents a permis de mettre en lumière les convergences et les divergences dans le traitement de certains thèmes tels que la représentation masculine, le modèle paternel, l'inégale aptitude à l'immigration, le rapport à l'argent, l'avenir et la mort.

Dans notre troisième chapitre, nous avons étudié les interactions sociales entre les personnages principaux et certains personnages secondaires. Ainsi, nous avons constaté que les personnages qui gravitent autour d'Alexis et de Marianna jouent un rôle important dans les transformations identitaires des personnages principaux. Inversement, Alexis et Marianna exercent également une influence sur certains personnages et les amènent à intégrer ou à rejeter certaines composantes culturelles. En analysant ces personnages secondaires, nous avons établi une typologie des personnages qui se retrouvent autant dans le roman pour adultes que dans celui pour adolescents et nous avons ainsi esquissé un portrait de la variété des rapports possibles à l'identité culturelle. Comme le démontre notre analyse, certains personnages jouent un rôle très important auprès des autres personnages les aidant à s'intégrer à leur nouvel environnement, ces personnages sont des passeurs culturels, ils permettent la *traduction* d'une culture à l'autre pour les nouveaux arrivants. C'est notamment le rôle qu'a joué Étienne pour Alexis dans le roman pour adolescents et celui qu'a tenu Chimène pour Marianna dans le roman pour adultes. Alexis, héros du roman éponyme, et Sara, la petite-fille de Marianna sont de parfaits exemples d'*être de frontière* ou d'*être hybride*, c'est-à-dire d'individus ayant subi des « [...] brassages, [des] interférences et [des] phénomènes d'imbrication culturels »²⁵³. Ces deux personnages ont fait l'intégration au sein de leur identité culturelle de nombreuses composantes culturelles provenant de plus d'une culture. En effet, à la

²⁵³ Létourneau, Jocelyn, « L'altérité chantée, l'altérité vécue : conceptualiser l'échange culturel dans le Québec contemporain », dans Pierre Ouellet (dir.), *Le soi et l'autre : l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, CELAT : Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2003, p. 439.

fin du roman, Alexis est bien intégré à la société québécoise et il aide son amie, Sara Blanchot, à renouer avec ses racines haïtiennes. Le jeune héros constitue un parfait *être de frontière* puisqu'il se situe à la frontière de la sémiosphère québécoise tout en ne reniant pas ses composantes culturelles haïtiennes. Il en est de même pour Sara, car elle vit à la frontière de la sémiosphère québécoise, ayant intégré les composantes culturelles de la sémiosphère haïtienne que sa grand-mère lui a transmises en conservant une part et en rejetant une autre. Elle s'affirme en tant qu'individu ayant construit au fil du temps sa propre identité culturelle. Alexis et Sara sont des êtres dont l'identité culturelle est très riche en possibilités puisqu'ils n'hésitent pas « [...] à ajouter à leurs stocks de références de nouvelles références qui proviennent d'autres cultures, [et que] le résultat de cette opération mutuelle d'emprunt, d'appropriation et de recyclage culturels [...] »²⁵⁴ leur permet de participer à la dynamique de l'échange culturel, d'enrichir et de transformer leur identité culturelle.

Au terme de notre analyse comparative, nous pouvons conclure que Marie-Célie Agnant illustre la dynamique de l'identité culturelle de façon assez similaire dans *La dot de Sara* et dans *Alexis*, bien que nous ayons été en mesure de relever quelques différences entre le roman pour adultes et celui pour adolescents. Bien entendu, l'écrivaine ne souhaite pas accabler son jeune lectorat, et c'est pourquoi son récit pour adolescents, malgré qu'il soit parsemé d'épreuves et de difficultés, se veut positif et rempli d'espoir. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, Marie-Célie Agnant n'aborde pas certains thèmes de la même façon selon qu'elle s'adresse à des adultes ou à des adolescents. Par exemple, la représentation des hommes est loin d'être aussi positive dans *La dot de Sara*, qui est le pendant fictionnel d'une enquête sociologique, que dans *Alexis*. De plus, l'avenir n'est pas envisagé selon le même point de vue dans le roman pour adulte et dans le roman pour adolescents : Marianna retourne en Haïti pour y mourir alors qu'Alexis a toute une

²⁵⁴ *Ibidem*, p. 440.

vie remplie de possibilités et d'espoir devant lui à Montréal. Ces différences, toutefois, entre les deux romans n'empêchent pas l'auteure de raconter une histoire aussi difficile que celle vécue par Alexis et ses parents et de faire référence à la violence en Haïti, au régime dictatorial qui y régnait, aux *boat people*, aux camps de réfugiés, aux interminables procédures d'immigration entre autres. L'écrivaine adoucit certaines réalités pour ne pas décourager ses jeunes lecteurs, et en dépit de toutes les difficultés à surmonter, le jeune héros ne s'avoue jamais vaincu. Enfin, la typologie des personnages secondaires présentée dans le dernier chapitre montre que Marie-Célie Agnant met en scène des personnages présentant des caractéristiques très semblables et qu'elle illustre sensiblement la même variété de rapports possibles à l'identité culturelle dans son roman pour adultes et dans celui pour adolescents. Il est souvent reproché à la littérature jeunesse un certain didactisme et une tendance à reconduire des représentations stéréotypées ainsi que des valeurs consensuelles. Notre analyse d'*Alexis* et de *La dot de Sara* montre qu'une auteure comme Marie-Célie Agnant parvient à rendre compte des caractéristiques de la dynamique de l'identité culturelle, aussi bien lorsqu'elle écrit pour des adolescents que pour des adultes. Elle n'hésite pas, pour ce faire, à aborder des thèmes complexes et délicats tels que l'immigration et l'exil, tout en tenant évidemment compte de la sensibilité et de la maturité de ses plus jeunes lecteurs. En ce sens, il nous apparaît important de ne pas négliger la production jeunesse qui, comme nous l'avons vu, contribue également à la formation de l'imaginaire de ses lecteurs.

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS PRIMAIRE

Agnant, Marie-Célie, *La dot de Sara*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, coll. « Connivences », 2000 [1995], 181 p.

Agnant, Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 2012 [1999], 142 p.

Agnant, Marie-Célie, *Alexis, fils de Raphaël*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Atout », 2009 [2000], 221 p.

CORPUS SECONDAIRE

Agnant, Marie-Célie, *Le silence comme le sang*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1997, 101 p.

Agnant, Marie-Célie, *Le Noël de Maïté*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Plus », 1999, 78 p.

Agnant, Marie-Célie, *Vingt petits pas vers Maria*, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Plus », 2001, 88 p.

Agnant, Marie-Célie, *Le livre d'Emma*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2001, 167 p.

Agnant, Marie-Célie, *Un alligator nommé Rosa*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2007, 238 p.

CORPUS THÉORIQUE

Articles critiques et ouvrages sur l'œuvre de Marie-Célie Agnant

Agnant, Marie-Célie, « Écrire en marge de la marge », dans Marc Maufort et Franca Bellarsi (dir.), *Reconfigurations : Canadian Literature and Postcolonial Identities / Littératures canadiennes et identités postcoloniales*, Bruxelles, Presses Interuniversitaires Européennes, 2002, p. 15-20.

Boucher, Colette, « Québec-Haïti. Littérature transculturelle et souffle d'oralité. Une entrevue avec Marie-Célie Agnant », *Ethnologies*, vol. 27, n° 1, 2005, p. 195-221.

Boucher, Colette, « Médiation culturelle et interculturalité; des lectrices de Marie-Célie Agnant se racontent », *Édiqscope*, n° 4, 2012, 196 p.

Brunet, Julie, *Histoires de grands-mères : exil, filiation et narration au féminin dans La Mémoire de l'eau, de Ying Chen, Le Bonheur à la queue glissante, d'Abla Farhoud et La dot de Sara, de Marie-Célie Agnant*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Février 2004, 134 p.

Brunet, Martine, « Alexis d'Haïti de Marie-Célie Agnant », *Québec français*, n° 136, 2005, p. 107-108.

Gilbert, Catherine, *Le roman comme témoignage : l'œuvre de Marie-Célie Agnant*, Mémoire de maîtrise, Université McGill, Juillet 2008, 110 p.

Green, Mary Jean, « New Narratives of Identity in a Multicultural Quebec », dans Mary Jean Green (dir.), *Women and Narrative Identity: Rewriting the Quebec National Text*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2001, p. 135-154.

Green, Mary Jean, « Transcultural Identities: Many Ways of Being Quebecois », dans Susan Ireland et Patrice J. Proulx (dir.), *Textualizing the Immigrant Experience in Contemporary Quebec*, Westport, Praeger, 2004, p. 11-21.

Lequin, Lucie, « Écrivaines migrantes et éthique », dans Anne de Vaucher Gravili (dir.), *D'autres rêves : les écritures migrantes au Québec*, Actes du Séminaire international du CISQ à Venise (15-16 octobre 1999), Venezia Lido, Supernova, 2000, p. 113-141.

Lequin, Lucie, « The Legacy of Words: Mothers as Agents of Cultural Subterfuge and Subversion », dans Paula Ruth Gilbert et Roseanna L. Dufault (dir.), *Doing Gender: Franco-Canadian Women Writers of the 1990s*, États-Unis, Associated University Presses, 2001, p. 203-216.

Lequin, Lucie, « Marie-Célie Agnant : une écriture de la mémoire et du silence », dans Marc Maufort et de Franca Bellarsi (dir.), *Littératures canadiennes et identités postcoloniales*, coll. « Nouvelle poétique comparatiste », Bruxelles, Presses universitaires européennes, 2002, p. 21-32.

Mata Barreiro, Carmen, « Le moi femme / Le nous histoire : voix et vies dans l'œuvre de Marie-Célie Agnant », *Revue des lettres et de traduction*, n° 7, 2001, p. 361-374.

Mata Barreiro, Carmen, « Hybridité linguistique et culturelle dans les écritures migrantes au Québec : L'identité de la traversée », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 27, n° 1, printemps 2012, p. 66-84.

Noël-Gaudreault, Monique « Comment Marie-Célie Agnant a écrit certains de ses livres », *Québec français*, n° 136, 2005, p. 105-106.

Pouliot, Suzanne, « La littérature migrante pour les jeunes », *Québec français*, n° 152, 2009, p. 66-68.

Proulx, Patrice J., « Migration and Memory in Marie-Celie Agnant's La Dot de Sara and Abba Farhoud's Le Bonheur a la queue glissante », dans Susan Ireland et Patrice J. Proulx (dir.), *Textualizing the Immigrant Experience in Contemporary Quebec*, Westport, Praeger, 2004, p. 127-136.

Proulx, Patrice J., « Bearing Witness and Transmitting Memory in the Works of Marie-Célie Agnant », *Quebec Studies*, n° 39, 2005, p. 35-53.

Schultz, Kennedy M., « Moving Forward With the Past: History and Identity in Marie-Celie Agnant's La Dot de Sara », *New Prairies Press*, vol. 36, n° 1, 2006, p. 58-73.

Ziethen, Antje, « La littérature pour la jeunesse ou l'art de "danser dans les chaînes" : trois textes sur la diaspora haïtienne en Amérique du Nord », *Francophonies d'Amérique*, n° 33, 2012, p. 79-94.

Ziethen, Antje, « Migration, imagination, poétique. Le paradigme transnational chez Marie-Célie Agnant », *Études littéraires*, vol. 46, n° 1, 2015, p. 105-118.

Articles critiques et ouvrages sur les écritures migrantes

Berger, Roni, *Immigrant Women Tell Their Stories*, New York, Haworth Press, 2004, 263 p.

Berrouët-Oriol, Robert, « L'effet d'exil du champ littéraire québécois », *Vice versa*, n° 17, 1987, p. 20-21.

Berrouët-Oriol, Robert et Robert Fournier, « L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec », *Québec Studies*, n° 14, 1992, p. 7-22.

Chartier, Daniel (dir.), *Les Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire/Nord, coll. « Droit au pôle », 2008, 335 p.

Chartier, Daniel, « De l'écriture migrante à l'immigration littéraire : perspectives conceptuelles et historiques sur la littérature au Québec », dans Danielle Dumontet et Frank Zipfel (dir.), *Écriture migrante*, Hildesheim (Allemagne), Zürich (Suisse) et New York (États-Unis), Georg Olms Verlag, coll. « Passagen / Passages », 2008, p. 79-86.

Dion, Robert, « La critique littéraire », dans Denise Lemieux (dir.), *Traité de la culture*, Québec, I.Q.R.C., 2002, 1089 p.

Declercq, Elien, « "Écriture migrante", "littérature (im)migrante", "migration littérature" : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, 2011/3, n°339, p. 301-310.

Gauthier, Louise, *La mémoire sans frontières : Émile Olivier, Naïm Kattan et les écrivains migrants au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture et société », 1997, 143 p.

Giguère, Suzanne, *Passeurs culturels : une littérature en mutation*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, Presses de l'Université Laval, coll. « Échanges culturels », 2001, 263 p.

Glémaud, Michèle, « La littérature des femmes haïtiennes migrantes : le cas du Canada », dans Lucie Lequin et Mair Verthuy (dir.), *Multi-culture, Multi-écriture : la voix migrante au féminin en France et au Canada*, Paris, Éditions de l'Harmattan, coll. « Critiques Littéraires », 1996, p. 123-130.

Kylousek, Petr, Kwaterko, Józef et Max Roy (dir.), *Imaginaire du roman québécois contemporain*, Brno, Masarykovauniverzita, 2006, 215 p.

Moisan, Clément et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Études », 2001, 363 p.

Moisan, Clément, « L'écriture de l'exil dans les œuvres des écrivains migrants du Québec. De la dualité à l'expression d'une identité plurielle », *Le Français dans le monde* (Numéro spécial : « Altérité et identité dans les littératures de langue française »), 2004, p. 92-103.

Moisan, Clément, *Écritures migrantes et identités culturelles*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2008, 146 p.

Nepveu, Pierre, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1988, 241 p.

Robin, Régine, *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors lieu*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers du discours », 1989, 196 p.

Articles critiques et ouvrages sur la littérature de jeunesse

Attikpoe, Kodjo, « La littérature de jeunesse entre normes pédagogiques et littéraires : le cas des pays francophones d'Afrique », *Review of Education*, vol. 53, n° 1, 2007, p. 23-37.

Chartier, Anne-Marie, « Isabelle Nières-Chevrel : Introduction à la littérature de jeunesse », *Strenæ*, n° 1, 2010, [En ligne], [<http://strenae.revues.org/91>], (6 août 2016).

Delbrassine, Daniel, *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, Créteil, SCÉREN-CRDP de l'Académie de Créteil, 2006, 444 p.

Dion, Jocelyne, Landreville, Ginette, Lepage, Françoise, Poulin, Andrée et Francine Sarrasin, « Le Forum international sur la littérature canadienne pour la jeunesse Lire me sourit », *Lurelu*, vol. 26, n° 2, 2003, p. 5-16.

Lahire, Bernard, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993, 188 p.

Le Brun, Claire, « Chronotopes du roman québécois pour adolescents », *Voix et Images*, vol. 25, n° 2, hiver 2000, p. 268-279.

Nières-Chevrel, Isabelle, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier Jeunesse, 2009, 238 p.

Péan, Stanley, « Écrire pour les jeunes et les moins jeunes », Site web de Stanley Péan, [en ligne], [<http://www.stanleypean.com/textes-divers/ecrire-pour-les-jeunes-et-les-moins-jeunes/>], (27 novembre 2015).

Prince, Nathalie, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2010, 240 p.

Rudd, David (dir.), *The Routledge Companion to Children's Literature*, Londres, Routledge, 2010, 336 p.

Thaler, Danielle et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescent*, Paris, Éditions de l'Harmattan, 2002, 330 p.

Articles critiques et ouvrages sur les écritures migrantes pour la jeunesse

Collès, Luc, *Passage des frontières*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2013, 274 p.

De Croix, Séverine et Dominique Ledur, « Les visages du lecteur implicite dans la littérature migrante pour adolescents », *Langage et l'Homme (Le) : Recherches Pluridisciplinaires sur le Langage*, juin 2014, vol. XLIX, n° 1, p. 177-185.

Lebrun, Monique, « L'étranger dans la littérature québécoise pour la jeunesse : l'affirmation d'un personnage à part entière », *Études ethniques au Canada*, vol. 31, n° 1, janvier 1999, p. 92-105.

Pouliot, Suzanne, *L'image de l'autre : Une étude des romans de jeunesse parus au Québec de 1980 à 1990*, Sherbrooke, Éditions du CRP, 1994, 170 p.

Sorin, Noëlle, « La figure de l'étranger dans les collections pour la jeunesse chez Hurtubise HMH », *Bulletins de l'ARIC*, n° 40, 2004, p. 33-43.

Sorin, Noëlle (dir.), *La mémoire comme palimpseste en littérature jeunesse*, Québec, Éditions Nota Bene, 2005, 143 p.

Sorin, Noëlle (dir.), *Imaginaires métissés en littérature pour la jeunesse*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2006, 148 p.

Articles critiques et ouvrages sur l'identité et la culture

Bouvet, Rachel, *Vers une approche géopoétique : lectures de Kenneth White, Victor Segalen et J.-M.-G. Le Clézio*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2015, 261 p.

Clanet, Claude, *L'interculturel*, Toulouse, P.U.M., 1990, 236 p.

Condé, Maryse, *La parole des femmes. Essai sur des romancières des Antilles de langue française*, Paris, Éditions de l'Harmattan, 1979, 136 p.

Condé, Maryse et Madeleine Cottenet-Hage (dir.), *Penser la créolité*, Paris, Karthala, 1995, 320 p.

Fanon, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, La découverte, 2002, 242 p.

Glissant, Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1995, 106 p.

Glissant, Édouard, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997, 839 p.

Glissant, Édouard, « Creolization in the Making of the Americas », *Caribbean Quarterly*, mars-juin 2008, vol. 54, n° 1/2, p. 81-89.

Grinberg, Leon et Rebecca Grinberg, *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, Lyon, Éditions Césura Lyon, 1986, traduit de : Grinberg, Leon et Rebeca Grinberg, *Psicoanálisis de la migración y del exilio*, Madrid, Alianza Editorial de Madrid, 1984, 292 p.

Guerraoui, Zohra, « De l'acculturation à l'interculturalisation : réflexions épistémologiques », *L'Autre*, 2/2009, vol. 10, p. 195-200.

Kandé, Sylvie (dir.), *Discours sur le métissage, identités métisses. En quête d'Ariel*, Paris, Éditions de l'Harmattan, 1999, 224 p.

Laplantine, François et Alexis Nouss, *Le métissage : un exposé pour comprendre : un essai pour réfléchir*, Paris, Flammarion, 1997, 116 p.

Lotman, Youri, *La sémiotique*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1999, trad. Anka Lodenko, coll. « Nouveaux Actes Sémiotiques », 149 p.

Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset et Fasquelle, coll. « Livre de Poche », n° 15005, 1998, 189 p.

Mbodj, Gora, « Acculturation et enculturation en pédagogie : introduction à l'ethnopédagogie », *Dossiers de l'éducation*, 1982, p. 37-46.

Ouellet, Pierre (dir.), *Le soi et l'autre : l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, CELAT : Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2003, 446 p.

Ponton, Olivier, « “Danser dans les chaînes” : la définition nietzschéenne de la création comme jeu de la convention », *Philosophique*, 7, 2004, p. 5-27.

Vinsonneau, Geneviève, « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *Carrefours de l'éducation*, 2002/2, n° 14, p. 2-20.

Vinsonneau, Geneviève, *L'identité culturelle*, Paris, Armand Colin, 2002, 235 p.